

2m11.2732.2

11309673
V.007

Université de Montréal

Le Problème Criminel à Hochelaga-Maisonneuve

Par

Cynthia Fluet

École de criminologie

Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de
Maître ès sciences (M.Sc.)

Août, 1999

Cynthia Fluet, 1999



5.5255.1105

HV
6015
U54
2000
v.007

laboratório de Microbiologia

la. Nomenclatura / nome do(s) Hospital(es) / Instituição(es)

1

2

3 - nome do local

4 - nome do município

5 - nome do estado

6 - nome do paciente / nome do responsável
7 - endereço completo do paciente / responsável
8 - telefone / e-mail



9 - nome do profissional

10 - nome do profissional

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé :
Le Problème Criminel à Hochelaga-Maisonneuve

présenté par :

Cynthia Fluet

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

André Normandeau, président-rapporteur

Marc Ouimet, directeur de recherche

Maurice Cusson, co-directeur de recherche

Marguerite Michèle Côté, membre du jury.

Mémoire accepté le : 5 janvier 2000

Sommaire

Cette étude pose un diagnostic criminologique sur le quartier Hochelaga-Maisonneuve. D'abord, certaines caractéristiques physiques, sociales et démographiques pouvant être associées à la criminalité du quartier sont dégagées et la situation criminelle actuelle est exposée. Ensuite, l'observation de l'évolution de la criminalité à Hochelaga-Maisonneuve, de 1972 à 1996 et la comparaison des taux des principaux crimes avec ceux d'autres quartiers permettent de comprendre le problème criminel du secteur. Enfin, la présentation de deux infractions problématiques dans le quartier, la prostitution et les délits de drogue, expose une perspective différente : celle des principaux acteurs impliqués. L'analyse de la criminalité à Hochelaga-Maisonneuve s'inspire de l'écologie urbaine et est abordée sous l'angle de la désorganisation sociale. La méthode monographique, centrée sur une communauté, amène une compréhension riche, en profondeur de celle-ci. L'approche multiple permet de mieux cerner le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Il se caractérise par un niveau de pauvreté élevé, un nombre important de familles brisées, un faible degré d'éducation, de nombreux problèmes sociaux et un aspect délabré. Quant à la criminalité, le quartier se distingue notamment par les nombreux suspects y résidant (trois fois plus que la moyenne à Montréal). De plus, l'étude de l'évolution de la criminalité démontre que la situation s'est aggravée depuis 1972 : Les taux de la plupart des infractions représentent en 1996 environ le double de ceux de Montréal. Les crimes traditionnels (introductions par effraction, vols de véhicules, vols qualifiés) sont assez fréquents, en hausse depuis 24 ans. Les nombreux cas de prostitution et les infractions reliées aux drogues constituent le trait dominant de la criminalité à Hochelaga-Maisonneuve. Cependant, la situation criminelle observée ressemble à celle de quartiers montréalais ayant des conditions sociales et économiques semblables et l'écart entre la criminalité des différents secteurs de Montréal est beaucoup moins important que ce qu'on observe aux Etats-Unis. Finalement, les éléments suggérant la désorganisation à Hochelaga-Maisonneuve se confrontent à d'autres, qui sont réputés y amener une certaine organisation.

Table des matières

Liste des Tableaux -----	IX
Liste des Figures -----	X
Remerciements -----	XI
Introduction -----	1
Chapitre Premier : Contexte Théorique -----	9
1. Introduction -----	10
2. La Contribution de l'École de Chicago à l'analyse des quartiers urbains criminalisés -----	11
Formation des secteurs urbains criminalisés -----	11
2.2 <i>Caractéristiques des secteurs urbains criminalisés</i> -----	12
2.3 <i>Type de relation entre les caractéristiques d'un secteur et sa criminalité</i> -----	16
2.4 <i>Désorganisation sociale des secteurs urbains criminalisés</i> -----	17
3. Les successeurs de l'École de Chicago et leur apport à l'analyse des quartiers urbains criminalisés -----	20
3.1 <i>Formation des quartiers urbains criminalisés</i> -----	21
3.2 <i>Caractéristiques des quartiers urbains criminalisés</i> -----	21
3.3 <i>Type de relation entre les caractéristiques d'un quartier et sa criminalité</i> -----	22
3.4 <i>Désorganisation sociale des quartiers urbains criminalisés</i> ---	23

4.	Analyse du quartier Hochelaga-Maisonneuve : approche écologique, théorie de la désorganisation sociale -----	27
5.	Histoire du quartier Hochelaga-Maisonneuve -----	29
5.1	<i>Origines du quartier</i> -----	29
5.2	<i>Croissance de la cité de Maisonneuve</i> -----	30
5.3	<i>Population de la cité de Maisonneuve</i> -----	31
5.4	<i>Sécurité publique dans la cité de Maisonneuve</i> -----	32
5.5	<i>Période suivant l'annexion : quartier Hochelaga-Maisonneuve</i>	32
5.6	<i>Formation et origines du quartier comparées à celles de secteurs urbains criminalisés</i> -----	35
	Chapitre 2 : Méthode -----	37
1.	Introduction -----	38
2.	Portrait du quartier Hochelaga-Maisonneuve, données et méthode --	39
2.1	<i>Limites géographiques de l'objet d'étude</i> -----	39
2.2	<i>Sources de données</i> -----	40
3.	Évolution de la criminalité dans le quartier, données et méthode ----	46
3.1	<i>Limites géographiques de l'objet d'étude</i> -----	46
3.2	<i>Sources de données</i> -----	46
4.	Interprétation et tentative d'explication du problème criminel à Hochelaga-Maisonneuve, données et méthode -----	50
4.1	<i>Mise en contexte de la criminalité à Hochelaga-Maisonneuve</i> --	50
4.2	<i>Analyse de deux infractions problématiques à Hochelaga-Maisonneuve : prostitution et drogue</i> -----	51
4.3	<i>Désorganisation sociale du quartier Hochelaga-Maisonneuve</i> ---	52

Chapitre 3 : Portrait du quartier Hochelaga-Maisonneuve	53
1. Introduction	54
2. Caractéristiques sociales et démographiques	54
3. Caractéristiques physiques	61
4. Situation criminelle	64
4.1 <i>Crimes contre la personne</i>	66
4.2 <i>Crimes contre la propriété</i>	66
4.3 <i>Prostitution</i>	67
4.4 <i>Infractions concernant la drogue</i>	68
4.5 <i>Distribution de la criminalité à Hochelaga-Maisonneuve</i>	74
4.6 <i>Prédiction du volume de la criminalité</i>	75
4.7 <i>Les suspects du poste de quartier Hochelaga-Maisonneuve</i>	77
5. Comparaison entre les caractéristiques d’Hochelaga-Maisonneuve et celles des quartiers urbains criminalisés	80
Chapitre 4 : Évolution de la criminalité dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve	82
1. Introduction	82
2. Évolution de la criminalité (1972-1996)	82
2.1 <i>Les crimes contre la personne</i>	83
2.2 <i>Les crimes contre la propriété</i>	91
2.3 <i>Les autres infractions au Code criminel et infractions aux autres lois</i>	97

3. Les délits les plus problématiques -----	104
4. Conclusion -----	105
Chapitre 5 : Interprétation et tentative d'explication du problème criminel à Hochelaga-Maisonneuve -----	
1. Introduction -----	109
2. Mise en contexte de la criminalité à Hochelaga-Maisonneuve -----	109
2.1 <i>Criminalité de quartiers montréalais ayant des conditions sociales et économiques similaires à celles d'Hochelaga-Maisonneuve</i> -----	109
2.2 <i>Criminalité de certains secteurs de Chicago</i> -----	113
3. Analyse de deux infractions problématiques à Hochelaga-Maisonneuve : prostitution et drogue -----	116
3.1 <i>Passé</i> -----	117
3.2 <i>Valeurs</i> -----	118
3.3 <i>Trajectoire</i> -----	120
3.4 <i>Relations affectives</i> -----	121
3.5 <i>Implication dans les milieux délinquants</i> -----	122
3.6 <i>Perception du quartier Hochelaga-Maisonneuve</i> -----	128
4. Désorganisation sociale du quartier Hochelaga-Maisonneuve -----	132
4.1 <i>Décroissance et hétérogénéité de la population</i> -----	132
4.2 <i>Pressions sociales</i> -----	133
4.3 <i>Conflits sociaux</i> -----	134
4.4 <i>Contrôle social</i> -----	135

Conclusion	-----	139
Références	-----	147
Appendice A	-----	XII
Appendice B	-----	XXI

Liste des tableaux

I	Les taux de crimes des quartiers montréalais les plus criminalisés (Taux par 1000 habitants) -----	4
II	Les caractéristiques sociales et démographiques du quartier Hochelaga-Maisonneuve et la moyenne des autres quartiers -----	55
III	Les caractéristiques physiques du quartier Hochelaga-Maisonneuve et la moyenne des autres quartiers -----	61
IV	Criminalité du quartier Hochelaga-Maisonneuve et de l'ensemble de l'Île de Montréal (1995) -----	64
V	Caractéristiques des suspects à Hochelaga-Maisonneuve et moyenne des autres quartiers -----	75
VI	Nombre et taux de suspects résidant à Hochelaga-Maisonneuve et moyenne pour les autres quartiers -----	76
VII	Mobilité des suspects à Hochelaga-Maisonneuve et mobilité moyenne pour les autres quartiers -----	77
VIII	Délits les plus problématiques à Hochelaga-Maisonneuve (district 52) -----	104
IX	Les caractéristiques sociales et économiques de quartiers comparables à Hochelaga-Maisonneuve -----	110
X	La criminalité de quartiers comparables à Hochelaga-Maisonneuve (Taux par 1000 habitants) -----	111
XI	Taux de délinquance par secteur de la ville de Chicago -----	113

Liste des figures

1	Les homicides à Hochelaga-Maisonneuve, comparés à ceux de Montréal -----	84
2	Les voies de fait à Hochelaga-Maisonneuve, comparées à celles de Montréal -----	86
3	Les agressions sexuelles à Hochelaga-Maisonneuve, comparées à celles de Montréal -----	88
4	Les vols qualifiés à Hochelaga-Maisonneuve, comparés à ceux de Montréal -----	90
5	Les vols de véhicules à Hochelaga-Maisonneuve, comparés à ceux de Montréal -----	92
6	Les introductions par effraction à Hochelaga-Maisonneuve, comparées à celles de Montréal -----	93
7	Les fraudes à Hochelaga-Maisonneuve, comparées à celles de Montréal -----	95
8	La prostitution à Hochelaga-Maisonneuve, comparée à celle de Montréal -----	98
9	Les infractions concernant les drogues à Hochelaga-Maisonneuve, comparées à celles de Montréal -----	102

Remerciements

Ma gratitude va d'abord à mes directeurs, pour leur soutien moral durant la rédaction de ce mémoire. En particulier, merci à monsieur Cusson pour ses commentaires constructifs, ses vastes connaissances théoriques, sa disponibilité et son intérêt pour l'étude. Le support au point de vue pratique et méthodique, la capacité de synthèse et les observations judicieuses de monsieur Ouimet ont également été très appréciés, surtout dans les moments de découragement. L'autonomie et la souplesse avec laquelle ils m'ont dirigé a exigé beaucoup de motivation de ma part, mais me laisse avec un sentiment de fierté encore plus grand.

Un merci tout spécial à monsieur Gilles Bibeau, du département d'anthropologie de l'Université de Montréal, qui m'a permis d'utiliser une partie de son matériel de recherche. Cette collaboration rend les analyses quantitatives beaucoup plus intéressantes. Celle des policiers du poste de quartier 23, à Hochelaga-Maisonneuve, a aussi été indispensable. Mes remerciements vont particulièrement aux personnes ayant accepté de participer à des entrevues, exposant ainsi une tranche de leur vie.

Finalement, je n'aurais pu terminer ce mémoire sans les encouragements et l'affection de ma famille et mes amis, qui ont su m'écouter et ont toujours été présents pour moi.

Introduction

La situation criminelle à Hochelaga-Maisonneuve est perçue différemment par les commentateurs et les auteurs. Les médias mettent beaucoup d'emphasis sur la prostitution et la drogue présentes dans le quartier, certaines institutions de contrôle social telles la police et les dirigeants politiques tentent de dédramatiser la situation, les groupes communautaires du quartier vont également dans ce sens et l'opinion des résidents de Hochelaga-Maisonneuve semble partagée. La présente étude se propose de jeter un regard objectif sur le problème criminel à Hochelaga-Maisonneuve.

Plusieurs chercheurs se sont intéressés aux quartiers urbains criminalisés. Shaw et McKay (1942) observent d'abord leur processus de formation dans la ville de Chicago, qui est en lien avec l'emplacement des industries et commerces : ils sont situés à proximité. Quant à leur criminalité, ils produisent la moitié des délinquants de la ville alors qu'ils n'abritent que le quart de la population et leur taux de délinquance sont de trois à sept fois plus élevés qu'à Chicago. Ces secteurs criminalisés sont dégradés physiquement, leur population décline et est composée en grande partie d'immigrants récents. Beaucoup de familles sont prestataires de l'aide sociale et louent des logements à prix modiques. Un nombre disproportionné de travailleurs industriels est concentré dans ces portions de la ville. Le lien entre ces caractéristiques et la criminalité n'est pas causal selon Shaw et McKay (1942). La façon dont les particularités d'une communauté sont traduites en comportements serait en lien avec sa désorganisation sociale. Les auteurs concluent que ce sont les pressions sociales, les conflits de culture et le contrôle social défaillant, présents dans les milieux désorganisés socialement, qui font en sorte de rendre la délinquance plus importante.

Les successeurs de l'École de Chicago modifient et précisent certaines notions découvertes par Shaw et McKay (1942). Brantingham et Brantingham (1984) et Schuerman et Kobrin (1986) contestent le postulat de stabilité des quartiers urbains criminalisés : depuis la deuxième guerre mondiale, les structures écologiques changent et cela influence la distribution de la criminalité. Par ailleurs, Brantingham et Brantingham (1984) différencient les zones criminelles (nombre élevé de criminels résidents) des zones de crimes (nombre élevé de crimes). Quant à la désorganisation sociale, les auteurs contemporains mettent l'emphase sur la notion de contrôle social. Ils ressortent également certaines caractéristiques associées à la désorganisation d'un milieu : nombre élevé de locataires (Schuerman et Kobrin, 1986), mouvements de la population faisant en sorte d'augmenter la proportion d'étrangers dans un secteur (Sampson, 1986), nombre élevé de familles brisées (Byrne et Sampson, 1986). Bursik (1988) observe que les rapports entre les membres d'une communauté, les activités communautaires, sont des indices de l'organisation d'un secteur. Finalement, Skogan (1990) rappelle l'importance de tenir compte des éléments provenant de l'extérieur (investissements, démolitions et constructions, désindustrialisation, etc.) dans l'analyse de la désorganisation sociale d'un endroit.

Le choix du quartier Hochelaga-Maisonneuve pour cette étude s'appuie sur le rapport de Ouimet, Tremblay et Morselli (1997), qui présente notamment la criminalité des postes de quartier de l'Île de Montréal. Hochelaga-Maisonneuve fait partie des six postes dont les taux de crimes sont les plus élevés, sa criminalité est de beaucoup supérieure à ce que l'on s'attend, compte tenu de nos connaissances et un nombre important de délinquants y résident.

Tableau I : Les taux de crimes des quartiers montréalais
Les plus criminalisés (Taux par 1000 habitants, 1995)¹

Quartiers	Meurtre	Agres. Sex.	Voies de fait	Vol qualifié	Intros. par effr.	Vol de véhicule	Prost.	Drogue
Pte-S-Charles; St-Henry; Petite-Bourgogne	8,2	1,0	14,4	4,3	24,1	6,6	0,4	2,5
Ville-Marie-SE	26,8	4,9	58,1	34,2	74,6	57,0	21,6	22,4
Centre-Sud	6,8	1,3	17,8	10,8	35,7	22,8	14,8	5,3
Petite-Patrie-O	10,4	1,2	15,5	6,2	30,5	9,8	3,1	3,3
Plateau-Mont-Royal-SE	7,9	1,0	12,3	7,7	40,0	14,5	0,3	3,8
Hochelaga-Maisonneuve	9,3	1,8	14,3	7,2	43,6	17,0	4,4	2,8

Les quartiers Ville-Marie-Sud-Est et Centre-Sud font partie du centre ville. Ils se caractérisent donc par de nombreux bars, commerces, tours à bureaux et une circulation importante de non résidants. Ces particularités, combinées à leur population très faible (11 195 pour le premier et 29 190 pour le second) ont une incidence sur leurs taux de criminalité, souvent plus élevés qu'à Hochelaga-Maisonneuve. Cependant, pour ce qui est des meurtres, agressions sexuelles et introductions par effraction, les taux du quartier Hochelaga-Maisonneuve sont supérieurs à ceux du Centre-Sud. En fait, si l'on ne tient pas compte des deux quartiers du centre ville, Hochelaga-Maisonneuve surpasse les autres quartiers en ce qui concerne les agressions sexuelles, les introductions par effraction, les vols de véhicules et la prostitution. En ce qui concerne les meurtres, voies de fait, vols qualifiés et les infractions liées à la drogue, les taux des quartiers Pointe-St-Charles; St-Henry; Petite-Bourgogne, Petite-Patrie-Ouest, Plateau-Mont-Royal-Sud-Est et Hochelaga-Maisonneuve sont semblables.

¹ Les chiffres sont tirés du rapport de Ouimet, Tremblay et Morselli (1997), leur source primaire étant les rapports d'événement du Service de Police de la Communauté Urbaine de Montréal datant de 1995. Les taux par 1000 habitants ont été calculés à partir des données sur les nombres de crimes par catégorie et de la population estimée en 1995.

Le rapport de Ouimet, Tremblay et Morselli (1997) démontre également, après un calcul² permettant de prédire le nombre de crimes qu'un endroit devrait avoir, compte tenu de ses caractéristiques et de celles de sa population, que parmi tous les quartiers de l'île de Montréal, Hochelaga-Maisonneuve est celui dont le volume de criminalité surpasse le plus la quantité attendue (excès de 1979 crimes). Finalement, le quartier à l'étude est celui où habitent le plus grand nombre de délinquants. On en décompte 2171 en 1995, ce qui représente environ trois fois plus que la moyenne des autres quartiers. Le seul quartier ayant un taux de délinquance plus élevé est Ville-Marie-Sud-Est (6,72 délinquants par 100 résidants alors que pour Hochelaga-Maisonneuve, c'est 5,06 / 1000) (Ouimet, Tremblay et Morselli, 1997). Le quartier Hochelaga-Maisonneuve a donc été sélectionné en raison de sa situation criminelle particulière, pour un quartier résidentiel. Elle se démarque de celle d'autres quartiers domiciliaires et s'apparente parfois à celle de quartiers commerciaux du centre ville.

L'histoire du quartier Hochelaga-Maisonneuve est intéressante pour comprendre son évolution et sa criminalité. Banlieue de Montréal au début du 19^e siècle, le quartier se développe grâce aux industries qui s'y installent. La cité de Maisonneuve (à l'est) est surnommée en 1911 « la Pittsburgh du Canada ». La majorité de ses résidants est née au Québec, ils sont ouvriers non qualifiés et 90 % sont locataires (Linteau, 1981). La crise économique de 1929 et le déplacement du pouvoir économique de Montréal à Toronto, au début des années 50, entraînent un déclin de l'économie et des conditions de vie dans le quartier, beaucoup de familles le quittent. A partir de 1961, la décroissance de la population est telle qu'elle est presque diminuée de moitié en 1995. En 1991, la population est pauvre, en majorité locataire. Près de la moitié des familles est monoparentale, le taux de chômage est élevé et le niveau d'éducation bas. L'aspect physique du quartier est délabré : bâtiments abandonnés et vétustes (Hochelaga-Maisonneuve Quartier en santé, 1996).

² Ce calcul consiste en une régression multiple, qui détermine l'effet respectif de chacune des variables associées au quartier sur la criminalité. L'équation de régression permet ensuite d'examiner si le volume de criminalité correspond aux caractéristiques du quartier et de sa population.

Bibeau et Perreault (1995) ont étudié certains aspects de la criminalité du quartier : prostitution et consommation de drogues injectables. Les auteurs expliquent le lien entre ces deux phénomènes, qui est économique selon eux. Ils tentent de comprendre la réalité des individus qui font partie de ces milieux. À l'aide de témoignages, ils décrivent le fonctionnement, le contexte, les structures et caractéristiques de la prostitution et des piqueries à Hochelaga-Maisonneuve.

L'écologie urbaine, qui perçoit la ville en tant que milieu physique qui influence les individus qui y habitent (Mayer, 1997), est l'approche avec laquelle la présente étude du quartier Hochelaga-Maisonneuve est abordée. La criminalité est analysée sous l'angle de la désorganisation sociale. Cela permet de vérifier la pertinence et d'actualiser les résultats des études précédentes portant sur les quartiers urbains criminalisés. L'objectif de ce mémoire est de poser un diagnostic criminologique sur le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Pour cela, un portrait de la situation criminelle actuelle du quartier est présenté, ainsi que de ses principales caractéristiques physiques, sociales et démographiques. Ensuite, l'évolution de la criminalité est observée, de 1972 à 1996. Les taux de criminalité dans le quartier sont comparés à ceux de Montréal, d'autres quartiers montréalais ayant des caractéristiques semblables et de quartiers d'une grande ville américaine. L'analyse de deux infractions problématiques à Hochelaga-Maisonneuve, la prostitution et les délits de drogue, expose une perspective différente: celle de ceux qui sont directement impliqués. Finalement, la comparaison de diverses caractéristiques du quartier et de celles exposées dans la littérature portant sur les quartiers urbains criminalisés permet de cerner les éléments présents à Hochelaga-Maisonneuve qui sont en lien avec la désorganisation sociale. Certaines particularités du quartier favorisant la désorganisation (population décroissante, pauvreté, familles brisées, etc.) sont alors opposées à d'autres, telle que la mobilisation des gens du quartier (organismes communautaires).

Peu d'études ont porté sur la criminalité d'un quartier urbain en particulier. Se concentrer sur un objet social, une communauté, amène une compréhension plus en profondeur, plus riche. Il est alors possible d'étudier non pas seulement certains éléments associés à un phénomène actuel de cette communauté mais l'ensemble de ceux-ci, en ayant parfois une vision de l'intérieur. L'évolution de ces éléments et la situation du secteur à l'étude par rapport à celle d'autres entités s'avèrent également réalisables dans le cadre d'une telle analyse clinique.

La manière d'aborder le sujet, sous plusieurs angles (statistiques, sources documentaires, monographies, articles de journaux, entrevues, etc.), est également novatrice. Le nombre important et la diversité des sources fait en sorte de confirmer ou d'établir certains faits, lorsque chacune d'elles convergent vers la même réalité. Cette méthode multiple permet d'accumuler une masse d'information portant sur un objet précis, ce qui résulte en une analyse plus fine de celui-ci.

Le fait d'analyser la criminalité d'un secteur particulier, limité géographiquement, peut être contesté par certains. Crozier et Friedberg (1977) n'associent pas le village à un ensemble naturel et les rapports humains qui y sont observés ne sont pas, selon eux, propres à celui-ci mais à d'autres systèmes d'action. Cependant, la situation à Hochelaga-Maisonneuve est particulière, selon les observations de Bibeau et Perreault (1995) :

le quartier Hochelaga-Maisonneuve est séparé géographiquement de ce « centre » par une voie ferrée, que l'on franchit par une voie élevée; passé ce point, la rue Sainte-Catherine, plus particulièrement, change de visage; disparaissent alors les nombreux commerces du sexe et la vie nocturne électrique des bars et des discothèques. On a l'impression d'être comme dans un village – avec toute l'image paysanne que cela connote – dans la ville. Cette impression de former un « village » semble partagée par la majorité des habitants du quartier et constitue l'une de ses caractéristiques principales, qui se reflète également dans l'organisation des réseaux clandestins. Le sentiment d'identification au quartier se manifeste à tous les niveaux de la vie communautaire, et même, par extension dans le monde souterrain des piqueries (p. 189).

Les résidants du quartier semblent donc s'y sentir chez eux et être influencés par lui.

Leur mobilisation, le nombre élevé d'organismes communautaires est un phénomène particulier à Hochelaga-Maisonneuve, représente la lutte de ses résidants contre la dégradation de leur quartier. Les taux élevés de certains crimes (prostitution, infractions concernant les drogues, agressions sexuelles, introductions par effraction), le nombre important de délinquants résidants, le dépeuplement de Hochelaga-Maisonneuve, sa pauvreté, le nombre élevé de ménages locataires et de familles monoparentales et son aspect physique délabré sont autant de réalités avec lesquelles les gens de ce quartier doivent composer et l'entraide, la solidarité, s'avèrent être le moyen qu'ils ont trouvé pour le faire.

Chapitre 1 : Contexte théorique

Chapitre Premier : Contexte Théorique

1. Introduction

Les chercheurs de l'École de Chicago, dont Park, Burgess et McKenzie (1925) et Shaw et McKay (1942) ont contribué à l'avancement des connaissances dans l'analyse des quartiers urbains criminalisés. Leurs successeurs se sont basés sur leurs travaux pour continuer à observer les phénomènes de criminalité urbaine, confirmant, précisant ou infirmant les conclusions précédentes. Il est nécessaire de faire le point quant à l'état du savoir concernant les quartiers urbains criminalisés avant d'entreprendre l'étude d'un de ceux-ci.

Les ouvrages de Shaw et McKay (1942), Brantingham et Brantingham (1984), Byrne et Sampson (1986), Sampson (1986), Schuerman et Kobrin (1986) et Skogan (1986, 1990) seront donc présentés afin de situer les quartiers urbains criminalisés dans l'espace, de cerner leurs principales caractéristiques, de comprendre leur processus de formation et d'amener des facteurs pouvant expliquer leur niveau de criminalité. Dans un deuxième temps, l'histoire du quartier Hochelaga-Maisonneuve sera abordée brièvement. La monographie de Linteau (1981) portant sur la Cité de Maisonneuve, un portrait de l'Atelier d'histoire Hochelaga-Maisonneuve (1984) et l'étude du Comité Hochelaga-Maisonneuve Quartier en santé (1996-1997) seront utilisés afin d'en tracer les grandes lignes. Cela permettra une meilleure compréhension de l'objet d'étude dans son évolution et son contexte.

*La Contribution de l'École de Chicago à l'Analyse
des Quartiers Urbains Criminalisés*

L'étude de Shaw et McKay (1942) de la délinquance à Chicago est importante pour la compréhension de la dynamique des quartiers urbains criminalisés : comment se forment-ils ? ; quels sont les mécanismes qui font que tel secteur, plutôt qu'un autre, a une concentration de délinquants plus importante ? ; quelles sont les caractéristiques des secteurs ayant des taux de délinquants élevés ? Afin d'investiguer ces questions, les auteurs examinent la distribution des adresses résidentielles de jeunes hommes de moins de 17 ans ayant été appréhendés par les autorités scolaires, la police ou la cour, qu'ils aient été jugés coupables ou non, en 1900-1906, 1917-1923 et 1927-1933. Ils présentent la distribution du nombre de délinquants et celle des taux de délinquance par secteur¹.

2.1 Formation des Secteurs Urbains Criminalisés

La croissance de Chicago amène une différenciation des quartiers. Ce processus est étudié par plusieurs chercheurs de l'école de Chicago, dont Park, Burgess et McKenzie (1925). Ils y dégagent un caractère général : dans leur développement, les villes américaines produisent certains types de secteurs, dont les caractéristiques physiques, sociales et culturelles sont semblables ; ces secteurs sont qualifiés de « milieux naturels ». Ils décrivent cinq zones concentriques constituant la ville : district central industriel et commercial (zone 1), secteur en transition (zone 2), secteur résidentiel des ouvriers (main d'œuvre non qualifiée) (zone 3), autre secteur résidentiel (zone 4) et secteur périphérique, en dehors des limites de la ville (zone 5). Ces zones sont associées à des conditions sociales particulières.

Selon les résultats de Shaw et McKay (1942), cette différenciation des quartiers est liée à l'emplacement des industries et commerces. En effet, le voisinage de ceux-ci

¹ Shaw et McKay ont divisé la ville de Chicago en secteurs de 1 mile carré, pour démontrer les tendances générales plutôt que les variations entre secteurs plus petits (comme les secteurs de recensement), qui pourraient n'être dues selon eux qu'au hasard.

n'est pas attrayant: les bâtiments dans ces secteurs ont été les premiers construits, ils sont donc détériorés; la qualité de la vie est diminuée par la fumée et le bruit; ces secteurs sont souvent associés à un statut social indésirable. La pression des forces économiques, la compétition, dirige alors le groupe ayant le statut économique le plus bas vers ces secteurs, parce que le prix des logements est peu élevé. Cette discrimination économique implique également une certaine distribution occupationnelle de la population : ceux qui occupent les échelons inférieurs de l'échelle de salaires (main d'œuvre non qualifiée, secteur des services) doivent se loger à prix modique. Cela résulte finalement en une discrimination raciale puisque les immigrants récents sont souvent un groupe ayant peu de moyens économiques.

Le développement de la ville amène donc une distribution spécifique de la population : les classes sociales désavantagées sont confinées dans les secteurs adjacents aux industries et aux commerces, où la qualité de vie est moindre. Mais la situation criminelle de ces secteurs est-elle problématique ? Quelles sont plus particulièrement leurs caractéristiques? En quoi se distinguent-ils des autres ?

2.2 Caractéristiques des Secteurs Urbains Criminalisés

2.2.1 Situation criminelle. En étudiant la distribution spatiale des jeunes délinquants à Chicago, Shaw et McKay (1942) observent que ceux-ci sont concentrés dans certains secteurs : ceux qui sont situés près des commerces et/ou industries et qui possèdent certaines caractéristiques, qui seront discutées ultérieurement. C'est dans ces secteurs où le plus grand nombre de jeunes ont des contacts avec la police et/ou passent devant la Cour Juvénile et sont sanctionnés, ou non. Ces jeunes sont soupçonnés ou sont jugés coupables d'avoir commis des offenses plus ou moins sérieuses. Par exemple, parmi les garçons amenés devant la Cour Juvénile durant la période 1917-1923, 70 % le sont pour vol, 17 % pour incorrigibilité, 4 % pour conduite désordonnée et 2 % pour une

infraction sexuelle. Quant à ceux étant sanctionnés, beaucoup sont des récidivistes et les infractions sont plus sérieuses.

Les taux de délinquance des secteurs industriels et commerciaux sont donc élevés. Dans les pires secteurs, ils le sont de trois à sept fois plus qu'à Chicago. Shaw et McKay (1942) continuent leur analyse et obtiennent le résultat suivant : le quart de la population habitant dans les secteurs où les taux de délinquants sont les plus élevés n'occupe en moyenne que 16,7 % de la superficie totale de Chicago mais produit environ la moitié des délinquants.

Les auteurs examinent également les distributions des taux de jeunes adultes contrevenants (17-20 ans), afin de vérifier si les secteurs problématiques correspondent avec ceux observés pour les séries de délinquants précédentes. Il en ressort que les distributions sont étroitement associées entre elles : les secteurs avec les taux les plus élevés sont les mêmes.

Enfin, Shaw et McKay (1942) constatent que la récidive est deux fois plus importante dans les zones où les délinquants sont nombreux. De plus, ces secteurs sont ceux où le plus grand nombre de ceux-ci sont arrêtés plus tard en tant qu'adultes criminels. Ils mentionnent que la récidive et la sanction (institution correctionnelle) sont en relation avec le type de situation sociale d'un secteur, qui est reflété par le taux de délinquants.

Il y a donc des secteurs où la concentration de délinquants est plus importante que dans d'autres, que ce soit des adolescents ou des adultes, et où les taux de récidive sont élevés. Leur emplacement est lié à celui des commerces et industries, mais également à d'autres caractéristiques que possèdent ces zones urbaines criminalisées.

2.2.2 *Caractéristiques physiques.* Les caractéristiques physiques d'un endroit peuvent être en lien avec son attrait: il est plus agréable de vivre dans un environnement esthétique. L'aspect physique des portions de la ville de Chicago qui sont criminalisées ne l'est pas. En effet, Shaw et McKay (1942) recensent une proportion élevée de bâtiments condamnés, que ce soit pour démolition ou pour des réparations majeures. Une carte de la ville de Chicago, datant de décembre 1935, illustre l'emplacement des bâtiments ayant été démolis parce que trop détériorés ou dangereux : une large proportion de ceux-ci est située dans les secteurs adjacents au district central des affaires, qui sont associés à des taux de délinquance élevés. On peut penser que ceux qui en ont les moyens ne choisiront pas de s'installer dans un tel milieu, où les caractéristiques physiques diminuent la qualité de vie. Cette situation devrait donc être reflétée dans d'autres caractéristiques de ce type de secteur.

2.2.3 *Caractéristiques sociales, démographiques et économiques.* Qui sont les gens qui résident dans les secteurs criminalisés ? Y demeurent-ils par choix? Premièrement, dans ces parties de la ville, Shaw et McKay (1942) remarquent une diminution importante de la population, tandis que dans les territoires situés en périphérie de Chicago¹, celle-ci augmente. Entre 1920 et 1930, la population des zones de délinquance a diminué dans des proportions allant de 20,9 % à 37,4 %, alors qu'elle croît jusqu'à 377,2 % dans les secteurs périphériques. Il ne fait aucun doute que la population est évacuée du centre ville, à mesure que les industries et les commerces s'y installent. Certaines particularités des secteurs criminalisés n'attirent certainement pas de nouveaux arrivants et poussent peut-être les individus aisés financièrement à les quitter.

La situation économique de ces secteurs soutient cette hypothèse. Les indicateurs retenus par Shaw et McKay (1942) sont les familles bénéficiaires d'aide sociale, le prix médian des loyers et les groupes occupationnels. En premier lieu, les pourcentages de

¹Ceux-ci sont associés à des taux de délinquance faibles.

familles ayant un soutien de leurs revenus, par secteur, vont de 1 % à 56 %. A Chicago, c'est 14 % des familles qui le sont. L'observation des cartes démontre que les secteurs ayant le plus de familles soutenues par l'aide sociale sont ceux qui sont détériorés physiquement (bâtiments en ruine) et où la population est en courbe descendante. Ce sont les zones entourant le district central des affaires, où la délinquance est la plus présente. Les mêmes endroits se caractérisent également par des coûts modiques de location pour se loger. Pour ce qui est des groupes occupationnels, un nombre disproportionné de travailleurs industriels est concentré dans les territoires criminalisés. Il y a donc une discrimination économique évidente, qui pousse les individus qui occupent le bas de la pyramide sociale vers les secteurs les moins attrayants, dont la criminalité est problématique. De plus, en raison de leur pauvreté, il s'avère difficile pour eux de les quitter.

Shaw et McKay (1942) dénoncent également les impacts de cette situation, vécus par ceux qui sont nés à l'étranger et les noirs : ils sont souvent confinés dans les secteurs détériorés physiquement, où les prix des loyers sont bas et les taux de délinquance élevés.

Quant à l'état de santé des différentes parties de Chicago, Shaw et McKay (1942) constatent que la distribution de la mortalité infantile est liée à celle des délinquants. C'est la même chose pour les taux de tuberculose et ceux de désordre mental : ce sont les secteurs où le nombre de délinquants est important qui sont aux prises avec ces problèmes.

Les zones urbaines criminalisées sont donc caractérisées par un aspect physique détérioré et une population décroissante et hétérogène (composée en grande partie d'immigrants récents), qui dépend davantage de l'aide sociale que dans les autres secteurs de la ville. Les travailleurs industriels y sont nombreux. Ces individus paient

des loyers peu élevés et sont confrontés à des conditions de vie défaillantes, qui amènent certains problèmes sociaux.

Cependant, peut-on inférer, parce qu'un secteur possède ces caractéristiques, que sa situation criminelle sera problématique? Ces éléments sont-ils liés ensemble d'une façon causale ?

2.3 Type de Relation Entre les Caractéristiques d'un Secteur et sa Criminalité

La relation observée entre les caractéristiques physiques, sociales et démographiques des secteurs et leur taux de délinquance n'en est pas une de cause à effet, selon Shaw et McKay (1942). En effet, ce pourrait être un troisième facteur qui influence les caractéristiques et les taux de délinquance, créant ainsi une relation fictive entre ceux-ci. D'autres variables entrent certainement en ligne de compte. On sait donc que ces phénomènes apparaissent ensemble mais on ne peut conclure sur la causalité.

D'une façon plus spécifique, il n'y a pas de lien direct, selon Shaw et McKay (1942), entre habiter à proximité des commerces et industries et devenir délinquant. Cependant, l'invasion de ceux-ci et la détérioration qu'ils amènent dans un secteur font en sorte qu'il devient moins attrayant et que les gens qui en ont les moyens le quittent. Ces zones commerciales sont donc associées à certains mouvements de la population. Ces derniers, encore une fois, ne sont pas unis d'une façon causale avec la délinquance mais ils contribuent, avec d'autres facteurs, au développement d'une situation générale qui amène celle-ci. Quant aux indicateurs économiques, ils sont associés aux taux de délinquance mais cette association n'en est pas davantage une de cause à effet, puisque c'est le cycle des affaires qui les fait fluctuer. Ainsi, par exemple, le pourcentage de familles sur l'aide sociale augmente avec le temps alors que les taux de délinquance restent stables. Pour ce qui est de la liaison entre la composition ethnique d'un territoire et sa délinquance, Shaw et McKay (1942) démontrent que des changements dans la

première n'entraînent pas d'effet notable sur la deuxième, ce qui restreint la plausibilité d'une relation causale entre les deux. De plus, les auteurs mentionnent qu'il n'y a pas de groupe racial ou national dont le taux de délinquance est caractéristique dans tous les secteurs où il est implanté.

L'association entre les taux de délinquance et certaines caractéristiques des secteurs n'est donc pas causale. Par ailleurs, la façon dont les caractéristiques d'une communauté sont traduites en comportements, par exemple en gestes délinquants, est en lien avec sa désorganisation sociale, selon Shaw et McKay (1942).

2.4 Désorganisation Sociale des Secteurs Urbains Criminalisés

C'est Thomas et Zaniecki (1918), des chercheurs de la première génération de l'École de Chicago, qui ont introduit la notion de désorganisation sociale. Celle-ci concourt à l'augmentation de la déviance : la montée de l'industrialisation et de l'urbanisation amène une différenciation sociale (mélange de groupes hétérogènes) et une plus grande mobilité sociale, ce qui résulte en l'augmentation de la désorganisation sociale et de la déviance. Traditionnellement, on définit une communauté désorganisée socialement par son incapacité à réaliser les valeurs communes de ses résidents ou à résoudre les problèmes d'intérêt commun.

Le fait que la désorganisation sociale d'un secteur y amène une délinquance accrue est admis par les chercheurs, mais le lien entre ces deux réalités n'est pas clair. De quelle façon la désorganisation sociale est-elle traduite en augmentation de la déviance ?

Shaw et McKay (1942) considèrent les pressions sociales, les conflits de culture et le contrôle social comme étant des particularités des milieux désorganisés socialement qui font en sorte de rendre la délinquance plus importante.

D'abord, les chercheurs rappellent que les individus n'ont pas tous un statut économique égal : certains ont moins de moyens et d'opportunités que d'autres. Comme on l'a vu, ils sont souvent rassemblés dans les mêmes secteurs, ceux où le prix des logements est peu élevé. Malgré leur statut économique inférieur, ils subissent les mêmes pressions sociales, véhiculées entre autres par les médias, que d'autres. Ils aspirent donc à s'élever socialement et réussir matériellement. Comme ils n'ont souvent pas de moyen légitime pour le faire, résidant dans un milieu désorganisé socialement qui les freine au lieu de les aider dans la poursuite de leurs objectifs, la commission de crimes s'avère un moyen pour eux de réaliser leurs buts. Les individus provenant d'une communauté désorganisée socialement subissent donc des pressions auxquelles leur statut social, économique et leur milieu ne leur permettent pas de répondre adéquatement.

Par ailleurs, la notion de conflits est également présente dans l'explication de Shaw et McKay (1942) du lien entre désorganisation sociale et augmentation de la criminalité. En effet, selon eux, les valeurs et l'organisation sociale des communautés diffèrent. Dans les secteurs où les taux de délinquance sont bas, il y a consensus sur des valeurs et des attitudes conventionnelles, avec des institutions et organisations adéquates pour protéger celles-ci. Par contre, dans les secteurs où les délinquants sont nombreux, il y a conflit à propos des valeurs, une diversité dans les normes et standards de comportements admissibles. Le processus d'association différentielle de Sutherland (1939) est avancé par Shaw et McKay (1942) pour expliquer la délinquance de ces secteurs. Ainsi, un nombre important d'adultes criminels dans un secteur a une influence sur la délinquance des jeunes : ces derniers sont alors davantage en contact avec le crime, un mode de vie criminel. Cela fait donc en sorte que ces jeunes ont plus de chances de fréquenter et de s'associer à des groupes qui approuvent le comportement délinquant. Shaw et McKay (1942) ajoutent, en se basant sur des histoires de cas, que la

tradition de la délinquance est transmise. Les groupes délinquants initient les plus jeunes, leur transmettent certaines techniques qui facilitent la commission d'actes criminels. Dans les secteurs désorganisés, on trouve donc plusieurs groupes ou sous cultures en conflit, chacun possédant ses normes et valorisant certains comportements. Certains de ces groupes sont délinquants et amènent donc une poussée de la criminalité dans les secteurs où ils sont présents. Par ailleurs, ces groupes exercent un contrôle social interne sur leurs membres et peuvent même contrôler des individus faisant partie d'autres groupes (un individu peut également faire partie de plusieurs groupes).

Quant à cette notion de contrôle social, Shaw et McKay (1942) l'utilisent aussi dans leur analyse du passage d'un secteur désorganisé socialement à un secteur criminalisé. Les auteurs s'aperçoivent que les principaux organes de contrôle social des milieux désorganisés sont défaillants. En effet, les familles ont moins d'influence sur le comportement de leurs membres et sont en situation de conflit, puisqu'elles peuvent dépendre économiquement du système légal ou illégal. Quant aux organisations communautaires, lorsqu'elles sont financées et administrées par des gens de l'extérieur de la communauté, elles ne s'adaptent pas à sa réalité. Elles représentent davantage les standards globaux que ceux du secteur où elles sont implantées.

Pour mesurer le niveau d'organisation d'un secteur, Thomas et Znaniecki (1918) proposent certains critères, qui sont en lien avec l'intensité du contrôle social :

- présence d'une opinion sociale sur les problèmes d'intérêt commun ;
- attitudes consistantes avec l'opinion, en référence à ces problèmes ;
- habileté à obtenir l'unanimité à propos de la manière de régler ces problèmes ;
- habileté à amener cette solution en action en coopérant harmonieusement.

Ces critères sont difficilement remplis dans un secteur où le contrôle social n'est pas effectif, puisque les individus sont désintéressés du bien-être de la communauté ; c'est la règle du chacun pour soi qui s'applique. C'est ainsi que la défaillance du contrôle

social mène à une montée de la criminalité : les individus n'ont aucune balise pour les guider.

La présentation de Shaw et McKay (1942) des caractéristiques des zones criminelles les amène donc à conclure à une désorganisation sociale de celles-ci, qui résulte finalement en une augmentation de leur criminalité. Ce peut être parce que la situation économique des résidents ne leur permet pas d'atteindre leurs buts par des moyens légaux. Shaw et McKay (1942) considèrent aussi que les valeurs prônées dans ces milieux sont typiques à une certaine sous culture, en lutte avec des groupes plus conventionnels : « in the areas of lowest economic status and least vocational opportunity a special setting embodied in a social, economic, and prestige system in conflict with conventional values » (p. 186). Cette sous culture est donc propice à l'implantation de groupes criminalisés. Enfin, la défaillance du contrôle social dans ces secteurs concourt également à la poussée de la délinquance. Les délinquants ont donc des besoins frustrés et/ou sont confrontés à de faibles contrôles sociaux. Ce ne sont cependant pas tous les individus qui vivent ces conditions qui deviennent délinquants, ils doivent également adhérer à une sous culture délinquante. Le modèle de Shaw et McKay (1942) s'inspire donc de diverses théories pour expliquer comment la désorganisation sociale d'un milieu y amène une criminalité accrue.

Depuis, des chercheurs se sont intéressés et ont approfondi certaines notions concernant la désorganisation sociale et la criminalité de certaines zones.

2. Les Successeurs de l'École de Chicago et leur Apport à l'Analyse des Quartiers Urbains Criminalisés

Shaw et McKay (1942) proposent une explication de la délinquance de secteurs urbains, dans différentes villes, à une certaine époque. Est-ce que leurs résultats sont

susceptibles de généralisation ? Ont-ils été confirmés dans des recherches subséquentes ? Est-ce que cela s'applique encore dans les villes modernes ?

3.1 Formation des Quartiers Urbains Criminalisés

D'abord, en ce qui concerne la formation des quartiers urbains criminalisés, la notion d'émergence de milieux dits « naturels » est contestée. Brantingham et Brantingham (1984) citent Morris (1958), qui conclut que ceux-ci ne coïncident pas nécessairement avec les limites, de recensement ou autres, utilisées dans les études : « there are variations in social class between adjacent streets, and within individual streets and from an ecological point of view there are very few wards which can be said to constitute 'natural areas' in a cultural sense » (p. 317). Cependant, lorsque les limites d'un secteur sont des frontières naturelles, il peut alors constituer un tel milieu: « edges form social barriers with different kinds of land uses, residences and behavior patterns found on opposite sides of the barrier » (Brantingham et Brantingham, 1984, p. 318). Lors du découpage d'un territoire dans le but d'en faire l'étude, il faut donc garder à l'esprit que celui-ci est une construction, qu'elle provienne du chercheur ou d'instances politiques, et ne représente pas nécessairement la réalité des individus.

3.2 Caractéristiques des Quartiers Urbains Criminalisés

Quant à l'emplacement et à la stabilité des quartiers urbains criminalisés, Brantingham et Brantingham (1984) s'appuient sur diverses études pour démontrer que depuis la deuxième guerre mondiale, la tendance concentrique de distribution du crime dans une ville observée par Park, Burgess et McKenzie (1925) et Shaw et McKay (1942) n'est plus pertinente. Les zones urbaines criminalisées ne sont plus concentrées exclusivement dans le centre ville et autour des industries. Cette décentralisation des secteurs urbains est également observée par Schuerman et Kobrin (1986), qui ajoutent que les zones criminalisées ne sont plus aussi stables : les structures écologiques

changent et ont des impacts sur la distribution de crime. Le postulat de stabilité de Shaw et McKay (1942) n'est donc pas applicable aux structures urbaines modernes.

Des éléments sont également découverts en ce qui a trait à la situation criminelle des quartiers urbains criminalisés. Brantingham et Brantingham (1984) la divisent en deux volets, liés entre eux et avec certaines structures physiques et sociales particulières¹. Le premier volet a été abordé par Shaw et McKay (1942) : l'existence de zones où de nombreux criminels résident (zones criminelles). Un phénomène en lien avec l'emplacement des zones criminelles est mis à jour par Brantingham et Brantingham (1984) : la distribution des opportunités criminelles dans la ville. Le second volet consiste en l'existence de zones de crimes, où une large proportion de ceux-ci est commise à l'intérieur de la ville. La location des zones de crimes dépend du type de crime :

- les crimes contre la propriété sont étroitement associés à la répartition des opportunités criminelles, qui sont elles-mêmes liées à certaines structures physiques et socio-économiques de la ville. Lorsque ces structures changent, la distribution des crimes contre la propriété suit ces mouvements. Par exemple, ils se sont déplacés vers la banlieue pour suivre le mouvement de la population;
- la répartition des crimes violents, quant à elle, demeure plus stable : « Slums did not move, they merely grew » (Brantingham et Brantingham, 1984, p. 304).

Enfin, selon ces chercheurs, il n'y a pas nécessairement correspondance entre les deux zones, contrairement à l'hypothèse émise par Shaw et McKay (1942).

3.3 *Type de Relation entre les Caractéristiques d'un Quartier et sa Criminalité*

De plus, certains liens entre les caractéristiques d'un quartier et sa criminalité sont éclaircis par les successeurs de Shaw et McKay (1942). Par exemple, Bursik (1988)

¹ Celles-ci s'apparentent aux découvertes antérieures de Shaw et McKay (1942) : prix des logements peu élevés et population pauvre, occupant le bas de l'échelle sociale.

explique le lien indirect entre le statut économique et les taux de délinquance : les secteurs où le statut économique est peu élevé ont également une population décroissante et hétérogène (composée pour une grande part de nouveaux arrivants) ; la pauvreté est liée à la désorganisation sociale par le fait que les deux caractéristiques démographiques qui l'accompagnent augmentent les risques qu'une communauté soit désorganisée. Les raisons avancées multiples. D'abord, il est difficile d'établir des institutions de contrôle efficaces lorsque la plupart des gens n'ont aucun intérêt dans leur quartier et veulent le quitter. Ensuite, les relations entre les résidents du quartier, qui aboutissent en du contrôle social informel, sont inexistantes lorsque les gens déménagent sans arrêt. Finalement, l'hétérogénéité des gens du quartier rend la communication et la découverte de solutions aux problèmes communs assez ardues.

3.4 *Désorganisation Sociale des Quartiers Urbains Criminalisés*

Quant à la désorganisation sociale, les successeurs de l'École de Chicago précisent certaines notions. En premier lieu, le consensus sous-entendu par Shaw et McKay (1942), lorsqu'ils mentionnent les buts ou objectifs communs des individus d'un secteur, est interprété d'une façon moins restrictive par Bursik (1988) : les résidents s'entendent pour valoriser une existence sans crime. Le contrôle social n'est donc pas rigide, la non-conformité peut être tolérée.

C'est cette notion de contrôle social qui est mise de l'avant et approfondie par les auteurs contemporains pour rendre compte du rapport entre désorganisation sociale et délinquance (Bursik, 1988). Une nouvelle définition de la désorganisation sociale est proposée par Bursik (1988) : « capacity of a neighborhood to regulate itself through formal and informal processes of social control » (p. 527). Dans les secteurs désorganisés, les résidents ne se conforment pas à certaines normes fondamentales du groupe. Ce sont les faibles contrôles sociaux formel et informel qui font en sorte qu'ils

n'hésitent pas à dévier de ces normes (coûts ou conséquences peu importantes ou peu probables). Cela amène donc, dans ces endroits, des taux de délinquance plus élevés.

Bursik (1988) résume les apports essentiels de diverses études concernant cette notion de contrôle social. Celui-ci prendrait deux formes pour les membres d'un secteur : capacité de superviser les comportements des résidents et capacité de les socialiser. La première forme comprend la surveillance informelle quotidienne entre voisins, l'évitement des secteurs jugés dangereux et l'intervention directe (questionner les étrangers, sanctionner les comportements jugés inacceptables, etc.). L'efficacité de la seconde est en lien avec certaines structures conventionnelles locales de socialisation, dont la famille et le système d'éducation.

Quant à cette socialisation et à la notion de sous culture marginale amenée par Shaw et McKay (1942), certains auteurs la rejettent et mentionnent qu'elle ne fait pas partie du modèle plus général de désorganisation sociale (Bursik, 1988; Kornhauser, 1978).

Par ailleurs, l'opérationnalisation du concept de désorganisation sociale, qui est jugée défailante chez Shaw et McKay (1942), est l'objet d'études subséquentes qui révèlent principalement des indicateurs indirects de celle-ci. L'étude de Scherman et Kobrin (1986) d'un quartier passant d'un bas taux de crimes à un taux élevé met en évidence une caractéristique d'une communauté qui rend le contrôle social moins effectif : le passage d'une population en majorité propriétaire à une population locataire. Ce changement en amène d'autres : composition sociale, économique et mouvements de la population de cette communauté. Quant à ceux-ci, Sampson (1986) observe qu'ils amènent une plus grande proportion d'étrangers, qui ne sont pas portés à intervenir dans l'intérêt des résidents du quartier lorsqu'ils sont confrontés à une situation criminelle.

Selon Byrne et Sampson (1986), l'indicateur qui reflète le mieux la désorganisation sociale est la distribution des familles dans un secteur. Le chercheur étudie l'effet du nombre de ménages divorcés ou séparés dans un milieu, celui des femmes chefs de famille et des ménages d'une seule personne, sur le risque de victimisation. Il arrive au résultat suivant : « family dissolution has important macrolevel consequences for both informal and formal social control in the community » (p. 25), et cela même en contrôlant les effets de la race, de la pauvreté, de l'inégalité sociale, de la mobilité et de la densité de la population. Les familles brisées sont associées à un contrôle social faible puisque dans les quartiers où elles sont nombreuses, on observe moins de participation dans les organismes et les affaires locales. De plus, elles n'incitent pas les jeunes à s'associer à des institutions formelles telles que l'église ou l'école. Quant à leur incidence sur le contrôle social informel, c'est le fait que les parents ne surveillent pas seulement leurs enfants mais également ceux des autres qui renforce le contrôle dans les quartiers où un nombre important de familles unies sont présentes. Le chercheur se sert aussi d'aspects appartenant à la théorie des opportunités (Cohen et Felson, 1980). En effet, selon lui les familles ne font pas que contrôler les criminels, elles contrôlent les cibles et les opportunités. Enfin, Byrne et Sampson (1986) mettent en garde contre le fait d'accorder trop d'importance aux facteurs sociaux, économiques et raciaux dans la distribution de la délinquance, puisque leur influence pourrait être causée par les structures familiales qui y sont liées.

Cependant, Bursik (1988) rappelle le caractère indirect de ces indicateurs de la désorganisation sociale. Il fait état d'une étude s'étant concentrée sur un petit nombre de quartiers et ayant ainsi pu obtenir des indicateurs qui témoignent davantage de l'organisation sociale d'un milieu. Ainsi, les communautés où les membres ont de bons rapports et organisent plusieurs activités auraient des taux moins élevés de délinquance, quelle que soit leur composition raciale et économique. Bursik (1988) mentionne ensuite certains indices pertinents pouvant cerner la désorganisation d'un

endroit : « the extend of informal neighboring, the level of neighborhood attachment, the size and breadth of local networks, neighborhood organizational involvement and the extend of local personal ties » (p. 532).

En 1990, l'étude de Skogan amène de nouvelles réflexions sur l'évolution de la désorganisation sociale d'un milieu. Le chercheur ressort trois niveaux, qui interagissent entre eux. Le premier consiste en la diminution des mécanismes de contrôle social de la communauté, ce qui se traduit en pratique par l'inaction, l'isolement et le manque de solidarité des résidents. Leur sens de la territorialité diminue et ils ne font plus de prévention. Ensuite, un sentiment d'insécurité général s'installe, ce qui augmente encore le crime. L'auteur s'appuie ici sur la théorie des vitres brisées, à l'effet que le lien entre le désordre et le crime est la séquence de développement : le désordre engendre des crimes plus sérieux (Wilson et Kelling, 1982). Finalement, des déménagements sélectifs (ceux qui restent sont ceux dont le niveau de tolérance au désordre est plus élevé, qui sont souvent issus de classes sociales inférieures) déstabilisent le marché immobilier et font en sorte que le quartier devient attirant pour les délinquants. L'auteur lie donc certains faits observés par Shaw et McKay (1942) et d'autres chercheurs avec des théories plus récentes, pour démontrer les étapes traversées par un milieu en processus de désorganisation sociale.

Enfin, un apport important de Skogan (1986) est de tenir compte d'éléments provenant de l'extérieur dans l'analyse de la désorganisation sociale d'un quartier. Il énumère quatre facteurs qui ne proviennent pas du milieu mais qui peuvent affecter sa stabilité : l'absence d'investissement, les démolitions et constructions, certaines manœuvres immobilières (zonage, décisions et avantages accordés par les politiciens) et la désindustrialisation. L'organisation d'un quartier ne dépend donc pas seulement de réalités internes mais également de dynamiques politiques et économiques, régionales et nationales. Par exemple, certains développements immobiliers peuvent avoir des effets

sur les taux de délinquance des secteurs où ils s'implantent : ils attirent une population à haut risque (ex. : HLM) ; ils affectent les mouvements de la population, créant une instabilité ; ils poussent la population à se protéger, à s'associer (gangs délinquants) (Bursik, 1988). Ces mouvements externes aux secteurs ont peu été pris en compte par Shaw et McKay (1942) et sont d'un intérêt certain dans l'explication de leur criminalité.

En terminant, cette recension des écrits portant sur les quartiers urbains criminalisés permet de mieux circonscrire ceux-ci et sert de base à l'étude plus particulière du quartier Hochelaga-Maisonneuve.

4. *Analyse du Quartier Hochelaga-Maisonneuve : Approche Écologique, Théorie de la Désorganisation Sociale*

C'est l'approche écologique qui est privilégiée pour l'étude du quartier Hochelaga- Maisonneuve. Celle-ci rend compte des relations entre les individus et leur environnement social (Mayer, 1997). L'écologie humaine ou urbaine, plus particulièrement, s'inspire des travaux des chercheurs de l'École de Chicago. Selon Mayer (1997), elle consiste à utiliser l'écosystème pour expliquer l'évolution et les changements à l'intérieur de communautés. Elle permet ainsi d'analyser des groupes d'individus réunis dans un milieu, en s'intéressant plus particulièrement aux « facteurs d'équilibre et de changement ainsi qu'aux processus de maintien ou de restauration de l'équilibre » (Mayer, 1997, p. 29). Le postulat sur lequel on s'appuie est que la ville, en tant que milieu physique, influence les individus qui y habitent (valeurs, comportements, relations, etc.).

Pour ce qui est du comportement délinquant, le courant écologique l'attribue à des problèmes d'adaptation, souvent suite à des changements dans le système économique (Mayer, 1997).

Les chercheurs de cette école de pensée ont d'abord étudié l'impact de l'urbanisation sur les individus et se sont ensuite concentrés sur l'étude de sujets moins abstraits, tels que les ghettos (Wirth, 1928) et la ville (Park, Burgess et McKenzie, 1925). Dans ces études, les quartiers sont le lieu de développement de sous cultures, possédant des normes et des valeurs différentes, qui peuvent être délinquantes (Mayer, 1997).

Certains chercheurs tentent de comprendre l'évolution d'un milieu sous l'angle de la théorie de la désorganisation sociale (Shaw et McKay, 1942), d'autres se concentrent sur les motivations des individus (Cohen et Felson, 1980) et un courant récent tente de concilier ces deux approches, en utilisant l'analyse contextuelle pour étudier l'effet des caractéristiques d'une communauté sur la probabilité qu'un individu adopte un comportement déviant (Bursik, 1988).

En pratique, certaines études ne s'intéressent qu'à la variation dans les taux de délinquance de différents milieux, soit à l'intérieur d'une ville (Shaw et McKay, 1942) ou d'espaces plus grands, comme un pays. D'autres tentent également d'associer ces taux de délinquance, ainsi que leur variation, à divers éléments qui caractérisent un endroit et son évolution (caractéristiques démographiques, économiques, sociales et culturelles).

L'analyse de la criminalité à Hochelaga-Maisonneuve est abordée sous l'angle de la désorganisation sociale. L'analyse des caractéristiques physiques, démographiques, sociales et économiques du quartier, ainsi que de sa criminalité, permet de situer l'objet d'étude par rapport aux zones urbaines criminalisées décrites par plusieurs chercheurs. A ce point, il serait prématuré d'associer le quartier Hochelaga-Maisonneuve à celles-ci. Au cours de cette recherche, les différentes particularités du quartier sont comparées à

celles décrites dans la littérature. Certaines de celles-ci sont associées, quelquefois indirectement, à la désorganisation sociale d'un milieu.

Cependant, il importe maintenant de situer Hochelaga-Maisonneuve dans son contexte historique, avant de se pencher sur ses conditions actuelles, l'évolution de sa criminalité et sa désorganisation sociale. Cela permettra notamment de comparer son processus de formation aux observations de Shaw et McKay (1942).

5. *Histoire du Quartier Hochelaga-Maisonneuve*

5.1 *Origines du Quartier*

Au début du 19^e siècle, l'emplacement occupé aujourd'hui par le quartier Hochelaga-Maisonneuve fait partie de territoires essentiellement ruraux, en banlieue de Montréal. Avant 1870, la population est peu nombreuse. Le quai Dézéry, le premier construit dans le quartier, constitue un atout pour celui-ci, puisqu'il devient un accès privilégié pour se rendre à Montréal (Hochelaga-Maisonneuve Quartier en santé, 1996). L'expansion de la ville amène un manque d'espace : des industries s'installent dans les banlieues ; des promoteurs, hommes d'affaire prévoyants, achètent des terres agricoles dans le but de les subdiviser par la suite en terrains urbains (Linteau, 1981). Le village de Hochelaga est donc créé officiellement en 1870, avec une population de 1000 habitants. L'implantation de plusieurs compagnies (Victor Hudon, Abattoirs de l'Est, Filature Ste-Anne, Fabrique de tabac W.C. McDonald et Montréal Gas Work) amène un développement économique et démographique durable. Hochelaga obtient le statut de ville en mars 1883. Il y a alors 4600 résidents (Hochelaga-Maisonneuve Quartier en santé, 1996). Cependant, la construction de rues et d'égouts amènent la nouvelle ville à s'endetter et elle choisit de s'annexer à Montréal en octobre de cette même année. C'est la première municipalité à le faire. Les avantages qu'elle y trouve sont de meilleurs services publics et une administration plus compétente pour exécuter les travaux nécessaires à l'évolution de Hochelaga (Linteau, 1981).

La situation de Maisonneuve (partie est de Hochelaga) est différente. En effet, des propriétaires fonciers ayant une influence politique réussissent à obtenir de l'Assemblée législative du Québec qu'une partie de Hochelaga devienne une municipalité distincte. C'est la création de la Cité de Maisonneuve (1883), avec ses 250 résidants. L'influence de ces promoteurs fonciers est présente durant toute l'histoire de la Cité de Maisonneuve (Linteau, 1981).

5.2 *Croissance de la Cité de Maisonneuve*

L'ambition des citoyens de Maisonneuve est que leur cité soit choisie comme lieu de résidence par la bourgeoisie francophone de Montréal. La croissance comporte deux phases. La première dure de 1883 à 1910 et en est une d'organisation et d'industrialisation (Hochelaga-Maisonneuve Quartier en santé, 1996). Le conseil municipal est conscient de la place primordiale des industries dans la croissance de la cité et met des mesures en place pour attirer celles-ci. De nombreuses entreprises répondent à l'appel de la municipalité et s'y installent, alléchées par les terrains à meilleur marché qu'à Montréal, la publicité faite par le conseil de Maisonneuve, les concessions fiscales octroyées, le développement de la partie est du Port de Montréal, la présence de lignes de chemin de fer dans la ville et le fait que celle-ci soit reliée au réseau de tramways de Montréal (Linteau, 1981). Ainsi, la St-Lawrence Sugar s'installe à Maisonneuve en 1887, la Montreal Cotta Lumber en 1888, les usines Angus sont en construction en 1903, la Viau et National Licorice arrive dans la cité en 1906, la Canadian Spool Cotton en 1909, la Canadian Vickers en 1910 et l'American Can en 1911. Les dirigeants de Maisonneuve veulent qu'un nombre de plus en plus élevé de travailleurs viennent s'établir dans leur ville (Hochelaga Maisonneuve Quartier en santé, 1996).

La situation qui prévaut plus globalement au Canada favorise la croissance et le développement : croissance économique, développement de l'ouest canadien et investissements dans les infrastructures (routes et chemins de fer). À Montréal, c'est la croissance de l'activité de production qui amène le débordement vers les banlieues (Linteau, 1981).

En 1911, Maisonneuve se trouve au 5^e rang des villes canadiennes pour la valeur des produits manufacturés et est considérée comme la capitale mondiale de la chaussure. Le conseil municipal la surnomme «la Pittsburgh du Canada » (Linteau, 1981).

Après la phase d'industrialisation, on observe une volonté d'embellir la Cité, de 1911 à 1918 : construction de l'église Très-Saint-Nom-de-Jésus, de l'hôtel de ville, du marché Maisonneuve, du bain Morgan, de la caserne de pompier no 1, de la résidence des frères Dufresne et aménagement des boulevards Pie-IX et Morgan. Dans cette phase d'embellissement, on adopte le style beaux-arts de Paris (Hochelaga Maisonneuve Quartier en santé, 1996).

En 1918 la cité de Maisonneuve, endettée par la construction de ces imposants édifices, s'annexe à Montréal.

5.3 Population de la Cité de Maisonneuve

La croissance de la population est continue : de 1226 personnes en 1891, elle croît jusqu'à 3958 individus en 1901 et atteint le nombre de 18 684 en 1911 (Linteau, 1981). L'historien estime que cet accroissement est dû davantage à l'arrivée de travailleurs et de leur famille qu'aux naissances.

Linteau (1981) se sert des données du recensement du Canada de 1911 pour dresser un portrait de la population de Maisonneuve. Pour ce qui est de ses origines, la

majorité des résidants est née au Québec. En général, la population est ouvrière. La bourgeoisie locale constitue la minorité dirigeante. Quant au logement, 90 % des chefs de ménages à Maisonneuve sont locataires (cette proportion est de 80 % à Montréal). Cette situation particulière a un impact sur le pouvoir politique des habitants de la cité puisque selon les règlements municipaux, les locataires ne peuvent être candidats aux élections et n'ont pas voix en ce qui concerne les règlements : tous les grands travaux sont donc décidés par les propriétaires.

Les caractéristiques de la population active en 1911 sont les suivantes : sur représentation des immigrants ; nombre élevé de jeunes, dont des femmes, entre 15 et 24 ans ; présence plus marquée des hommes. Quant aux secteurs d'emploi, ceux des manufactures et des arts mécaniques domine. La main d'œuvre non qualifiée occupe une place très importante. Les conditions de travail à Hochelaga-Maisonneuve sont difficiles : de bas salaires et des enfants travaillant dans les manufactures. Cependant, elles sont améliorées à partir de 1910, grâce à l'action du club ouvrier de Maisonneuve : échelle minimum de salaires, bureau de placement, engagement des résidents de Maisonneuve en priorité lors de travaux publics, etc.

5.4 Sécurité Publique dans la Cité de Maisonneuve

Le devoir de protection des citoyens fait partie des obligations de la municipalité. En 1911, 22 policiers résident à Maisonneuve. Dans des documents (correspondance) des archives municipales de la ville de Maisonneuve, certains citoyens et constables de police font état de la présence de «maisons de désordre» et «maison de p.» sur la rue Ontario et sur les rues Létourneux et Bourbonnière.

5.5 Période Suivant l'Annexion : Quartier Hochelaga-Maisonneuve

La crise économique de 1929 entraîne des répercussions importantes sur les industries et la population du quartier. Durant cette crise, il est le secteur de Montréal où

on dénombre le plus de chômeurs et où les taux de mortalité infantile et de tuberculose sont les plus hauts (Hochelaga-Maisonneuve Quartier en santé, 1996).

La guerre de 1939-1945 amène également un changement majeur : la transformation des industries légères du quartier en industries de guerre. Hochelaga-Maisonneuve vit alors une courte période de croissance économique (Hochelaga-Maisonneuve Quartier en santé, 1996).

Cependant, le déplacement du pouvoir économique de Montréal à Toronto, au début des années 50, entraîne la fermeture de plusieurs entreprises. Vers la fin des années 60, certains résidents d'Hochelaga-Maisonneuve, surtout de jeunes couples, quittent le quartier pour se trouver du travail (Hochelaga-Maisonneuve Quartier en santé, 1996).

Quant aux conditions de vie durant ces années, les données de l'étude Quartier en santé (1996) démontrent que 20 % des logements sont surpeuplés et 30 % n'ont pas d'équipement sanitaire (bain, douche).

C'est également durant les années 60 que le réseau communautaire se développe à Hochelaga-Maisonneuve, en réponse à certains problèmes sociaux présents dans le quartier.

Les années 70 voient la démolition de 1200 logements pour la réalisation du projet de l'autoroute est ouest. Des départs nombreux s'ensuivent. A cette époque, le revenu familial est souvent de moins de 6000\$ dans le quartier. Il y a peu de travail et celui-ci est souvent sous-payé (Hochelaga-Maisonneuve Quartier en santé, 1996).

La population, dont la croissance constante jusqu'en 1961 permet d'atteindre le chiffre de 82 470, descend à 50 583 en 1981 (Payette, 1984). Ce phénomène de dépeuplement n'est pas exclusif au quartier : la majorité des quartiers défavorisés se dépeuplent au profit d'autres secteurs en pleine croissance.

Après avoir compilé diverses statistiques, l'Atelier d'histoire Hochelaga-Maisonneuve (Payette, 1984) élabore un portrait type d'un résident du quartier Hochelaga-Maisonneuve de la fin des années 70, début des années 80. Celui-ci est un individu francophone âgé de 37 ans, marié et père d'un enfant. Il pourrait également être chef de famille monoparentale (25 % des individus du quartier le sont). Il est locataire et paie 225 \$ par mois pour son loyer, qui a été construit avant 1946. Il possède moins de 9 ans de scolarité et est ouvrier. Il est aussi très possible qu'il soit chômeur et encore plus qu'il soit assisté social. Il gagne 10 714 dollars par année, ce qui est inférieur au revenu moyen d'emploi à Montréal. Son espérance de vie de 69 ans se compare également désavantageusement à celle de Montréal.

Un aspect intéressant ressort également de ce bilan de la situation durant ces années dans le quartier : il est associé à des hauts taux d'hospitalisation pour alcoolisme et pour carence alimentaire. Cela indique la présence de certains problèmes sociaux dans le quartier.

Au début des années 90, les caractéristiques principales de la population du quartier sont demeurées sensiblement les mêmes : population décroissante, majoritairement francophone, pourcentage élevé de familles monoparentales, bas niveau d'éducation, faibles moyens économiques, nombre élevé de locataires et taux de chômage élevé.

5.6 Formation et Origines du Quartier Comparées à Celles de Secteurs Urbains Criminalisés

Selon les résultats de Shaw et McKay (1942), l'emplacement des zones urbaines criminalisées est lié à celui des commerces et des industries. Ce lien n'est pas causal, ce sont les mouvements de la population qui feraient en sorte que ces deux phénomènes apparaissent ensembles. Ces mouvements sont dus au fait que la vie dans ces secteurs est moins agréable (bruit, vieux immeubles, etc.). Ils mènent finalement au résultat suivant : la population résidant dans ces secteurs est pauvre et fait partie de la main d'œuvre non qualifiée. Les immigrants récents se retrouvent souvent dans ce type de milieu.

A travers l'histoire de Hochelaga-Maisonneuve, on note la place primordiale des industries dans le développement du secteur (Linteau, 1981). Celles-ci attirent une classe d'individu particulière : les travailleurs, principalement non qualifiés. Le quartier a toujours été caractérisé par une population majoritairement francophone, née au Québec. Jusqu'en 1961, on observe une croissance de la population, alors que les zones criminelles décrites dans la littérature sont caractérisées par une diminution de celle-ci. Cependant, après cette date, le dépeuplement va grandissant.

Quant au fait que le quartier constitue ou non un milieu naturel, ses frontières (lignes de chemin de fer et fleuve St-Laurent) augmentent la possibilité que ce soit le cas.

La formation de Hochelaga-Maisonneuve comporte donc certaines ressemblances avec celle des secteurs urbains criminalisés (place importante accordée aux industries, population ouvrière) mais elle n'est pas semblable en tous points. En effet, les débuts du quartier sont associés à une période de croissance démographique et économique. C'est lors du déclin, au début des années 60, que plusieurs veulent quitter Hochelaga-

Maisonneuve. Après avoir fait le bilan de la situation actuelle dans le quartier, il sera possible d'examiner d'une manière plus exhaustive les caractéristiques du secteur à l'étude qui sont similaires à celles des zones urbaines criminelles.

Auparavant, la description et l'explication de la façon de procéder dans cette étude permettront de prendre connaissance de l'origine des différentes données qui seront présentées, du traitement subi par celles-ci et de la tradition de recherche suivie.

Chapitre 2 : Méthode

Chapitre 2 : Méthode

1. Introduction

L'étude d'un objet social s'inscrit dans un courant de science sociale, celle-ci étant définie ainsi par Henry de Tourville (1886) : « La science sociale a pour objet les conditions ou les lois de divers groupements qu'exigent entre les hommes la plupart des manifestations de leur activité » (p. 20). Guérin, un sociologue canadien formé à l'école de Frédéric LePlay, privilégie la méthode monographique lorsqu'il étudie des groupements spécifiques. Il considère ceux-ci comme répondant à un besoin social, ayant une fonction particulière (Carrier, 1960).

Ce type d'enquête monographique porte sur un seul phénomène, est centralisé sur un groupement réel. Elle permet d'acquérir une connaissance plus riche d'un phénomène particulier, par exemple d'une communauté ou d'un individu. On étudie donc le particulier, le singulier, mais les résultats peuvent avoir une portée plus générale, comme ce fût le cas pour l'étude de Shaw et McKay (1942).

Les données peuvent être tirées d'entrevues, de documentation, de monographies et de statistiques portant sur le groupement à l'étude. Quant à ces dernières, Guérin met en garde contre le fait qu'elles peuvent déformer la réalité et décomposer artificiellement les groupements réels. En les interprétant, il faut donc tenir compte des monographies (Carrier, 1960).

La méthode utilisée pour l'étude du quartier Hochelaga-Maisonneuve est de type monographique : on s'intéresse à un objet social, défini et délimité avec précision. Pour cerner cet objet et certains phénomènes qui y sont rattachés (criminalité et

désorganisation sociale), l'approche a été multiple. Les statistiques permettent d'abord de dresser un portrait du quartier ainsi que de son évolution. Plusieurs sources documentaires, des monographies portant sur ou provenant du quartier et des entrevues réalisées avec certains individus représentatifs de divers sous-groupes à Hochelaga-Maisonneuve sont utilisées pour illustrer les données officielles, donner une vision sommaire des réalités vécues par les acteurs impliqués. Cependant, la plupart de ces données ne sont pas originales, elles sont disparates dans le temps et trop peu nombreuses pour prétendre en faire une analyse exhaustive.

La division de cette partie suivra certains chapitres du mémoire, puisque les méthodes et sources de données employées dans chacun d'eux sont diverses. Il sera donc premièrement question des techniques et données utilisées pour la présentation de l'état actuel du quartier Hochelaga-Maisonneuve. Ensuite, la façon de procéder pour comprendre l'évolution de l'objet d'étude sera abordée. Enfin, la méthode privilégiée lors de l'interprétation du problème criminel dans le quartier sera discutée.

2. Portrait du Quartier Hochelaga-Maisonneuve, Données et Méthode

2.1 Limites Géographiques du Quartier Hochelaga-Maisonneuve

Pour cette partie, le territoire à l'étude s'étend, d'ouest en est, de la rue Moreau à la voie ferrée du CN (à l'est de Viau) et du nord au sud, de la rue Sherbrooke au fleuve St-Laurent. Il correspond à celui du poste de quartier Hochelaga-Maisonneuve (voir carte poste de quartier 23 annexe B). Le poste de quartier étant une nouvelle réalité avec laquelle il faut maintenant composer, il est pertinent de se baser sur ses limites pour étudier la situation actuelle du quartier Hochelaga-Maisonneuve. On observe que celles-ci diffèrent de celles de l'ancien district 52 (carte annexe B). La différence majeure de territoire entre le poste de quartier 23 et le district 52 est l'étendue moindre du premier à l'ouest et au nord ouest. En effet, la limite ouest du district 52 est la rue Parthenais et sa limite nord ouest la rue Rachel.

Cette différence de limites a certains impacts sur la taille de la population et sur l'importance de certains crimes. Lorsque l'on compare la population des deux territoires en 1995, celle du district 52¹ est plus importante (différence de 11 393 personnes). Selon une étude provenant du quartier (Hochelaga-Maisonneuve Quartier en santé, 1997), environ 20 % de la population du district 52 ne fait pas partie du quartier Hochelaga-Maisonneuve mais du Centre-Sud. Pour ce qui est de la criminalité, les taux du district 52 et du poste de quartier 23 en 1995 sont semblables, sauf pour la prostitution. Celle-ci est plus importante lorsque les limites sont étendues (district 52). On observera au cours de l'étude qu'une zone de prostitution est située justement dans la portion ouest, qui ne fait pas partie du poste de quartier 23 (entre Moreau et Parthenais). Cela expliquerait donc la différence dans les taux pour ce type de crime. Quant à la perception des policiers par rapport à ce changement de limites, un policier interviewé mentionne que cela n'a pas modifié sa charge de travail, puisqu'il n'avait pas à intervenir souvent dans la zone qui ne fait plus partie de son territoire, depuis la redistribution de l'Île de Montréal en postes de quartiers.

Les données utilisées pour faire le portrait du quartier Hochelaga-Maisonneuve proviennent de diverses sources. Elles n'ont pas nécessairement été colligées dans les mêmes esprit et but. Leur contexte de production influence certainement leur valeur et pertinence. Lorsqu'il est connu, celui-ci sera donc discuté, afin de mieux mettre ces sources en perspective.

2.2 Sources de Données

2.2.1 *Ouimet, Tremblay et Morselli, (1997). Analyse stratégique des facteurs démographiques, économiques et sociaux qui façonnent l'environnement du Service de Police de la Communauté Urbaine de Montréal.* Les données sont principalement tirées

¹ Celle-ci a été estimée, en se basant sur les données de population de 1983-1989.

d'un rapport de Ouimet, Tremblay et Morselli (1997) portant sur les facteurs démographiques, économiques et sociaux qui façonnent l'environnement du Service de Police de la Communauté Urbaine de Montréal (S.P.C.U.M.). Une revue de littérature portant sur les caractéristiques des quartiers ainsi que leur impact sur la criminalité est présentée, ainsi qu'un système d'information servant de base aux opérations d'analyse stratégique. De plus, des analyses concernant l'impact des facteurs économiques, démographiques et sociaux sur la criminalité des postes de quartier de la C.U.M. et une étude de tendances sont incluses dans ce rapport.

Dans le rapport, les chiffres décrivant la situation démographique et sociale des quartiers proviennent du recensement de 1991 (Statistiques Canada), sauf pour la population résidente et le pourcentage de jeunes en 1995, qui ont été estimés à partir des données d'années antérieures. Les données criminelles, quant à elles, sont tirées de rapports d'événements du Service de Police de la Communauté Urbaine de Montréal et datent de 1995.

Parmi ces données, les caractéristiques sociales et démographiques retenues sont : la population estimée en 1995, le pourcentage estimé de 12-29 ans en 1995, le pourcentage de 65 ans et plus, le pourcentage de locataires, le ratio population réelle/population résidente, le pourcentage de résidents ayant déménagé depuis 5 ans, le pourcentage de familles monoparentales, le pourcentage des unités à faible revenu, le pourcentage des 15 ans et plus n'ayant pas atteint la neuvième année, le taux de chômage des 15 ans et plus, le pourcentage de français langue maternelle et le pourcentage de la population immigrante. D'autres caractéristiques du quartier observées en 1995 viennent également de ce rapport : nombre de dépanneurs, nombre de bars, nombre de stations de métro et nombre de services pour clientèle à risque. Finalement, en ce qui concerne les données criminelles, pour chaque type d'infraction, les renseignements suivants sont présentés : nombre d'infractions (à Hochelaga-Maisonneuve, en moyenne

sur le territoire de la Communauté urbaine de Montréal (C.U.M.) et pour la C.U.M), taux par 1000 habitants (à Hochelaga-Maisonneuve et pour la C.U.M.), ratio (taux H.-M./taux C.U.M.) et taux relatif (infractions à H.-M./infractions C.U.M.). Plusieurs types d'infractions sont énumérés : infractions au Code criminel, crimes contre la personne, meurtres, agressions sexuelles, voies de fait, vols qualifiés, crimes contre la propriété, introductions par effraction, vols de véhicules, vols simples, prostitution et drogue.

Pour ce qui est de la criminalité, d'autres aspects proviennent également du rapport de Ouimet, Tremblay et Morselli (1997) : prédiction du volume de la criminalité à partir des caractéristiques socio-démographiques de la population et des caractéristiques physiques du quartier ; caractéristiques¹, lieu de résidence² et mobilité³ des suspects du poste 23, comparés à la moyenne dans les autres quartiers.

2.2.2 Hochelaga-Maisonneuve Quartier en santé (1996-1997). Hochelaga-Maisonneuve Portrait de quartier. Cette étude (2 volets) est initiée par la ville de Montréal et la Corporation de Développement de l'Est. Le comité Quartier en santé réunit des représentants des groupes communautaires et des institutions. L'objectif est de faire un portrait du quartier, qui illustre son état de santé et permet d'évaluer les besoins de la population. Ce portrait permet d'avoir des informations récentes sur le quartier, d'identifier les préoccupations de la population et d'harmoniser les différents projets. Il favorise une vision plus globale du quartier, augmente le sentiment d'appartenance de ses résidents et améliore son image (Hochelaga-Maisonneuve Quartier en santé, 1996).

¹ Celles-ci consistent plus précisément en le pourcentage de suspects juvéniles (- de 18 ans), le pourcentage de suspects âgés de 30 ans ou plus, le pourcentage de suspects féminins et le pourcentage de suspects minoritaires.

² Les variables utilisées ici sont le nombre de suspects résidents, le taux de délinquance (par 100 résidents), le nombre de jeunes suspects résidents et le taux de jeunes délinquants (par 100 jeunes).

³ Ici c'est le quartier du suspect et du crime auxquels on s'intéresse : quartier du suspect, crime commis dans un autre endroit ; quartier du crime, suspect résidant dans un autre endroit ; nombre de suspects ayant commis leur crime dans leur quartier.

Cette étude ajoute certaines précisions quant aux données sociales (familles, éducation, problèmes sociaux, mobilisation des résidents, organismes communautaires) et criminelles (toxicomanie des jeunes) concernant le quartier Hochelaga-Maisonneuve. De plus, étant donné qu'elle origine du quartier, elle démontre les préoccupations de certains de ses résidents et leur volonté à agir.

2.2.3 *Bibeau et Perreault (1995). Dérives montréalaises : à travers des itinéraires de toxicomanies dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve.* Cette monographie porte sur certains aspects de la criminalité du quartier. C'est dans le cadre de l'évaluation du projet Pic-Atouts (programme d'intervention communautaire auprès des toxicomanes utilisant des seringues), lancé par la direction de la santé publique de l'hôpital Maisonneuve-Rosemont, qu'une étude anthropologique présentant une ethnographie sommaire du milieu des piqueries et de la prostitution de rue, en dégagant les normes qui ont cours dans ce milieu et en décrivant le contexte dans lequel vivent ces personnes, qui influence notamment la prise de certaines décisions (utilisation de seringues stériles et de condoms), a été demandée. Les auteurs tentent donc ici de retracer les trajectoires qui conduisent certains individus vers la prostitution et/ou la consommation de drogues injectables. Ils procèdent par entrevues, en proposant trois thèmes aux interviewés : principaux événements et souvenirs marquants de la période précédant la consommation, initiation aux drogues et à la sexualité et aspects de la vie quotidienne d'aujourd'hui dans les rapports à la drogue, à la sexualité et au Syndrome Immuno-Déficitaire Acquis (sida). Bibeau et Perreault (1995) laissent une certaine liberté aux personnes, opèrent par reformulations et rappel des thèmes. Ils veulent, en fait, obtenir la signification attachée aux personnes, aux âges et aux événements marquants. Leur échantillon (informateurs clés) est composé de 20 hommes et femmes de 19 à 50 ans. La drogue de choix de la majorité des interviewés est la cocaïne. Certains demeurent à Hochelaga-Maisonneuve, d'autres n'y vont que pour consommer. Bibeau et Perreault (1995)

considèrent les récits ainsi obtenus comme des tranches de vie, l'interprétation des acteurs sociaux de leurs comportements et pratiques. Ils rappellent qu'on ne peut vérifier leur propos, qui constituent en quelque sorte une fiction : amplification, oublis sélectifs et non-dit qui sont des pistes supplémentaires pour interpréter ces récits.

Dans cette partie, leur ouvrage permet de mieux comprendre la réalité des individus qui font partie du milieu de la prostitution et/ou du trafic de drogues (piqueries). Bibeau et Perreault (1995) analysent ces deux réalités dans leur fonctionnement, leur contexte, leurs structures et leurs caractéristiques. Ils font également des liens entre la prostitution et la drogue à Hochelaga-Maisonneuve.

2.2.4 *La Presse, Le Devoir, Voir, Nouvelles de l'Est*. Des articles de journaux couvrant la période allant de 1995 à 1999 servent également à illustrer certains chiffres, à les mettre en perspective. Les journalistes interrogent divers témoins clés sur différents sujets d'actualité à Hochelaga-Maisonneuve et présentent quelquefois des statistiques provenant de rapports portant sur le quartier. Les sources primaires dans lesquelles les journalistes ont puisé leurs informations ne sont pas toujours disponibles. Les trois premières sources représentent un point de vue externe au quartier alors que la dernière provient de celui-ci (journal de quartier). Il est surtout question de l'éducation, des problèmes sociaux, des caractéristiques physiques, des organismes communautaires, de la mobilisation des gens du quartier et de sa revitalisation. La prostitution et la drogue dans le quartier sont également des sujets dont il est fait mention dans ces médias.

2.2.5 *Entrevue avec le constable Marc Lagacé*. L'entrevue, qui a eu lieu en décembre 1997, montre la perception d'un policier du poste de quartier 23 de certains aspects du quartier. Afin que l'interviewé puisse aborder les sujets importants pour lui, et non pour le chercheur, une question assez générale lui a été posée : « Parle-moi de ton travail dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve ». Cette méthode laisse à l'individu la

possibilité de s'exprimer sur divers aspects de son vécu par rapport au quartier et permet d'explorer les représentations et les interprétations associées à celui-ci (Poupart, 1997). Étant donné que seulement une entrevue a été effectuée, les propos du policier servent davantage à illustrer et mettre en perspective les données statistiques qu'ils servent de base à une analyse en profondeur. Cependant, cette approche de l'objet d'étude est quand même interprétative et naturalise, ce qui signifie qu'elle étudie les choses dans leur contexte naturel essayant de produire du sens ou d'interpréter un phénomène en terme de sens donné par les gens (Denzin, 1970).

Par rapport à la situation actuelle du quartier, il parle de divers sujets, dont sa pauvreté, sa composition ethnique, son aspect physique, sa dégradation et sa criminalité.

2.2.6 Rencontre avec Marc Salmont, agent socio-communautaire à Hochelaga-Maisonneuve. Cette brève rencontre visait à recueillir des informations plus récentes (avril 1999) à propos des piqueries dans le quartier, ainsi que de sa criminalité en général. Des questions sur le nombre de piqueries, leur déplacement présumé vers le secteur centre sud, leur lien avec la criminalité à Hochelaga-Maisonneuve ont été posées à M. Salmont par le chercheur.

2.2.7 Observations dans le quartier. Au cours de l'étude du quartier Hochelaga-Maisonneuve, de nombreuses visites et observations du secteur ont permis au chercheur de se familiariser avec celui-ci. Les observations se sont surtout attardées sur l'aspect physique du quartier. Elles servent notamment à vérifier la pertinence et la présence de certains éléments associés au quartier par les médias et certains témoins clés. Ces observations ont surtout eu lieu dans la partie sud ouest d'Hochelaga-Maisonneuve, aux alentours du parc Dézéry, à différentes périodes du jour.

3. *Évolution de la Criminalité dans le Quartier Hochelaga-Maisonneuve, Données et Méthode*

3.1 *Limites Géographique du Quartier Hochelaga-Maisonneuve*

Les données évolutives concernant la criminalité sur l'Île de Montréal sont présentées par district, non par poste de quartier, dans les rapports annuels du SPCUM. Le district 52 est celui qui englobe le quartier Hochelaga-Maisonneuve. Cependant, comme on l'a vu précédemment, il inclut également une partie du quartier Centre-Sud (partie ouest du district). La criminalité du quartier pourrait donc ici être surestimée. Par ailleurs, on a mentionné plus haut que la comparaison entre la situation criminelle du district 52 et celle du poste de quartier 23 en 1995 démontre que celles-ci sont semblables, sauf pour ce qui est de la prostitution.

Ici, encore, les sources de données sont diverses et leur pertinence sera discutée.

3.2 *Sources de Données*

3.2.1 *Rapports annuels du SPCUM, de 1972 à 1996.* Les statistiques officielles provenant de tels rapports sont contestées par certains auteurs (Bursik, 1988; Robert, 1977), puisqu'elles peuvent comporter certains biais. Premièrement, Robert (1977) rappelle que le fait qu'un crime soit commis n'implique pas nécessairement que les services policiers et/ou le système pénal en ait connaissance. Quant à cette reportabilité de l'acte, divers éléments influencent sa visibilité (type d'infraction, circonstances, position sociale, etc.) et son renvoi (représentations du système pénal et du crime, relation victime/accusé et victime/système pénal, etc.). Quant à la reconstruction de l'événement par les agences pénales, qui suit cette étape, elle est la combinaison « - de mécanismes d'interrelations, - de phénomènes de régulation du système, - des idéologies professionnelles des agents » (Robert, 1977, p.15). Robert (1977) en conclut donc que les statistiques ne sont pas une mesure de la criminalité mais un reflet du

fonctionnement des institutions pénales. Il préconise donc de ne les utiliser que pour l'analyse de celles-ci. Bursik (1988) nuance de tels propos et précise que les taux officiels sont « a mixture of differentials in neighborhood behavior patterns, neighborhood propensities to report behavior, and neighborhood-specific police orientations » (p. 534). Il mentionne certaines études, ayant utilisé des données officielles et d'autres auto-révélées, qui sont arrivées à la conclusion que « officially based distributions of neighborhood crime and delinquency rates are not primarily an artifact of police decision-making biases » (Bursik, 1988, p. 535). Pour l'étude de tendances, les données officielles demeurent un instrument pertinent, puisqu'il y a peu de chances que les mécanismes de la reportabilité expliquent les changements dans les taux relatifs de criminalité des quartiers.

Certaines statistiques ont été retenues dans le cadre de cette analyse. Pour les crimes contre la personne, ce sont celles concernant les homicides, voies de fait, agressions sexuelles et vols qualifiés. Les introductions par effraction, vols de véhicules et fraudes représentent quant à eux les crimes contre la propriété. Les taux de prostitution et ceux des infractions reliées à la drogue sont également d'un intérêt particulier pour cette recherche. Dans le but de comparer le quartier Hochelaga-Maisonneuve à l'ensemble du territoire de la C.U.M., les taux de ces différents crimes par 1000 habitants¹ sont utilisés (nombre de crimes commis dans l'année sur la population). Le ratio entre ces taux permet de situer Hochelaga-Maisonneuve par rapport à Montréal. Des graphiques permettent de visualiser l'évolution de chaque type de crime, durant une période de 24 ans (1972-1996), à Hochelaga-Maisonneuve et à Montréal.

¹ Pour les homicides, ce sont les taux par 100 000 habitants qui sont utilisés.

3.2.2 *Opérationnalisation des données des rapports annuels du S.P.C.U.M.*
Premièrement, en ce qui concerne la population, certaines données manquantes sont extrapolées en se basant sur celles des années adjacentes. La population de 1972 se trouve ainsi à être la moyenne de celles de 1971 et 1973. La même méthode est utilisée pour la population de 1982. Aussi, l'étendue de la population dans le district 52 n'étant pas disponible de 1990 à 1996, les chiffres ont été estimés à partir des données de 1983-1989.

Quant aux homicides, ils ont été regroupés par période de cinq ans, puis divisés pour arriver à une moyenne annuelle, cela afin d'éviter d'interpréter erronément certains écarts, vu le nombre peu élevé de ce type de crimes. Les statistiques concernant les homicides en 1974, 1984, et 1987-1988 n'étant pas disponibles, leur nombre a été estimé en se basant sur les années antérieures et postérieures. Les homicides n'incluant pas les tentatives d'homicides, on a donc soustrait celles-ci en 1975 et 1976.

En ce qui concerne les voies de fait, les données manquantes en 1974, 1984 et 1987-1988 sont également extrapolées à partir des années adjacentes. En 1972, les voies de fait comprennent les assauts graves. En 1983, 1985 et 1986, on a exclu les agressions sexuelles, qui étaient considérées comme faisant partie des voies de fait dans les rapports annuels du SPCUM.

Pour les agressions sexuelles, les années manquantes (1974, 1984 et 1987-1988) et la technique utilisée pour y pallier sont les mêmes, exceptées pour les agressions sexuelles à Montréal en 1974, le chiffre étant disponible. En 1972-1973, la catégorie agression sexuelle comprend les viols et les autres infractions d'ordre sexuel. De 1975 à 1982, elle est composée des viols, des attentats à la pudeur et des autres infractions d'ordre sexuel. Un autre changement a lieu en 1983, c'est maintenant les agressions sexuelles, les agressions sexuelles graves, les agressions sexuelles armées et les autres

infractions d'ordre sexuel qui sont mentionnées. Finalement, en 1989, ces variables sont regroupées en une catégorie : agressions sexuelles.

Enfin, pour les derniers crimes faisant partie des crimes contre la personne, les vols qualifiés, les seules données manquantes sont en 1987-1988. Pour ces années, le nombre de vols qualifiés correspond donc à la moyenne des vols qualifiés en 1986 et en 1989.

En ce qui concerne les crimes contre la propriété, les données concernant les vols de véhicules, les introductions par effraction et les fraudes ne sont pas disponibles en 1984 et en 1987-1988. Il a donc fallu les inférer à partir des années adjacentes.

Finalement, pour les autres infractions au Code criminel et les infractions aux autres lois, la même méthode est appliquée lorsque la compilation des crimes n'est pas complète pour une année donnée. Pour la prostitution, ce sont les chiffres en 1974 et en 1987-1988 qui ont dû être ainsi calculés. Le décompte des infractions concernant les drogues n'a été systématique qu'en 1985. Avant cela, les seuls chiffres disponibles le sont pour Montréal, en 1975 et 1982. La comparaison entre Hochelaga-Maisonneuve et Montréal ne peut donc se faire qu'à partir de 1985.

3.2.3 *La Presse, Le Devoir, Voir, Nouvelles de l'Est*. Les articles couvrent une période différente : de 1990 à 1996. Ils servent à illustrer la perception de certains individus de l'évolution du quartier. Ce sont, encore une fois, des sources secondaires et la provenance des informations n'est pas toujours claire. Comme mentionné précédemment, celles-ci proviennent principalement de l'extérieur du quartier, sauf pour ce qui est du journal de quartier (*Nouvelles de l'Est*). Pour ces années, les sujets

discutés par les différents médias sont : les incidents à caractère racial survenus dans le quartier en 1991-1992, la prostitution dans le quartier (apparition et augmentation de ce phénomène, réactions des résidents du quartier) et le trafic de drogue à Hochelaga-Maisonneuve (piqueries, mobilisation des citoyens).

3.2.4 *Loi et jurisprudence.* L'article 195.1 du Code criminel concernant la prostitution et les changements à cet article, en 1986, sont discutés. La jurisprudence concernant celui-ci est également abordée. Ce sont plus particulièrement les arrêts R. c. Hutt (1978), R. c. Whitter (1981) et Goldwax c. Ville de Montréal (1984) dont il est question. Ces documents juridiques étayent l'explication de l'évolution générale de l'infraction de prostitution.

4. Interprétation et Explication du Problème Criminel à Hochelaga-Maisonneuve

Les éléments méthodologiques pertinents pour ce chapitre seront présentés par thème, représentant les divisions du chapitre. Les observations se rapportant aux sources discutées précédemment s'appliquent également ici.

4.1 Mise en Contexte de la Criminalité à Hochelaga-Maisonneuve

Les données concernant les quartiers montréalais ayant des conditions sociales et économiques similaires à celles du quartier à l'étude sont tirées du rapport de Ouimet, Tremblay et Morselli (1997). Les taux de crimes par 1000 habitants dans ces quartiers ont été calculés à l'aide des données du rapport (nombres de crimes, divisés par la population, multipliés par 1000).

Pour démontrer les rapports entre les taux de différents secteurs de Chicago, les ratios entre le taux du secteur le plus criminalisé et la ville de Chicago sont calculés à partir des données de Shaw et McKay (1942).

Les taux d'homicide à Montréal, quant à eux, sont également élaborés à partir des chiffres contenus dans le rapport de Ouimet, Tremblay et Morselli (1997).

4.2 Analyse de deux Infractions Problématiques à Hochelaga-Maisonneuve : Prostitution et Drogue

Des entrevues réalisées dans le cadre de l'étude de Bibeau et Perreault (1995) ont été utilisées pour cette partie. Pour quatre d'entre elles, les retranscriptions intégrales ont été fournies par un des auteurs, M. Gilles Bibeau (Sylvie, Yves, David, Michèle). Celle de Denise est incluse en entier dans *Dérives montréalaises* (Bibeau et Perreault, 1995) et les autres n'y figurent qu'en partie. D'autres parties d'entrevues provenant du livre de Bibeau et Perreault (1995) sont également citées à quelques reprises. Ces rencontres avec des témoins clés du milieu de la prostitution et de la drogue à Hochelaga-Maisonneuve s'échelonnent de 1991 à 1995. On a mentionné précédemment la façon de procéder des chercheurs durant ces entrevues ainsi que les thèmes abordés.

L'interview de Mario, un homme de 36 ans ayant vécu 17 ans dans le quartier, effectué par le chercheur en janvier 1999, complète cette analyse de la prostitution et de la drogue à Hochelaga-Maisonneuve. La question de départ est : « parle-moi de ton vécu dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve ». Elle donne à l'interviewé la liberté d'aborder les sujets faisant sens pour lui. Des relances du chercheur permettent d'approfondir les thèmes abordés : jeunesse dans le quartier (famille dysfonctionnelle, délinquance, consommation), accroissement de la délinquance et de la consommation (trafic de drogue, gang criminel, proxénétisme), perception du quartier Hochelaga-Maisonneuve (criminalité, familles, organisation sociale, mouvements de la population). Cet entretien avec un témoin d'une tranche de l'histoire du quartier n'informe pas seulement sur les pratiques et façons de penser de l'individu mais également, dans la

mesure où ce témoin est considéré comme représentatif de son groupe (gang criminel), sur les composantes de cette société et ses milieux d'appartenance (Poupart, 1997).

L'identité de tous les informateurs clés est tenue confidentielle, les prénoms sont fictifs. Leur présence permet de retracer l'histoire de l'interlocuteur qui s'exprime.

4.3 Désorganisation Sociale du Quartier Hochelaga-Maisonneuve

Pour vérifier la décroissance et l'hétérogénéité de la population dans le quartier, les données utilisées sont celles d'études portant sur Hochelaga-Maisonneuve (Linteau, 1981; Ouimet, Tremblay et Morselli, 1997; Payette, 1984). Les sources primaires de ces études sont souvent les données de Statistiques Canada portant sur les recensements de 1976, 1981, 1986 et 1991.

Les données décrivant la situation économique et sociale des résidants du quartier sont tirées du rapport de Ouimet, Tremblay et Morselli (1997) (recensement de 1991). Certaines parties des témoignages d'informateurs clés, discutés précédemment, viennent compléter les statistiques.

Pour déterminer la présence ou non de conflits culturels, on s'est également basé sur ces témoignages, ainsi que sur certaines notions amenées par Bibeau et Perreault (1995).

Les indices du niveau de contrôle social dans le quartier proviennent de données du recensement de 1991 (Ouimet, Tremblay et Morselli, 1997) et des témoignages. La liste des organismes communautaires dans le quartier, utilisée pour cette partie, se trouve sur le site Internet du C.L.S.C. Hochelaga-Maisonneuve. Des informations complémentaires sur ceux-ci proviennent également des différents journaux mentionnés plus haut.

Chapitre 3 : Portrait du quartier Hochelaga-Maisonneuve

Chapitre 3 : Portrait du Quartier Hochelaga-Maisonneuve

1. Introduction

Lorsque l'on pense au quartier Hochelaga-Maisonneuve, les mots « pauvreté », « criminalité », « prostitution » et « piqueries » viennent à l'esprit. C'est en effet l'image que véhiculent les médias. Mais quelle est réellement la situation actuelle du quartier? En quoi se distingue-t-il des autres quartiers de Montréal?

Ses caractéristiques sociales, démographiques, criminelles et physiques sont présentées afin d'avoir une vision plus réaliste du quartier, ainsi que de sa situation par rapport aux autres quartiers et à l'ensemble de la ville. La comparaison de ses particularités et de celles des zones urbaines criminalisées, décrites dans la littérature, permettra de situer Hochelaga-Maisonneuve par rapport à celles-ci.

2. Caractéristiques Sociales et Démographiques

D'abord, les caractéristiques démographiques de la population d'un quartier peuvent influencer sa criminalité : plus il y a de gens, plus il y a de délinquants potentiels ; plus les résidents sont jeunes (adolescents, jeunes adultes), plus le nombre de délinquants augmente et la présence d'aînés, à l'inverse, diminue l'incidence d'actes criminels. Les caractéristiques des familles ont aussi un impact sur la criminalité d'un secteur. En effet, on a vu que les familles brisées produisent davantage de délinquants (Byrne et Sampson, 1986). L'indicateur utilisé par Ouimet, Tremblay et Morselli (1997) pour représenter ce phénomène est le pourcentage de familles monoparentales. Certaines particularités des logements et des déplacements des résidents sont également en lien avec le niveau de criminalité d'un quartier. La mobilité résidentielle peut indiquer une certaine désorganisation dans un milieu : lorsqu'on ne connaît même pas

son voisin de vue, il est difficile d'exercer une quelconque surveillance. Le ratio population réelle / population résidente, s'il est élevé, influence possiblement la criminalité d'un secteur, puisqu'il augmente les opportunités. Les attrait de cette foule d'étrangers (individus non résidants circulant dans le secteur) pour des délinquants potentiels sont de différents ordres : plus de biens en circulation, anonymat, industrie des services plus développée (bars, dépanneurs, etc.), davantage de victimes potentielles, etc. Aussi, la pauvreté est un des facteurs qui influence à la hausse la délinquance. Enfin, la présence de nombreuses cultures différentes peut avoir un lien avec la criminalité d'un quartier. Cela dépend des groupes culturels et de leur intégration dans le milieu. Le tableau suivant présente les données pour le quartier Hochelaga-Maisonneuve et la moyenne des autres quartiers.

Tableau II : Les caractéristiques sociales et démographiques
du quartier Hochelaga-Maisonneuve et la moyenne des autres quartiers¹

Caractéristiques sociales et démographiques	Hochelaga- Maisonneuve	Moyenne des autres quartiers
Population estimée en 1995	42 903	36 553
Pourcentage estimé de 12-29 ans en 1995	21	22
Pourcentage de 65 ans et plus	14	14
Pourcentage de locataires	87	66
Ratio population réelle / population résidente	3,5	2,8
Pourcentages de résidents ayant déménagé depuis 5 ans	57	50
Pourcentage de familles monoparentales	47	31
Pourcentage des unités à faible revenu	46	29
Pourcentage des 15 ans et plus n'ayant pas atteint la neuvième année	31	20
Taux de chômage des 15 ans et plus	19,7	14
Pourcentage de français langue maternelle	91	58
Pourcentage de la population immigrante	6	23

¹ Les données sont tirées du rapport de Ouimet, Tremblay et Morselli (1997) et datent, sauf mention contraire, de 1991.

Le nombre de gens habitant dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve est légèrement supérieur à la moyenne des autres quartiers. De ce nombre, 21 % ont de 12 à 29 ans et 14 % ont 65 ans et plus. Ces proportions s'apparentent à la situation moyenne sur l'Île de Montréal. Les influences démographiques ne devraient donc pas expliquer les différences de criminalité entre le quartier à l'étude et la moyenne des quartiers sur l'Île de Montréal.

La proportion de familles monoparentales est plus élevée à Hochelaga-Maisonneuve (47 %) qu'en moyenne pour les autres quartiers (31 %). Ce fait augmente les risques de désorganisation sociale, puisque le contrôle social informel est diminué (Sampson et Groves, 1989; Shaw et McKay, 1942). Une étude réalisée en 1996-97 et traçant le portrait du quartier Hochelaga-Maisonneuve amène une précision sur cette proportion : 86 % de ces familles monoparentales ont une femme comme chef de famille (Hochelaga-Maisonneuve : Quartier en santé, 1996). Par ailleurs, selon le policier de Hochelaga-Maisonneuve interviewé, Marc Lagacé, les conflits familiaux sont fréquents dans le quartier. Ce sont surtout des cas de violence conjugale, impliquant souvent les mêmes personnes. Certains organismes du quartier tentent de venir en aide aux familles. Un de ceux-ci, Les enfants de l'espoir, appuie les parents et enfants en difficulté, il veille à la sécurité physique et psychologique des enfants en agissant auprès de familles dysfonctionnelles (Montpetit, 1998).

La mobilité dans le quartier est légèrement plus élevée que celle de l'ensemble de l'Île de Montréal. En effet, 57 % des résidents ont déménagé depuis cinq ans, comparé à 50 % en moyenne à Montréal. Plus de la moitié des personnes sont donc en période d'adaptation, d'intégration au milieu. Cela peut occasionner davantage de problèmes que dans un secteur où le taux de mobilité est moindre (Bursik, 1988). Marc Lagacé fait état, quant à lui, d'une certaine mobilité interne : lorsque les gens ont les moyens, ils déménagent plus au nord du quartier. Le sud du quartier est donc, selon lui, peuplé principalement d'individus plus pauvres, ayant des problématiques plus lourdes.

La proportion de logements qui ont été construits avant 1945 est élevée dans le quartier : 50 % et 23 % en moyenne pour les autres quartiers. Cette caractéristique peut influencer à la hausse la criminalité dans le secteur (Shaw et McKay, 1942). Le policier associe également la désuétude des immeubles du quartier à sa dégradation

commerciale : les promoteurs ne sont pas intéressés à investir de grosses sommes d'argent pour rénover les bâtiments.

La situation économique du quartier ne se compare pas favorablement à celle d'un quartier moyen de Montréal. A Hochelaga-Maisonneuve, 46 % des ménages vivent sous le seuil de la pauvreté (unités à faibles revenus, définies par Statistiques Canada), alors que la moyenne à Montréal est de 29 %. Le revenu médian des ménages est de 19 340 \$, comparé à un revenu moyen de 33 973 \$ sur le territoire de la Communauté Urbaine de Montréal (C.U.M.) . Selon un article de la Presse datant d'octobre 1998 (Roy, P.), près du tiers de la population est bénéficiaire de l'aide sociale (17 000 personnes / 53 000). Le taux de chômage des quinze ans et plus est également plus élevé à Hochelaga-Maisonneuve que dans les autres quartiers. Finalement, 87 % des ménages à Hochelaga-Maisonneuve sont locataires, alors que ce pourcentage est de 66 % en moyenne à Montréal. Cela diminue encore le contrôle social informel (Schuerman et Kobrin, 1986). En effet, on peut penser qu'on se préoccupe moins de protéger des biens matériels lorsqu'ils sont loués que lorsqu'on en est propriétaire. Vu le lien entre pauvreté et désorganisation sociale décrit par Bursik (1988), ces particularités pourraient influencer d'une façon indirecte la criminalité du quartier.

Pour ce qui est de l'éducation, qui est liée avec la situation économique, 31 % des personnes de quinze ans et plus habitant dans le quartier n'ont pas atteint la neuvième année, alors que la moyenne à Montréal est 20 %. De plus, huit des neuf écoles primaires à Hochelaga-Maisonneuve sont parmi les 20 % des écoles les plus défavorisées de l'Île de Montréal (Hochelaga-Maisonneuve : Quartier en santé, 1996). Trois écoles à vocation régionale se trouvent dans le quartier : l'école Eulalie-Durocher qui, avec son horaire souple, lutte contre le décrochage scolaire et permet de concilier travail et étude ; l'école Irénée-Lussier, qui vise l'intégration sociale des jeunes aux prises avec un handicap intellectuel ; l'école Accès Est, destinée aux décrocheurs, qui

les aide à réintégrer le système régulier (Hochelaga-Maisonneuve : Quartier en santé, 1996). Selon un article de la Presse qui date d'octobre 1990 (Berger, F.), 43 % de la population du quartier est analphabète fonctionnelle et 70 % n'a pas atteint le niveau collégial.

On observe donc que les gens à Hochelaga-Maisonneuve n'ont pas beaucoup de moyens et, ayant une éducation déficiente, il peut être difficile pour eux de se trouver du travail, d'améliorer leur situation. Cependant, on observe une certaine mobilisation de la communauté. Des organismes communautaires du quartier tentent de lutter contre ces réalités : « Le Tour de Lire », un groupe populaire d'alphabétisation, est à l'œuvre depuis 17 ans dans le quartier (Répertoire des ressources publiques et communautaires du quartier, site Internet du C.L.S.C. Hochelaga-Maisonneuve) ; « Revdec », un organisme qui vient en aide aux jeunes décrocheurs, existe depuis 1984 ; « P'tit Revdec » a été fondé en 1992 pour aider les jeunes mères de 12 à 18 ans, pour les valoriser (Blanchard, mai 1995) ; « Je passe partout » est à l'action depuis 1988 et supporte les enfants, autant dans leur étude que dans leur vie quotidienne (Blanchard, mars 1995). On observe également une solidarité et une motivation à agir au sein des écoles du quartier : projets visant à diminuer la violence et le décrochage scolaire et impliquant souvent une collaboration avec divers organismes de la communauté (Hochelaga-Maisonneuve : Quartier en santé, 1996).

Par ailleurs, dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, les résidants issus de communautés culturelles sont sous représentés : la langue maternelle de 91 % de la population est le français et seulement 6 % des résidents sont des immigrants. Leur implication dans la criminalité du quartier devrait donc être de peu d'importance. Marc Lagacé mentionne que des altercations raciales ayant eu lieu en 1991 et 1992 ont amené des déménagements en masse. Cependant, selon le policier, la situation est en processus

de changement : depuis 2-3 ans, certaines communautés sont venues s'installer à Hochelaga-Maisonneuve et l'on n'entend plus parler d'incidents à caractère racial.

La pauvreté et les conditions de vie régnant dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve amènent certains problèmes sociaux : il y a 36,6 suicides pour 100 000 habitants dans le quartier, tandis que ce taux est de 15,1/100 000 sur l'Île de Montréal ; l'espérance de vie dans le quartier est de 73.2 ans alors que la moyenne au Québec est de 77.6 ans; il y a 23 fois plus de mères adolescentes dans le secteur à l'étude que dans l'ouest de l'Île de Montréal et Hochelaga-Maisonneuve est au premier rang pour ce qui est des bébés de faible poids à la naissance (26,7 / 1000, comparé à 20,7 / 1000 en moyenne à Montréal (Hochelaga-Maisonneuve : Quartier en santé, 1996; Paré, 1997; Roy, 1998). En fait, le quartier Hochelaga-Maisonneuve obtient le premier rang parmi les quartiers de Montréal pour les taux de suicide, a la troisième plus basse espérance de vie sur l'Île de Montréal et le troisième rang pour les grossesses à l'adolescence. Les explications avancées sont de mauvaises habitudes de vie : tabagisme, alimentation, consommation de drogue et d'alcool, conditions de travail, etc. (Hochelaga-Maisonneuve : Quartier en santé, 1996). Concernant l'alimentation, plus particulièrement le nombre de dépanneurs, un article de la Presse (Berger, 1990) est consacré au fait qu'il est très élevé à Hochelaga-Maisonneuve, surtout dans la partie sud-ouest du quartier. En contrepartie, il n'y a plus de marché d'alimentation puisque, selon le journaliste, les grandes chaînes d'alimentation préfèrent les secteurs où la population est prospère. Les gens de ce secteur, qui constitue la partie la plus défavorisée du quartier, doivent donc acheter leur nourriture au dépanneur et paient plus cher. Certains organismes du quartier ont la mission d'améliorer l'alimentation des citoyens d'Hochelaga-Maisonneuve. Un de ceux-ci, le « Chic Resto Pop », existe depuis 11 ans et emploie 20 employés à temps plein (Berger, 1990). La « Pop mobile », quant à elle, offre des dîners aux jeunes de certaines écoles du quartier (Hochelaga-Maisonneuve : Quartier en santé, 1996).

Pour ce qui est des opportunités criminelles, dont il sera question dans la section suivante, le ratio population réelle / population résidente est plus élevé à Hochelaga-Maisonneuve que le ratio moyen pour les autres quartiers. Plusieurs personnes n'habitant pas le quartier s'y trouvent à différents moments de la journée, que ce soit pour travailler, faire des achats ou se divertir. On a expliqué précédemment de quelle façon cela peut créer des opportunités criminelles : le fait qu'il y ait beaucoup de gens, une circulation dense, facilite et entraîne la commission de certains délits, tels que les vol, les voies de fait et les agressions, troubler la paix, le trafic de drogues, etc.

3. Caractéristiques Physiques

C'est au nord du quartier Hochelaga-Maisonneuve que se trouvent le Stade olympique et le Biodôme. Deux grandes artères commerciales traversent le quartier : la Promenade Ontario et la rue Ste-Catherine. Les principaux établissements culturels sont l'Atelier d'histoire Hochelaga-Maisonneuve, le Château Dufresne, le Musée l'Univers de Maurice-Richard, le Marché Maisonneuve et la Nouvelle Compagnie théâtrale. La verdure est présente dans le secteur : dix-huit parcs, de différentes grandeur, y sont installés. Les Éco-quartiers d'Hochelaga et de Maisonneuve veillent à la conservation de ces espaces verts. Quant au patrimoine religieux, c'est de six églises qu'il est notamment composé. Les citoyens peuvent obtenir les services du Bureau Tandem Montréal, des Centres Travail-Québec Hochelaga et Maisonneuve, du Centre de ressources humaines du Canada et de la Cour de la voirie municipale. Finalement, deux CLSC, un hôpital et un centre de soins prolongés contribuent à améliorer la santé et la qualité de vie des résidants du quartier.

Les caractéristiques augmentant les opportunités criminelles dans le quartier nous intéressent plus particulièrement dans le cadre de cette étude. Ouimet, Tremblay et

Morselli (1997) ont retenu les suivantes : nombre de dépanneurs, bars, stations de métro et services pour clientèles à risque (organismes de secours direct, de réadaptation pour alcooliques et toxicomanes et ressources pour ex-détenus).

Tableau III: Les caractéristiques physiques du quartier Hochelaga-Maisonneuve et la moyenne des autres quartiers

Caractéristiques physiques	Hochelaga-Maisonneuve	Moyenne des autres quartiers
Nombre de dépanneurs	55	20,2
Nombre de bars	21	12,2
Nombre de stations de métro	4	1,6
Nombre de services pour clientèle à risque	10	2,2

Les dépanneurs, bars, stations de métro et services pour clientèle à risque sont plus nombreux à Hochelaga-Maisonneuve qu'en moyenne dans les autres quartiers. Les trois premiers types d'établissements constituent des cibles potentielles et des points d'attraction pour les délinquants. Ils permettent de faire la jonction entre les délinquants potentiels et les victimes (Cohen et Felson, 1980). Ils augmentent donc les opportunités criminelles dans le quartier. Le policier interviewé mentionne à propos des bars que c'est principalement au début du mois qu'ils sont appelés pour intervenir dans ces endroits; il associe cela à la période où les gens reçoivent leur chèque d'aide sociale.

Les services pour clientèles à risque, quant à eux, font en sorte d'augmenter le nombre de personnes ayant des penchants criminels qui s'installent à Hochelaga-Maisonneuve. En effet, certaines personnes fréquentant les maisons d'hébergement pour diverses clientèles (jeunes sans abri, hommes en difficulté, détenus) et les ressources pour toxicomanes établies dans le quartier peuvent décider de s'y installer en

permanence. Il est donc possible que cela ait comme résultat d'augmenter le nombre d'individus criminalisés dans le secteur.

De petits délits peuvent souvent être commis aux alentours des écoles. Celles-ci sont au nombre de 13 dans le quartier, soit neuf écoles primaires, une école secondaire et trois écoles à vocation régionale. La présence de celles-ci pourrait avoir une incidence sur la criminalité à Hochelaga-Maisonneuve.

On observe également un nombre assez élevé de logements à louer et à vendre, ce qui illustre bien la mobilité des résidents du quartier et joue également un rôle dans la défaillance du contrôle social (Bursik, 1988; Schuerman et Kobrin, 1986).

Les établissements de prêteurs sur gages présents dans le quartier pourraient également être en lien avec les taux de certains crimes, tels les vols et les introductions par effraction. C'est l'avis de Marc Salmon, agent socio communautaire à Hochelaga-Maisonneuve. En effet, ceux-ci sont des lieux où les voleurs peuvent facilement écouler leur marchandise.

Finalement, de vieilles bâtisses délabrées, des graffitis, des ruelles malpropres et des bâtisses abandonnées font partie du paysage à Hochelaga-Maisonneuve. Les journaux rapportent également la présence de seringues dans les parcs et les cours d'écoles du quartier (Trottier, 1995). Les personnes interviewées par Bibeau et Perreault (1995) corroborent cette information: lorsqu'ils sont désespérément à la recherche d'une seringue, ils peuvent en trouver, par exemple, dans le parc Dézéry. Des observations du chercheur dans ce secteur n'ont cependant pas permis d'en découvrir. Dans un article de La Presse du 15 avril 1996, Yvon Lagerge énumère des statistiques

quant à l'aspect physique du quartier: 46 bâtiments résidentiels abandonnés, 1873 logements et 160 locaux commerciaux vacants, 50 % des immeubles résidentiels ont été construits avant 1946 et 13 % d'entre eux ont besoin de réparations majeures. Ces éléments contribuent à la dégradation du quartier, puisqu'ils sont en lien avec son attrait et peuvent entraîner sa désorganisation sociale, menant à une hausse de sa criminalité (Brantingham et Brantingham, 1984; Bursik, 1988; Shaw et McKay, 1942).

Cependant, un processus de revitalisation urbaine, sociale et économique a été engagé dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve (Laberge, 1995). Depuis 10 ans, le policier interviewé remarque qu'il y a des efforts pour rénover le quartier, pour le rendre plus agréable. L'opération Graffiti, entre autres réalisations, lancée par l'organisme communautaire Le Journal de la rue, a permis que le talent des jeunes soit reconnu et leur a donné la chance de s'exprimer autrement que d'une façon illégale (Montpetit, 1997).

Il est difficile de déterminer l'influence précise de chacun des facteurs mentionnés sur la criminalité et la désorganisation sociale dans le quartier et ce n'est pas l'intérêt de cette étude. On sait cependant que certaines caractéristiques d'un secteur peuvent être associées à sa situation criminelle (Brantingham et Brantingham, 1984; Bursik, 1988; Schuerman et Kobrin, 1986; Shaw et McKay, 1942; Skogan, 1990).

4. Situation Criminelle

Les données officielles sont ici complétées par les observations du policier interviewé et, en ce qui concerne la prostitution et le trafic de drogues, par celles de Bibeau et Perreault (1995).

Tableau IV : Criminalité du quartier Hochelaga-Maisonneuve
et de l'ensemble de l'Île de Montréal (1995)

Types d'infraction	Nombre d'infractions			Taux par 1000 habitants		Ratio (Taux H-M/Taux Mtl)	Taux relatif % (Inf. H.M./ Inf. Mtl)
	H.-M.	Moyenne C.U.M.	C.U.M.	H.-M.	C.U.M.		
<u>Inf. au Code criminel</u>	7 455	3 521	172 551	173,8	96,3	1,8	4,3
<u>Crimes contre la pers.</u>	977	443	21 694	22,8	12,1	1,88	4,5
Meurtre	4	-	60	0,09	0,03	3	6,7
Agression sexuelle	79	25	1 222	1,8	0,7	2,57	6,5
Voies de fait	613	291	14 232	14,3	7,9	1,81	4,3
Vol qualifié	307	123	6 016	7,2	3,4	2,12	5,1
<u>Crimes contre la prop.</u>	4 537	2 163	105 976	105,7	59,2	1,78	4,3
Intro. Par effraction	1 871	640	31 336	43,6	17,5	2,49	6,0
Vol de véhicule	730	379	18 589	17,0	10,4	1,63	3,9
Vol simple	2 114	1 148	56 225	49,3	31,4	1,57	3,8
<u>Autres infractions</u>							
Prostitution	190	27	1 338	4,4	0,7	6,29	14,2
<u>Infractions aux autres lois</u>							
Drogue	121	51	2 475	2,8	1,4	2	4,9

En général, il se commet 1,8 fois plus d'infractions au Code Criminel dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve que la moyenne des autres quartiers. En fait, 4,3 % de toutes les infractions au code criminel sur le territoire de la C.U.M. proviennent du quartier, alors qu'il ne représente que 2,4 % de la population de l'Île de Montréal.

4.1 Crimes Contre la Personne

Pour les crimes contre la personne, Hochelaga-Maisonneuve a un taux de 22,8 par 1000 habitants tandis que ce taux pour l'ensemble du territoire de l'Île est de 12,1. Les risques d'être victimisé dans le quartier sont 1,88 fois plus élevés qu'en moyenne à Montréal.

Les agressions sexuelles sont plus nombreuses à Hochelaga-Maisonneuve que la moyenne dans les autres quartiers et représentent 6,5 % de toutes les agressions sexuelles commises sur le territoire de la C.U.M. En tenant compte de la population, c'est 2,57 fois plus qu'à Montréal. Ce pourrait être lié à la distribution des familles dans le quartier : proportion élevée de femmes chefs de familles monoparentales. Ces femmes seules sont plus vulnérables et leurs enfants bénéficient d'une surveillance moindre.

Les voies de fait et vols qualifiés sont également plus fréquents dans le quartier que la moyenne pour l'ensemble des quartiers de Montréal. Les premières représentent 4,3 % des voies de fait de la C.U.M. et les seconds 5,1 %. C'est environ le double de ceux commis à Montréal.

Selon Marc Lagacé, les problèmes de familles et les conflits de voisins sont à l'origine de la majorité des appels dans le quartier. Les cas de violence conjugale sont nombreux et les policiers reviennent parfois plusieurs fois à la même adresse. Les batailles de bar sont également chose courante à Hochelaga-Maisonneuve, d'après le policier.

4.2 Crimes Contre la Propriété

Pour ce qui est des crimes contre la propriété, leur nombre est plus élevé à Hochelaga-Maisonneuve (4 537) qu'en moyenne sur l'Île de Montréal (2 163). Les

introductions par effraction sont 2,49 plus nombreuses qu'en moyenne dans les autres quartiers : il y a 43,6 délits par 1000 habitants dans Hochelaga-Maisonneuve et 17,5 en moyenne sur le territoire de la C.U.M. Les vols de véhicules et vols simples sont également sur représentés dans le quartier (ratios respectifs de 1,63 et 1,57). Les caractéristiques économiques du quartier, ainsi qu'une déficience dans le contrôle social informel pourraient être en lien avec ces chiffres (Brantingham et Brantingham, 1984).

Le constable relate ici sa façon de percevoir ce genre de crime:

le monsieur tout le monde (...) qui va travailler et qui revient chez eux (...) des fois, vers la troisième semaine du mois, il se fait faire une introduction par effraction (...) il lui manque une TV et un vidéo (...) c'est celui qui n'a plus d'argent, son chèque est échu (...) il veut prendre un coup (...) ça lui prend de l'argent (...) il va faire des intros et va dans les véhicules.

Ils se volent également, d'après M. Lagacé, entre pairs, entre voisins.

4.3 *Prostitution*

La prostitution semble être un problème criminel assez important dans le milieu à l'étude. En effet, 190 cas sont observés, alors que la moyenne dans les autres postes de quartier est de 27. Les taux démontrent que celle-ci est 6,29 fois plus élevée dans le quartier. En août 1995, sous les pressions des résidents et des commerçants, de nombreuses arrestations ont eu lieu à Hochelaga-Maisonneuve. Ce sont les clients qui ont été arrêtés et selon l'inspecteur chef Girard, la plupart ne viennent pas du secteur mais d'autres parties de Montréal, de Laval et de la Rive-Sud. Quant aux prostituées, ce sont en général des filles et elles le feraient pour s'acheter de la drogue (Gervais, 1995).

Bibeau et Perreault (1995) remarquent également la prépondérance des femmes prostituées, ainsi que leur aspect négligé, par rapport à celui des prostituées du

centre ville. Les chercheurs mentionnent que la drogue n'est pas la seule raison qui pousse une femme à se prostituer. Certaines ont pris cette décision en raison de leur pauvreté et ont par la suite commencé à consommer. Quant à la structure de ce trafic, les prostituées dans le quartier ne fonctionnent pas avec un souteneur, qui est défini par Bibeau et Perreault (1995) comme « quelqu'un qui peut avoir sous son contrôle plusieurs filles qui ne reçoivent qu'une parcelle des profits qu'elles tirent de l'exercice de leur profession » (p. 172). Cependant, elles s'associent souvent avec un homme. Ce peut être leur amoureux, leur revendeur ou quelqu'un d'autre. Celui-ci les protège et en échange, elles peuvent lui payer de la drogue ou lui donner des services sexuels. Finalement, selon les auteurs, la prostitution à Hochelaga-Maisonneuve en est une de bas de gamme, à meilleur marché. Cela attire une clientèle particulière, qui cherche les bas prix davantage que la qualité et qui appartient en majorité aux couches populaires. C'est la concurrence des prostituées toxicomanes qui ferait en sorte de diminuer les tarifs. Les prix planchers suggérés par certains ne font pas l'unanimité : « 30 \$ blow job, 60 \$ complet voiture, 80 \$ tourist room, 100 \$ service appartement, 300 \$ nuit » (Pineau, 1998, p. A4).

4.4 Infractions Liées à la Drogue

Les infractions liées à la drogue sont également fréquentes dans le quartier : 121 infractions ont été enregistrées en 1995, comparées à 51 en moyenne pour les autres quartiers. En tenant compte de la population, c'est deux fois plus. Une enquête menée par la Commission des Écoles Catholiques de Montréal (C.É.C.M.) en avril 1994 arrive au résultat que la consommation de drogue est plus élevée à Hochelaga-Maisonneuve que sur l'ensemble du territoire de la C.É.C.M. En secondaire III, 47 % des élèves du quartier se sont initiés à la drogue alors que ce chiffre est de 30 % pour la C.É.C.M. (Hochelaga-Maisonneuve : Quartier en santé, 1996).

4.4.1 *Lien avec prostitution.* Bibeau et Perreault (1995) ont noté l'arrivée des prostituées refoulées du centre ville comme une des raisons des problèmes de drogue à Hochelaga-Maisonneuve, avec la détérioration des conditions socio-économiques et l'origine ouvrière du quartier. Le lien entre ces deux trafics est économique, selon les auteurs : « Ces deux économies (...) sont, du moins dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, intimement liées (interdépendantes), la prostituée constituant souvent la principale source régulière d'argent des piqueries » (Bibeau et Perreault, 1995, p. 99). Ils ajoutent qu'une piquerie fonctionne à plein rendement lorsque trois prostituées la fréquentent, celles-ci y amenant leurs relations, qui consomment également. Les prostituées constituent donc, selon les chercheurs, la face visible des piqueries : on peut facilement les détecter sur la rue et leur trajectoire les conduit inmanquablement vers une piquerie. Enfin, certaines prostituées interrogées par les chercheurs mentionnent que c'est leur consommation qui les a conduites à Hochelaga-Maisonneuve, où elles ont connu leur bas fond.

4.4.2 *Structure et caractéristiques du trafic et de la consommation.* Bibeau et Perreault analysent également la structure et les caractéristiques du trafic et de la consommation de drogue à Hochelaga-Maisonneuve. D'abord, les auteurs s'attardent au contexte de ce trafic : le trafic de drogue en Amérique du Nord. Ainsi, l'introduction de la cocaïne sur le marché de la rue a eu lieu au début des années 80. Celle-ci est la drogue en vogue durant cette époque où l'individualisme et le culte de la performance sont à leur apogée. La demande amène une production massive qui, combinée avec la concurrence entre les fournisseurs, amène une baisse des prix de revente. Le trafic de drogue implique une éthique de violence qui teinte les rapports entre les individus : c'est la loi du milieu. Ainsi, ceux qui occupent le haut de la pyramide doivent imposer le respect à ceux qui sont à l'échelon inférieur et ainsi de suite jusqu'au bas du réseau. On peut donc observer des guerres pour le territoire entre bandes rivales, des homicides de trafiquants, de

vendeurs ou de consommateurs, des sanctions en cas de vente de drogue de mauvaise qualité, des morts par overdose, etc. Bibeau et Perreault (1995) mettent cependant en garde contre le fait de rattacher structurellement cette violence au monde des drogues injectables et de conclure à une sous culture de la drogue. Cela ne peut être le cas, étant donné les différences entre les secteurs, entre les pratiques et la diversité des profils de chacun.

A Montréal, le crack (dérivé de la cocaïne) est moins populaire qu'aux États-Unis. Les piqueries s'installent en plus grand nombre que les « crack house ».

Dans le quartier, selon les informations de Bibeau et Perreault (1995), l'implantation du réseau de fournisseurs actuel a eu lieu grâce à des relations entre les familles et le territoire. Les observateurs mentionnent que les Hell's Angels occupent le sommet de ce réseau. Ce serait deux frères, avec d'autres membres de la famille, qui contrôleraient le trafic dans le quartier. Le nombre de fournisseurs est donc peu élevé à Hochelaga-Maisonneuve (Bibeau et Perreault, 1995). La guerre des motards de 1994-1995 était liée au commerce de la drogue et plusieurs attentats ont eu lieu dans le quartier (Laliberté, 1995). Justement, le chef du club des Hells Angels, Maurice « Mom » Boucher a été élevé dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, c'est là qu'il a commencé à faire de petits délits. Il est encore très présent, selon certains, dans l'importation de stupéfiants dans l'est de la ville (Cédilot, 1997).

D'autre part, Bibeau et Perreault (1995) observent une évolution des psychotropes privilégiés à Hochelaga-Maisonneuve: alcool, cannabis, drogues chimiques, cocaïne, héroïne. Pour ce qui est de la cocaïne, elle est passée d'une drogue réservée à certains initiés, dispendieuse et peu disponible, à une drogue avec laquelle les jeunes débutent leur consommation. La qualité de la drogue est généralement meilleure à Hochelaga-Maisonneuve qu'au centre ville et les prix fluctuent moins. Le prix pour

un quart de gramme de cocaïne est de vingt dollars, qui est le montant demandé par certaines prostituées pour une fellation¹. L'arrivée de l'héroïne sur les marchés de la rue a diminué la consommation de cocaïne. Du point de vue des comportements, l'héroïne a amené une dégradation de la santé des toxicomanes.

4.4.3 *Piqueries*. Quant aux piqueries dans le quartier, plusieurs témoins clé ont estimé leur nombre, la plus basse évaluation étant de 15 et la plus haute, comprenant les piqueries potentielles, de 250. Bibeau et Perreault (1995) en ont dénombré une trentaine dans le secteur au sud d'Ontario et à l'ouest de Létourneux. Cependant, à l'aide des divers témoignages reçus, ils évaluent approximativement le nombre total de celles-ci à 250 (actives ou potentielles). Certains policiers du quartier estiment quant à eux qu'on retrouve environ 100 piqueries et 1500 à 2000 utilisateurs de drogues injectables dans le quartier (Trottier, 1995). Un policier du quartier Hochelaga-Maisonneuve interviewé en avril 1999, Marc Salmon, mentionne la présence d'une quinzaine de piqueries actives sur le territoire. Selon lui l'ampleur du phénomène est demeurée sensiblement la même mais serait en voie de diminuer, grâce à l'association des policiers avec des partenaires. Par exemple, le Service de Protection des Incendies de Montréal (SPIM) accompagne maintenant les policiers lors de perquisitions dans les piqueries. On peut ainsi par la suite exiger du propriétaire qu'il corrige les infractions aux normes de sécurité notées par le SPIM. Cela fera en sorte, selon le policier, de diminuer le nombre des piqueries dans le quartier.

Par ailleurs, la durée d'existence des piqueries, selon les dires des témoins clés interviewés par Bibeau et Perreault (1995), est d'environ 3 mois. Elles naissent d'une façon organisée (un fournisseur loue un appartement et y installe une piquerie) ou spontanée (l'appartement d'un consommateur se transforme graduellement en piquerie).

¹ Ce prix se situe entre vingt et trente dollars.

Leur organisation est assez structurée : quelques fournisseurs installent un revendeur dans chacune d'elles. Les piqueries fonctionnent grâce à leur fréquentation par divers individus : le vendeur, qui est souvent également un gros consommateur ; ses amis; les habitués, dont le copain de la prostituée, qui attend l'argent qu'elle rapporte pour payer sa consommation ; la prostituée, qui fait un arrêt rapide entre deux clients ; les acheteurs occasionnels, pour qui la piquerie représente un dépanneur de drogue où ils peuvent consommer. Les témoignages sont à l'effet qu'il peut y avoir plus de trente et même jusqu'à cinquante personnes dans une piquerie.

L'aspect physique de celles-ci n'est pas des plus reluisants:

y a du sang partout sur les murs... les toilettes sont plus utilisables... du linge plein de sang à terre, t'as un lit, t'as une chambre qui est pour le pusher... la chambre est tout le temps envahie par les principaux chums (...) les autres sont dans le salon ou dans la cuisine, y a un frigidaire... ; tout ce qu'y a dedans c'est une lumière (...) Tu te ramasses dans une pièce grande de même, t'es douze là-dedans (Bibeau et Perreault, 1995, p. 143).

A l'intérieur des piqueries, c'est la règle du chacun pour soi qui s'applique : « tout le monde watche sa seringue, échappes-en pas, laisse pas traîner ton sac deux secondes, y en a un qui te le vole... échappe pas ta seringue, y en a un autre qui va venir t'a sauter tout de suite » (Bibeau et Perreault, 1995, p. 143).

Les auteurs ont observé des liens entre les piqueries et les bars du quartier. Premièrement, c'est à l'heure de fermeture des seconds que les premières sont le plus achalandées. Une partie de la clientèle des bars constitue donc également celle des piqueries. Aussi, Bibeau et Perreault (1995) s'appuient sur les témoignages de leurs informateurs clés pour dégager un lien économique entre ces deux commerces : les propriétaires des bars et ceux des piqueries travaillent parfois pour la même personne. Finalement, toujours d'après les dires des personnes interviewées par Bibeau et

Perreault, ceux qui contrôlent le quartier ne sont pas nombreux mais ont une influence et un pouvoir non négligeable.

Un propriétaire de piquerie exprime ainsi sa perception de l'attitude des résidents du quartier face aux piqueries: « Davidson, Adam, Létourneaux, Leclerc - entre Ontario et Sainte-Catherine - ça marche ben fort, parce que c'est facile d'accès et y semblerait que les gens se mêlent de leurs affaires... parce que, peut-être... vu que c'est une classe dont la majorité vivent... sur le bien-être, c'est un milieu défavorisé » (Bibeau et Perreault, 1995, p. 153). Cependant, le seuil de tolérance est maintenant dépassé d'après les auteurs. En effet, plusieurs citoyens du quartier ont manifesté assez violemment contre la prostitution et les piqueries. L'intolérance est provoquée, entre autres, par les seringues qui traînent dans le quartier, dans les parcs, les cours d'écoles et qui sont découvertes par des jeunes (Trottier, 1995).

Par rapport au sida, même si la piquerie est un lieu de contagion privilégié à cause de l'échange de seringues, elle peut également jouer, selon certaines personnes interviewées par Bibeau et Perreault (1995), un rôle préventif. En effet, la piquerie est un lieu où les prostituées peuvent dormir et manger, elles ne sont pas dehors. C'est un lieu de résidence temporaire où certains individus disent davantage adopter des comportements préventifs que lorsqu'ils sont dans la rue. Selon Bibeau et Perreault (1995), le taux de séropositivité des utilisateurs de drogues injectables (U.D.I.) à Montréal serait de plus de 10 %, depuis 1990. Ce chiffre représente un seuil critique pour pouvoir contrôler cette épidémie. Les propos des interviewés démontrent que la réalité du sida n'est pas prioritaire pour eux, ils vivent constamment entourés de danger et le sida n'en est qu'un de plus. Les comportements à risque sont donc nombreux et la prévention assez rare. Le projet Pic-Atouts vise à faire évoluer les mentalités et les habitudes de consommation par diverses techniques. Cactus Montréal (centre d'action communautaire auprès des toxicomanes utilisateurs de seringues), quant à lui, échange

gratuitement les seringues usagées contre des neiges, afin de diminuer les risques de contagion.

Les représentations que certains usagers des piqueries ont des policiers sont négatives : ils sont inefficaces. Voici un exemple assez éloquent de cette façon de penser : « ces cons-là y crient « police » en ouvrant la porte. Fait que tu te jettes, tu garoches toute, comprends-tu, tu te fais jamais prendre » (Bibeau et Perreault, 1995, p. 147). Les auteurs ajoutent que la lutte policière contre la drogue peut être un des facteurs, avec de nombreux autres, ayant amené la concentration des trafiquants et des consommateurs dans les quartiers défavorisés.

4.5 Distribution de la Criminalité à Hochelaga-Maisonneuve

C'est dans le sud ouest du quartier que l'on note le plus d'événements criminels, selon les policiers d'Hochelaga-Maisonneuve questionnés. Le quadrilatère situé au sud d'Ontario, entre la limite ouest du poste de quartier (rue Moreau) et la rue Pie IX, est le plus problématique, pour tous les types de crimes.

D'après les informations recueillies, la majorité des prostituées réside à la limite sud ouest du quartier, aux alentours du parc Dézéry. La prostitution est donc répartie entre le quartier Hochelaga-Maisonneuve et le quartier Centre Sud. Cependant, pour leur travail, elles se distribuent le long de la rue Ste-Catherine. Denise, une prostituée interviewée par Bibeau et Perreault (1995), décrit ainsi son territoire : « Moi j'étais Cuvillier pi Ste-Catherine... Valois aussi... c'était entre Bourbonnière et Préfontaine pis sur Sainte-Catherine. Je montais jamais plus haut qu'Adam » (p. 26).

L'emplacement des piqueries, qui change constamment, demeure cependant dans les limites du quadrilatère sud ouest. David, un trafiquant consommateur interviewé par Bibeau et Perreault (1995) qui a connu le monde de piqueries, précise l'emplacement de

celles qu'il a fréquentées : « au coin de Préfontaine et Ste-Catherine (...) entre Pie IX et Préfontaine, sur la rue Ste-Catherine, pis le quartier environnant jusqu'à Ontario ».

Côté social et économique, ce secteur serait également le plus défavorisé du quartier, selon les témoins clés interviewés et les médias.

4.6 Prédiction du Volume de la Criminalité.

Ouimet, Tremblay et Morselli (1997), à l'aide de calculs statistiques, déterminent l'effet respectif de chacune des variables associées au quartier sur la criminalité. Cela permet d'examiner si le volume de criminalité correspond aux caractéristiques du quartier et de sa population. Hochelaga-Maisonneuve est le secteur, sur l'Île de Montréal, où le nombre de crimes surpasse le plus le nombre qu'on devrait retrouver compte tenu de ses caractéristiques (excès de 1979 crimes). Ce ne sont donc pas seulement la population résidente, le nombre de familles monoparentales, la pauvreté, le ratio population réelle/résidente et le nombre de bars qui expliquent seuls la criminalité du quartier, même si ces variables, selon le rapport de Ouimet, Tremblay et Morselli (1997), expliquent plus de 84 % de la variance du volume total d'infractions au Code Criminel. Le volume de criminalité dans le quartier est donc supérieur à ce qu'il devrait être, si l'on tient compte de ses particularités. Cela implique que d'autres éléments ou phénomènes ont une incidence sur celui-ci. Par ailleurs, l'analyse de Ouimet, Tremblay et Morselli (1997) des types de suspects que l'on retrouve à Hochelaga-Maisonneuve pourrait amener un nouveau regard sur la situation criminelle du quartier.

4.7 Les Suspects du Poste de Quartier Hochelaga-Maisonneuve

4.7.1 Leurs caractéristiques. Ouimet, Tremblay et Morselli (1997) ont dressé le profil des suspects pour chacun des postes de quartier. Avec ce profil, il est possible de mieux cerner la criminalité d'un secteur : criminalité de gangs (jeunes délinquants), plus spécialisée (individus plus âgés, ayant davantage d'expérience), etc.

Tableau V : Caractéristiques des suspects à Hochelaga-Maisonneuve
et moyenne des autres quartiers

Caractéristiques des suspects	Hochelaga- Maisonneuve	Moyenne des autres quartiers
Pourcentage de suspects juvéniles (- de 18 ans)	6	11
Pourcentage de suspects âgés de 30 ans ou plus	55	52
Pourcentage de suspects féminins	17	15
Pourcentage de suspects minoritaires	5	22

La délinquance juvénile n'est pas un aspect très important de la criminalité d'Hochelaga-Maisonneuve. En effet, seulement 6 % des suspects sont âgés de moins de 18 ans, alors que pour l'ensemble de Montréal, ce rapport est de 11 %. Le pourcentage de suspects âgés de 30 ans ou plus est similaire à celui des autres quartiers en moyenne. C'est la même chose pour la criminalité des femmes. Les communautés culturelles n'étant pas très présentes dans le quartier, leur criminalité n'est pas importante : 5 % des suspects proviennent d'une minorité ethnique, alors que pour l'ensemble du territoire de la C.U.M., c'est 22 % d'entre eux. Les caractéristiques distinctives des suspects à Hochelaga-Maisonneuve seraient donc les suivantes : ils sont âgés de plus de 18 ans pour la plupart et ce sont en majorité des hommes, blancs.

Le policier interviewé se représente ainsi les suspects qu'il rencontre dans son travail :

Ici (...) c'est toutes les tranches d'âge. On peut avoir un gars qui vole dans les autos à 60 ans pi on peut avoir un petit jeune qui s'est fait entraîner par (...) son frère, son chum ou quelqu'un qui passait dans la cour d'école pi qui les a ramassé (...) qui leur a fait voler un char (...) il a 14 ans (...) C'est pas rare de voir 2 personnes de 50 ans faire des introductions par effraction.

Par ailleurs, une catégorie de gens qu'il rencontre souvent dans le cadre de son travail, avec laquelle il perçoit avoir des problèmes, est ceux qui sont sur l'aide sociale.

4.7.2 *Leur lieu de résidence.* Une conclusion importante de l'étude de Shaw et McKay (1942) est que le nombre de délinquants élevé résidant dans certains quartiers est lié, entre autres, à une organisation sociale et des valeurs qui favorisent la délinquance et la désorganisation. Est-ce le cas à Hochelaga-Maisonneuve?

Tableau VI : Nombre et taux de suspects résidant à Hochelaga-Maisonneuve et moyenne pour les autres quartiers

Suspects	Hochelaga-Maisonneuve	Moyenne des autres quartiers
Nombre de suspects résidents	2 171	767
Taux de délinquance (par 100 résidents)	5,1	2,2
Nombre de jeunes suspects ¹ résidents	165	121
Taux de jeunes délinquants (par 100 jeunes ²)	6,7	5,7

¹ Âgés de moins de 18 ans.

² Âgés de 12 à 17 ans.

Hochelaga-Maisonneuve est le quartier où le plus de suspects résident : presque trois fois plus de suspects qu'en moyenne dans les autres quartiers. Le taux de délinquance est élevé : environ 5 personnes sur 100 sont des délinquants. Cette particularité a certainement une incidence sur la criminalité du quartier. Il serait intéressant de voir qu'est-ce qui attire autant de délinquants à Hochelaga-Maisonneuve. Ouimet, Tremblay et Morselli (1997) analysent statistiquement les liens entre certains facteurs sociaux et le nombre de délinquants résidants. Ils arrivent à la conclusion que « les secteurs où le taux de délinquance total est élevé sont ceux où les variables de désorganisation sociale (locataires et mobilité) et de pauvreté (monoparentales, pauvreté et chômage) sont élevées. Les variables d'opportunité (ratio population, bars et métros) sont aussi associées positivement » (p. 27). Plusieurs de ces particularités se retrouvent à Hochelaga-Maisonneuve.

4.7.3 *Leur mobilité.* Certains suspects commettent leur délit dans leur quartier, alors que d'autres le font dans d'autres quartiers ou d'autres villes. A Hochelaga-Maisonneuve, le nombre de suspects résidants est très important mais commettent-ils leurs crimes dans le quartier (ce qui contribuerait à hausser le taux de criminalité de celui-ci) ou vont-ils ailleurs ?

Tableau VII : Mobilité des suspects à Hochelaga-Maisonneuve
et mobilité moyenne pour les autres quartiers

Mobilité	Hochelaga- Maisonneuve	Moyenne des autres quartiers
Quartier du suspect, crime commis dans un autre endroit (pourcentage)	49	52
Quartier du crime, suspect résidant dans un autre endroit (pourcentage)	36	55
Nombre de suspects ayant commis leur crime dans leur quartier	878	-

Environ la moitié des délinquants à Hochelaga-Maisonneuve vont faire leur crime ailleurs, ce qui est similaire à la situation en moyenne à Montréal. La pauvreté des résidents du quartier incite peut-être certains délinquants à sortir de celui-ci, afin de trouver des biens matériels d'une plus grande valeur, par exemple. Dans le même esprit, le quartier n'attire pas les délinquants aux alentours. En effet, seulement 36 % des suspects arrêtés dans le quartier résident dans un autre quartier, alors que cette proportion est de 55 % en moyenne dans les autres quartiers. A Hochelaga-Maisonneuve, la criminalité est donc surtout due à l'action de délinquants locaux.

Les propos du policier interviewé confirment ces statistiques : « les voleurs (...) partent d'ici pour aller voler ailleurs et ils reviennent ici »; « Ils volent une fourgonnette, ils s'en vont voler (...) pas nécessairement dans notre secteur (...) s'en reviennent avec le stock et font des échanges chez le brocanteur ».

Enfin, certaines particularités du quartier Hochelaga-Maisonneuve font en sorte qu'il se démarque des autres quartiers. Mais, celles-ci s'apparentent-elles aux caractéristiques des secteurs urbains criminalisés, décrites précédemment?

5. Comparaison Entre les Caractéristiques de Hochelaga-Maisonneuve et Celles des Quartiers Urbains Criminalisés

D'abord, Shaw et McKay (1942) ont associé ceux-ci à des secteurs où on retrouve une concentration de délinquants importante. Ils ont mis à jour certaines des caractéristiques de ces zones : aspect physique négligé (bâtiments abandonnés, en ruine), dépeuplement, pauvreté (proportion élevée de familles sur l'aide sociale, prix des logements peu élevés, nombre important de travailleurs industriels), population hétérogène (nombreux immigrants récents) et état de santé déficient (mortalité infantile, tuberculose, désordre mental).

Les chercheurs de la génération suivante ont questionné la façon de procéder de Shaw et McKay (1942). Selon Brantingham et Brantingham (1984), ce ne sont pas seulement les zones criminelles (où beaucoup de contrevenants résident) qu'on doit étudier mais également les zones de crime (où un grand nombre de crimes sont commis). Il n'y aurait pas nécessairement concordance entre celles-ci.

D'autres ont ajouté des particularités associées aux secteurs urbains criminalisés : le pourcentage de locataires (Schuerman et Kobrin, 1986), la distribution des familles (Byrne et Sampson, 1986).

Hochelaga-Maisonneuve peut certainement être considéré comme une zone criminelle : trois fois plus de suspects y résident que dans les autres quartiers. Le fait que le quartier soit une zone de crimes ou non est matière à discussion. En effet, pour la plupart des crimes, les taux sont deux fois plus importants à Hochelaga-Maisonneuve.

L'écart n'est donc pas énorme, si on tient compte du fait que la comparaison avec Montréal inclut certains quartiers très aisés, où la criminalité est faible (ex. : Outremont). Cependant, en ce qui concerne la prostitution, le secteur à l'étude pourrait être considéré comme zone caractéristique de ce type de crime (le problème est au moins six fois plus important qu'en général à Montréal).

Les caractéristiques de Hochelaga-Maisonneuve s'apparentent à celles des quartiers urbains criminalisés décrites dans la littérature. D'abord, on remarque un dépeuplement important à partir de 1961 (en 1995, la population a presque diminué de moitié). Ensuite, la pauvreté règne dans le quartier : près de la moitié des ménages ont un revenu faible. Le pourcentage élevé de locataires (87%) que l'on retrouve à Hochelaga-Maisonneuve est un autre élément qui le rend similaire à la description des zones criminalisées. C'est la même chose pour le rapport élevé de familles monoparentales (47%), composées principalement de femmes comme chef de famille (86%). Certains problèmes sociaux handicapent également les résidents de Hochelaga-Maisonneuve : suicides et basse espérance de vie. On peut associer ceux-ci à un mauvais état de santé général. Quant à l'aspect physique du quartier, des bâtiments abandonnés, désuets, ayant besoin de réparation, caractérisent celui-ci.

L'étude du quartier Hochelaga-Maisonneuve en tant que quartier urbain criminalisé s'avère donc pertinente, en ce qui concerne la période débutant au milieu des années 90. Mais qu'en est-il de l'évolution de la situation criminelle dans le quartier? Il serait maintenant intéressant de voir à quels moments certaines des particularités criminelles de Hochelaga-Maisonneuve sont apparues, ainsi que leur évolution. Cela permettra de faire des associations entre certaines infractions et de spécifier le genre de criminalité que l'on retrouve dans le secteur à l'étude. Il sera peut-être également possible de pointer les moments, pour chacune des infractions, où celles-ci se sont démarquées de la criminalité en moyenne sur l'Île de Montréal.

Chapitre 4 : Évolution de la criminalité dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve

Chapitre 4 : Évolution de la Criminalité dans le Quartier Hochelaga-Maisonneuve

1. Introduction

Est-ce que la situation à Hochelaga-Maisonneuve a toujours été problématique ? A quels moments certains problèmes criminels sont-ils apparus ? La criminalité du quartier augmente-t-elle depuis les années 1970 ? Voici les questions auxquelles on tentera de répondre dans ce chapitre.

Les homicides, voies de fait, agressions sexuelles et vols qualifiés ont été retenus pour représenter la catégorie des crimes contre la personne. Quant aux crimes contre la propriété, les fraudes, vols de véhicules et introductions par effraction illustreront la situation. De plus, la prostitution et les infractions concernant la drogue font également partie de cette étude.

2. Évolution de la Criminalité, de 1972 à 1996

Avant cette période, au début des années 1970, les gangs criminels étaient implantés dans le quartier et tiraient leurs revenus du jeu et du prêt sur gage, selon Bibeau et Perreault (1995). Gerry, un de leurs informateurs, parle ainsi de ce temps :

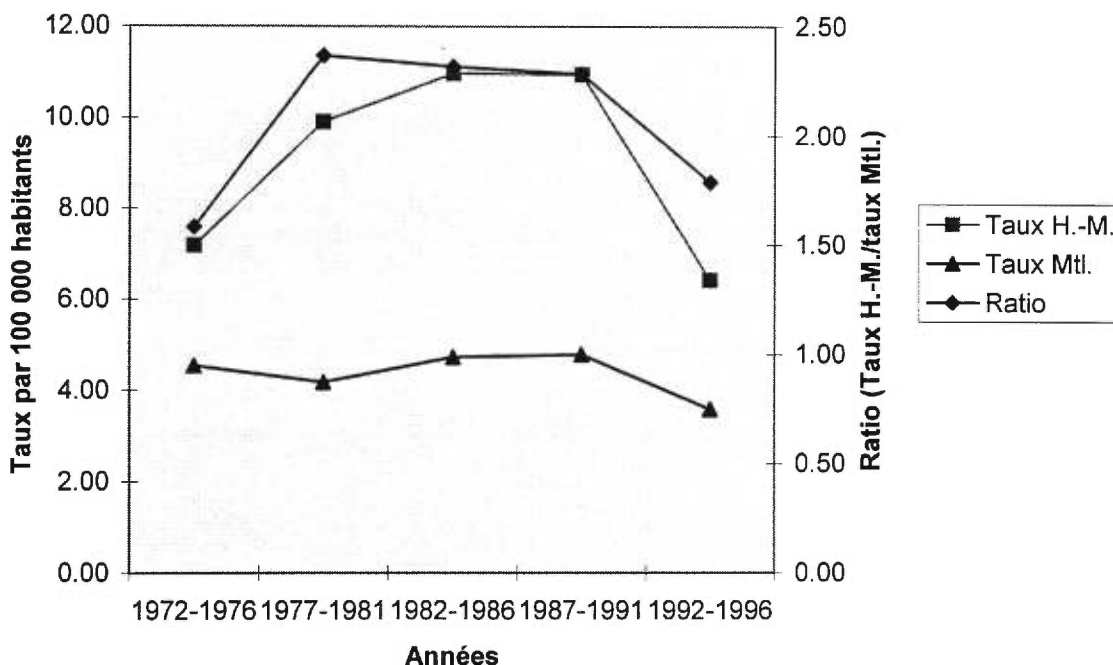
ce qui marchait dans ce temps-là c'était le gambling sur les courses et au snooker... Il y avait une table de pool avec des estrades : y fallait pas dire un bruit sinon... on sortait à la pointe du revolver... Pour une seule partie, on pouvait gager jusqu'à 60 000 \$ (...)
Le shylock pouvait prêter jusqu'à 100 000 \$, ce qui rapportait à peu près 175 000 \$ (p. 91).

2.1 Crimes Contre la Personne

2.1.1 *Homicides.* Parmi les crimes contre la personne, il est reconnu en criminologie que les homicides sont les plus représentatifs et les plus fiables, étant donné qu'ils ne sont filtrés par aucun des agents du système. De plus, il est difficile de camoufler un homicide et le taux de solution de ce type de crime est élevé.

Les homicides ont été regroupés par période de cinq ans, puis divisés afin d'avoir les données annuelles, cela pour éviter d'interpréter erronément certains écarts, vu le nombre peu élevé de ce type de crimes.

Figure 1: Les homicides à Hochelaga-Maisonneuve, comparés à ceux de Montréal



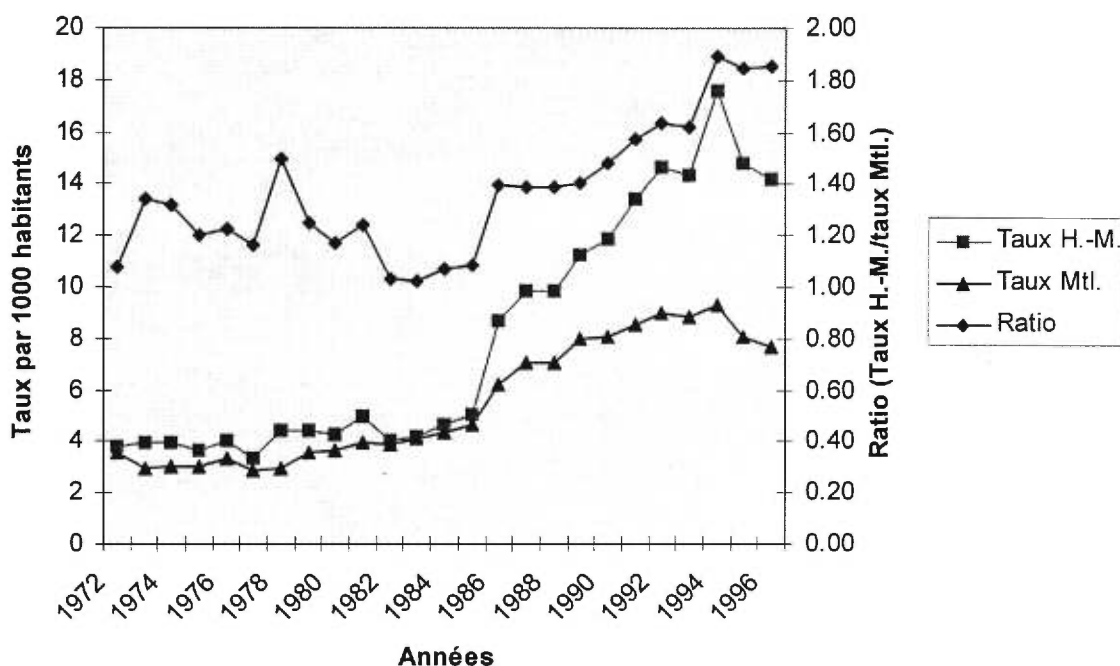
On observe une augmentation des taux d'homicide à Hochelaga-Maisonneuve, qui passent de 7,19 à 10,97 par 100 000 habitants, de la période 1972-1976 à la période

1982-1986, alors qu'à Montréal la situation est plus stable, avec une très légère augmentation de 77-81 à 82-86 (de 4,19 à 4,74 par 100 000 habitants). Les taux sont stationnaires de 1982 à 1991, autant dans le quartier à l'étude qu'à Montréal. A partir de 1987, les taux d'homicide diminuent dans les deux endroits, mais d'une façon plus prononcée à Hochelaga-Maisonneuve : de 10,94/100 000, ils descendent à 6,42/100 000, alors qu'à Montréal c'est de 4,79 à 3,59/100 000. Durant ces 24 années, les taux d'homicide sont plus élevés dans le quartier que sur le territoire de la C.U.M. dans des proportions allant de 1,58 en 72-76 à 2,37 en 77-81, pour finalement être, en 92-96, 1,79 fois plus élevés à Hochelaga-Maisonneuve.

En tenant compte de la population, le nombre des homicides est donc plus élevé à Hochelaga-Maisonneuve qu'à Montréal durant toute la période à l'étude. Concernant ce type de crimes, la situation à Montréal est stable : les taux ne varient pas de plus de 1,2/100 000 durant les 24 années, alors que dans le quartier cet écart est de 4,5/100 000. A Hochelaga-Maisonneuve, on remarque une augmentation des taux d'homicide dans les années 70 et une diminution à partir de la fin des années 80. La tendance à la baisse des homicides qui se manifeste à Hochelaga-Maisonneuve à partir de 1987 pourrait démontrer une amélioration de la situation dans ce quartier, qui se rapproche ainsi de celle qui existait en 1972-1976. Cela pourrait également démontrer un changement de la criminalité en général à Hochelaga-Maisonneuve, à partir de la fin des années 80 : elle devient moins violente, moins extrême. Les épisodes de la guerre des motards (1994-95) ne semblent pas avoir eu un gros impact sur les taux d'homicide. L'étude de l'évolution des autres types de crimes amènera des précisions sur la criminalité du quartier.

2.1.2 *Voies de fait.* Les voies de fait, quant à elles, incluent divers types d'actes, allant des batailles de rues aux cas de violence conjugale.

Figure 2: Les voies de fait à Hochelaga-Maisonneuve, comparées à celles de Montréal



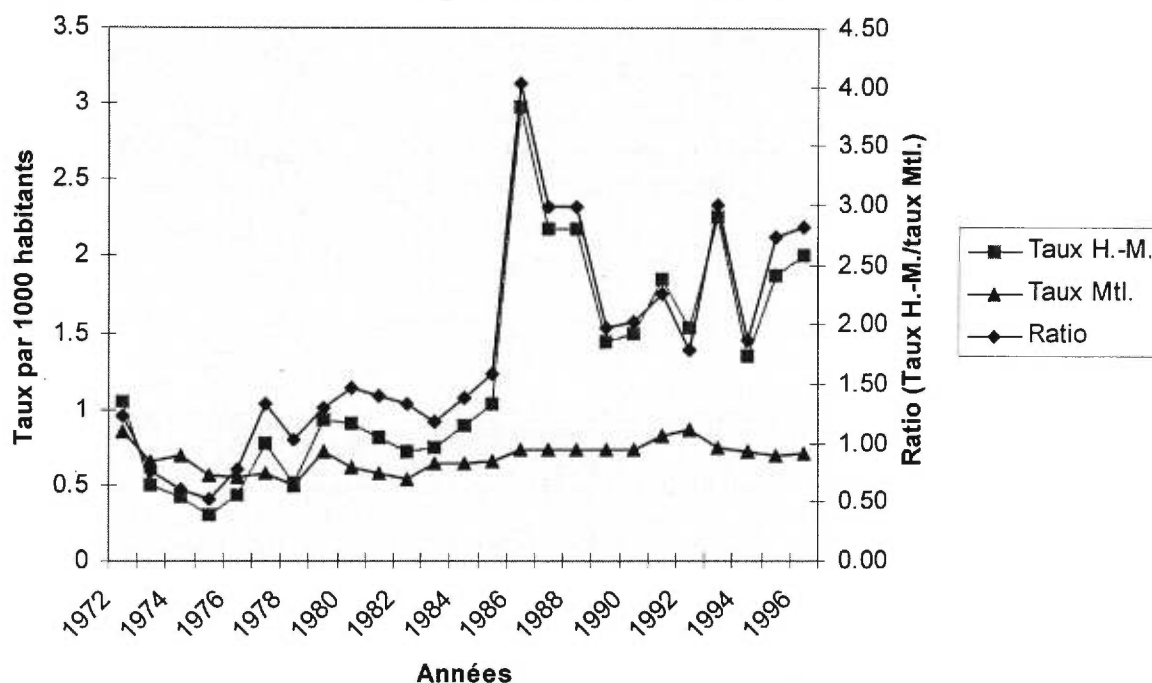
De 1972 à 1985, les taux de voies de fait augmentent très lentement, à Hochelaga-Maisonneuve et à Montréal. Dans le quartier, ils sont de 3,79 par 1000 habitants en 1972 et de 5,05/1000 habitants en 1985, alors qu'à Montréal ils passent de 3,53 à 4,66/1000 habitants. Ces taux sont donc semblables, avec des ratios gravitant autour de 1. L'années où ils s'éloignent le plus est 1978, moment où les taux à Hochelaga-Maisonneuve sont 1,49 fois plus élevés. En 1986, les taux de voies de fait croissent d'une façon plus prononcée dans le quartier qu'à Montréal, pour passer à 8,69 par 1000 habitants ; le ratio est alors de 1,39. Jusqu'en 1989, cet écart reste constant, l'augmentation des taux est donc semblable à Hochelaga-Maisonneuve et à Montréal. De 1990 à 1996, le quartier se démarque de Montréal : les taux de voies de fait par 1000 habitants atteignent 14,19 à Hochelaga-Maisonneuve, ce qui est 1,85 fois plus élevé qu'à

Montréal. L'année où les taux sont les plus élevés est 1994 : 17,6/1000 habitants dans le quartier et 9,32/1000 sur le territoire de la C.U.M.

Des incidents à caractère racial sont survenus à Hochelaga-Maisonneuve en 1991-92. Des noirs ont été expulsés de leur logement par des blancs, des affrontements violents ont eu lieu (Trottier, décembre 1991). Une organisation nommée « White Power », qui est en lien avec le Ku Klux Klan, est présente dans le quartier depuis l'été 1991 (Cayouette, 1992; Trottier, juillet 1991). Ces événements se trouvent dans la période d'expansion des voies de fait dans le quartier. Ils peuvent donc concourir à cette augmentation. Les nombreux cas de violence conjugale dans le quartier dont parle Marc Lagacé pourraient également contribuer à la croissance des taux de voies de fait à partir de la fin des années 1980. En effet, l'information et la prise de conscience des gens de l'ampleur et de la gravité de ce phénomène a amené une recrudescence des plaintes et une intervention plus systématique des policiers. L'arrivée des prostituées à cette même époque peut certainement être aussi en lien avec le nombre de voies de fait dans le quartier. C'est la même chose pour les piqueries et le nombre d'utilisateurs de drogues injectables de plus en plus élevé. Ce type de milieu, de personnes, sont souvent associés à la violence. Les taux les plus importants de voies de fait par 1000 habitants se situant en 1995, on peut dire de ce type de crime qu'il est certainement encore problématique dans le quartier.

2.1.3 Agressions sexuelles. Hochelaga-Maisonneuve se démarque-t-il de Montréal en ce qui concerne les agressions sexuelles? Observe-t-on un lien entre la courbe des agressions sexuelles dans le quartier et celle des voies de fait? Certaines particularités du quartier (violence conjugale, femmes monoparentales) augmentent-elles le risque d'être agressé?

Figure 3: Les agressions sexuelles à Hochelaga-Maisonneuve, comparées à celles de Montréal



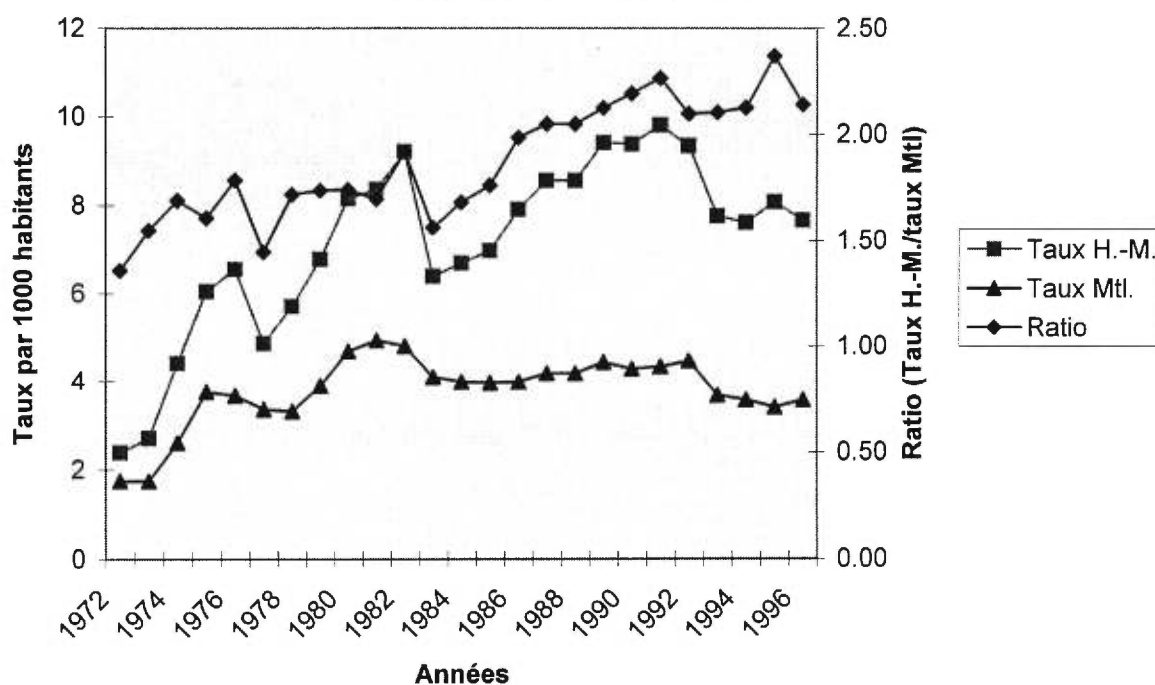
On observe la relative stabilité de ce type de crime de 1972 à 1985. Durant cette période, les taux d'agressions sexuelles ne varient pas de plus de 0,75/1000 habitants à Hochelaga-Maisonneuve, avec des ratios allant de 0,53 à 1,47, en 1980 (année où le quartier se distingue le plus de Montréal). Cependant, la situation change complètement dans le secteur à l'étude à partir de 1986, où on constate une montée considérable des taux d'agressions sexuelles, tandis qu'à Montréal la situation demeure la même. En 1986, il y a 4,03 fois plus d'agressions sexuelles à Hochelaga-Maisonneuve qu'à Montréal, lorsque l'on tient compte de la population. Une diminution importante des taux dans le quartier suit, de 1987 à 1989. Les taux passent alors de 2,98/ 1000 habitants en 1986, à 1,44/1000 en 1989. Ensuite, c'est l'instabilité des taux à Hochelaga-Maisonneuve : légère augmentation en 1990-1991, où le taux est de 1,85 par 1000 habitants ; diminution en 1992, 1,54/1000 ; augmentation de nouveau en 1993 pour se rendre à 2,25/1000 habitants ; décroissance marquée en 1994, 1,35/1000 et croissance

en 1995-96, pour finir à 2 par 1000 habitants. Durant la période 1986-1996, les ratios demeurent élevés : le moment où il est le moins élevé est en 1992, où il est de 1,79.

Que s'est-il passé aux alentours de 1986 ? Avant 1983, les exigences de l'article 139 du Code criminel font en sorte que les victimes d'agression sexuelle sont moins bien protégées. Le mariage constitue une défense pour les agresseurs, la corroboration est obligatoire (la version seule de la plaignante n'est pas suffisante) et le comportement sexuel antérieur de la victime peut être examiné lors du procès. En 1983, cet article est abrogé et les agressions sexuelles deviennent un type de voies de fait (employer la force d'une manière intentionnelle, sans consentement). Cela peut avoir entraîné une montée des plaintes pour agressions sexuelles, puisque les femmes sont plus confiantes et se sentent appuyées par le système judiciaire. Ce moment (milieu des années 80) concorde également avec une période d'évolution des mentalités concernant les cas de violence conjugale : ils sont davantage déclarés par les femmes et tenus en compte par la police. L'augmentation du nombre de mères célibataires, le nombre important de femmes vivant seules peuvent aussi avoir eu un impact sur les agressions sexuelles. Cependant, les taux sont demeurés constants à Montréal, l'impact de ces phénomènes ne devrait donc pas être si important. La proportion élevée de familles monoparentales dirigées par des femmes à Hochelaga-Maisonneuve peut expliquer en partie cet écart entre le quartier et la ville : femmes et enfants sont moins bien protégés.

2.1.4 Vols qualifiés. Finalement, les derniers délits faisant partie des crimes contre la personne sont les vols qualifiés. Ils comportent des éléments des deux catégories (personne et propriété), il sera donc intéressant d'observer de laquelle ils se rapprochent le plus.

Figure 4: Les vols qualifiés à Hochelaga-Maisonneuve, comparés à ceux de Montréal



De 1972 à 1996, les taux de vols qualifiés sont plus élevés à Hochelaga-Maisonneuve qu'à Montréal, avec des ratios allant de 1,36 en 1972 à 2,37 en 1995. A Montréal la situation est assez constante, excepté deux augmentations plus marquées : de 1973 à 1975, les taux passent de 1,75 à 3,76 par 1000 habitants et de 1978 à 1981, ils passent de 3,32 à 4,93/1000. Dans le quartier à l'étude, les taux augmentent presque constamment jusqu'en 1991, avec seulement deux périodes de décroissance. En 1977, ils baissent de 1,69 par 1000 habitants et en 1983 de 2,82/1000. En général, on peut quand même observer une croissance importante à Hochelaga-Maisonneuve: en 1972 il y a 2,39 vols qualifiés par 1000 habitants et en 1991 il y en a 9,8. A partir de 1992, on observe une diminution des vols qualifiés, avec une légère recrudescence en 1995, pour finalement être en 1996 de 7,66 vols qualifiés par 1000 habitants.

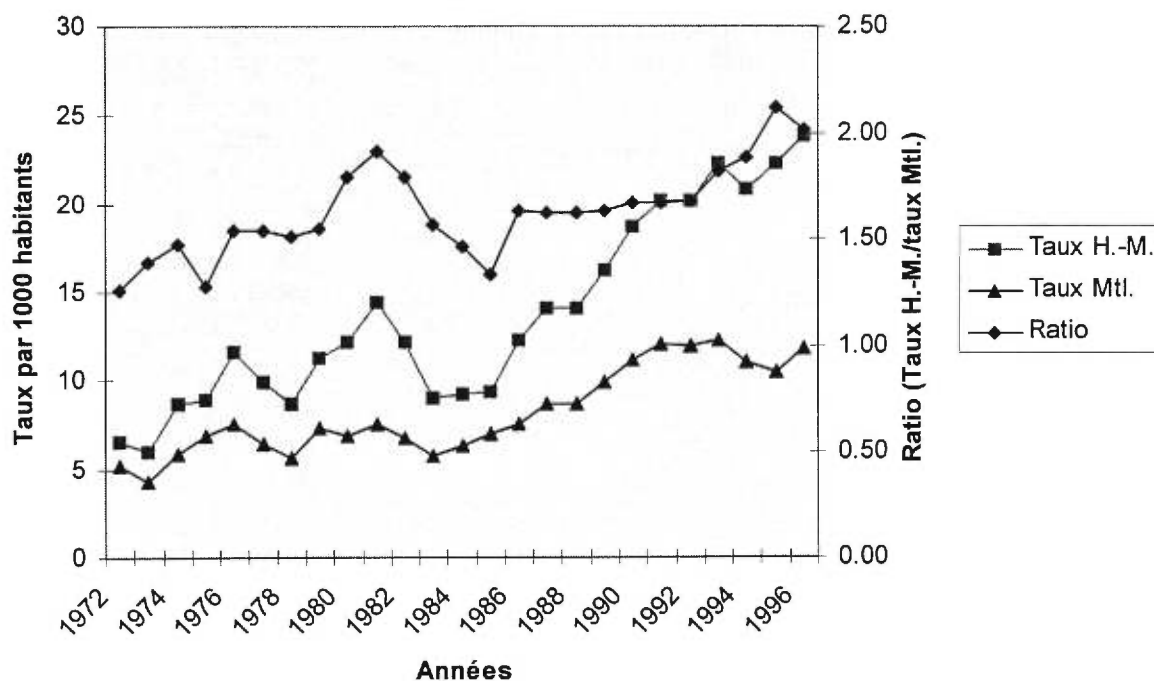
On peut observer des pics, concernant les vols qualifiés à Hochelaga-Maisonneuve, en 1976, 1982 et 1991. Est-ce que ces périodes correspondent à des récessions économiques ? Une légère augmentation a également lieu à Montréal autour de ces périodes. En février 1991, la fermeture de l'usine Angus a entraîné la perte de 1000 emplois (Beauregard, 1991). L'étude de l'évolution des crimes contre la propriété éclairera peut-être certaines interrogations.

En conclusion, en ce qui concerne les crimes contre la personne, on remarque que les voies de fait et les agressions sexuelles à Hochelaga-Maisonneuve ont des courbes semblables : assez stables de 1972 à 1985, puis courbe ascendante à partir de 1986. Cependant, après 1986, les voies de fait continuent de croître d'une façon assez constante alors que les agressions sexuelles sont en diminution, avec certaines périodes de croissance. Les vols qualifiés, quant à eux, ne semblent pas suivre la même courbe que les voies de fait et les agressions sexuelles. Les périodes d'expansion et de diminution des homicides ne concordent pas non plus avec celles des autres crimes contre la personne. En effet, l'année 1986 correspond au début d'une phase de développement pour les voies de fait et les agressions sexuelles alors que les taux d'homicide sont stables et diminuent par la suite.

2.2 Crimes Contre la Propriété

2.2.1 Vols de véhicules. Quant aux vols de véhicules, ils pourraient être liés avec les vols qualifiés. A ce sujet, le policier de Hochelaga-Maisonneuve mentionne que les individus ont besoin d'un véhicule pour transporter leur butin, ils débutent donc souvent leur délit par le vol de celui-ci.

Figure 5: Les vols de véhicules à Hochelaga-Maisonneuve, comparés à ceux de Montréal

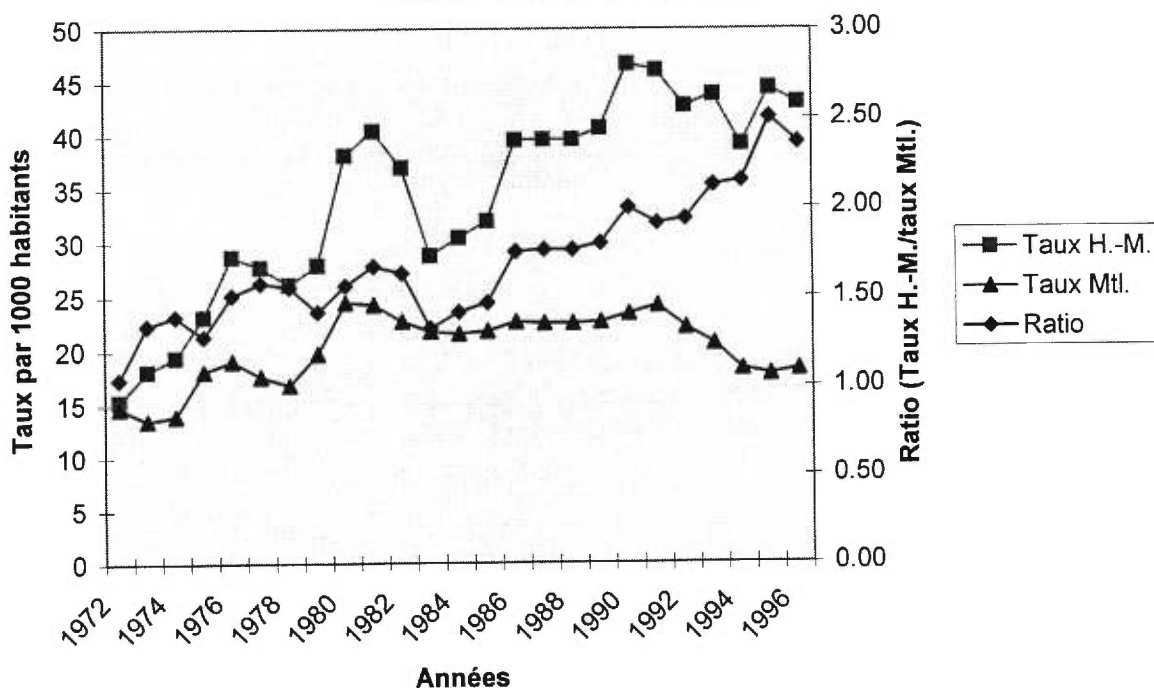


A Montréal, les vols de véhicules subissent un déploiement assez constant, de 1972 à 1996 : 5,16 vols de véhicules pour 1000 personnes au début de la période et 11,84 à la fin. Les taux diminuent légèrement en 1973, 1977-78, 1980, 1982-83 et 1994-95, mais jamais de plus de 1,22 par 1000 habitants. Dans le quartier, on observe 2 pics de vols de véhicules, en 1976 et 1981, où les taux sont respectivement de 11,64/1000 et 14,4/1000. Ceux-ci sont alors 1,54 et 1,92 fois plus élevés qu'à Montréal. En 1986, débute une ascension presque constante des vols de véhicules par 1000 personnes dans le quartier : de 12,27 à 23,96/1000 en 1996. Le seul écart a lieu en 1994, où le taux diminue de 1,52. Les années où la situation est la plus problématique dans le quartier sont 1995 et 1996, avec des ratios de 2,13 et 2,02.

Les vols de véhicules sont un délit de plus en plus dérangeant dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. En effet, ils sont deux fois plus élevés qu'à Montréal en 1996. Si des mesures ont été prises pour les enrayer, elles ne semblent pas avoir eu d'effet.

2.2.2 Introductions par effraction. Selon les propos du policier interviewé, les vols de véhicules seraient également en lien avec les introductions par effraction. En effet, ce genre de délit serait précédé du premier. Les introductions par effraction peuvent avoir lieu dans un commerce ou dans une résidence privée et peuvent, selon le cas, être combinées à un autre délit : vol, agression sexuelle, etc. La courbe associée à ce type de crime pourrait donc être similaire à celles d'autres délits.

Figure 6: Les introductions par effraction à Hochelaga-Maisonneuve, comparées à celles de Montréal



Comme c'est le cas pour les vols qualifiés, les taux d'introductions par effraction à Montréal sont relativement stationnaires. Il y a deux augmentations notables : en 1974-75, de 13,92 à 18,09 introductions par 1000 résidents et en 1978-80, de 16,8 à

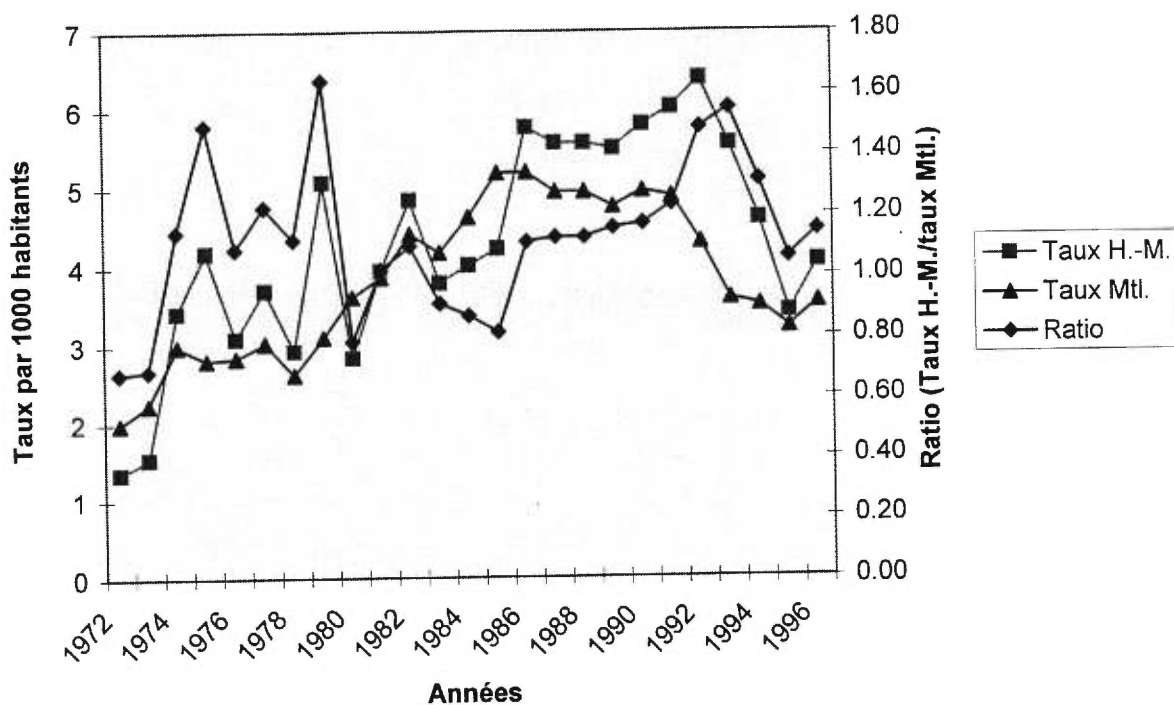
24,46 introductions/1000. En 1972, les taux d'introductions par effraction sont presque égaux à Hochelaga-Maisonneuve et à Montréal (respectivement 15,29 et 14,68) mais par la suite, ils croissent d'une façon plus prononcée dans le quartier. Cette croissance est constante jusqu'en 1977, les taux passent durant cette période de 15,29 à 27,75 par 1000 habitants. Après une faible diminution, un pic est atteint en 1981 : 40,44 introductions par effraction par 1000 résidents, 1,67 fois plus qu'à Montréal. Les taux diminuent alors, pour être en 1983 de 28,81/1000. Suit ensuite une montée des introductions par effraction, qui dure jusqu'en 1990, où elles sont de 46,71 par 1000 habitants, le double de celles de Montréal. Une période d'instabilité s'installe alors : diminution des taux en 1991-92, augmentation en 1993, nouvelle décroissance en 1994, augmentation de 5,21/1000 en 1995 et finalement diminution en 1996, pour s'arrêter à 43,04 introductions par effraction par 1000 résidents. L'année où le quartier se distingue le plus de Montréal est 1995, où les taux sont 2,5 fois plus élevés.

En observant les courbes, on s'aperçoit que celle des introductions par effraction à Hochelaga-Maisonneuve et celle des ratios entre le quartier et Montréal se ressemblent : les taux à Hochelaga-Maisonneuve croissent et ceux de Montréal demeurent stationnaires, donc les ratios augmentent de la même façon. Les pics à Hochelaga-Maisonneuve sont en 1976, 1981 et 1990. On observe la même chose, mais d'une façon moins prononcée, à Montréal. Les introductions par effraction sont donc également un délit problématique dans le quartier à l'étude : elles sont 2,36 fois plus nombreuses qu'à Montréal en 1996.

2.2.3 Fraudes. Le dernier des crimes contre la propriété, les fraudes, devrait être différent des autres. En effet, il ne requiert pas les mêmes compétences, demande plus de spécialisation. De plus, les exigences techniques ne sont pas reliées, comme c'est le cas pour les autres délits contre la propriété : un véhicule ou s'introduire dans un endroit ne sont pas nécessaires pour frauder. De plus, le fait que les gens sans emploi sont

nombreux dans le quartier diminue l'incidence d'un type de fraude, celle de son employeur.

Figure 7: Les fraudes à Hochelaga-Maisonneuve, comparées à celles de Montréal



Les courbes des taux de fraude à Hochelaga-Maisonneuve et à Montréal se suivent, se coupent à divers endroits : elles se ressemblent. Elles sont très instables, pleines de pointus, surtout celle de Hochelaga-Maisonneuve. Les ratios varient autour de 1, le plus bas étant de 0,68 en 1972 et le plus haut de 1,64, en 1979. Pour la première fois, les taux à Montréal sont parfois plus élevés qu'à Hochelaga-Maisonneuve, notamment en 1972-73, 1980 et 1983-85. Les taux augmentent sensiblement durant la période à l'étude : ils sont de 1,35/1000 dans le quartier à l'étude et 1,99/1000 à Montréal en 1972, et terminent respectivement à 4,06 et 3,54 par 1000 habitants. Les moments forts à Hochelaga-Maisonneuve sont en 1975 (4,19/1000), 1979 (5,08/1000), 1982 (4,85/1000), 1986 (5,77/1000) et 1992 (6,39/1000). En comparaison, à Montréal,

on observe une augmentation presque constante jusqu'en 1986, où le taux est de 5,2 par 1000 habitants, et une décélération par la suite, pour se terminer à 3,54/1000.

La distribution des taux de fraudes dans le quartier est donc similaire à celle de Montréal. Les raisons mentionnées en introduction pourraient expliquer cet état de fait.

En terminant, pour les crimes contre la propriété, on peut observer une ressemblance entre certains d'entre eux. Les vols qualifiés, qui font partie des crimes contre la personne, auraient également une tendance semblable à certains crimes contre la propriété. En effet, en examinant les courbes des vols qualifiés, des vols de véhicules et des introductions par effraction, on constate plusieurs similarités : la situation à Montréal est assez stable, avec une légère pente ascendante ; dans le quartier on observe des augmentations notables (pics) en 1976, au début des années 1980 et ensuite une croissance assez constante; à Hochalaga-Maisonneuve, les vols qualifiés et les introductions par effraction diminuent à partir de 1992, avec un regain en 1995 et finalement, les ratios en 1972 sont autour de 1,20 et terminent en 1996 autour de 2,17. Les liens entre ces trois délits sont donc manifestes et logiques. En effet, on peut facilement imaginer une série chronologique entre ceux-ci : vol du véhicule nécessaire pour transporter le butin et pour la fuite si nécessaire; introduction par effraction dans le lieu où les objets convoités se trouvent ; vol de ces objets. Il est certain que ce n'est pas le cas pour tous les crimes de ce genre mais les chiffres démontrent quand même que ces délits fluctuent de la même façon. Par ailleurs, pour ce qui est des fraudes, la courbe est différente de celle des autres crimes contre la propriété mais on voit quand même certaines ressemblances pour ce qui est de Hochelaga-Maisonneuve : augmentation notable au milieu des années 1970 et au début des années 1980, taux final plus élevé que taux initial. Cependant, il faut distinguer les fraudes des autres crimes contre la propriété, surtout parce que ce délit, contrairement aux autres, n'est pas problématique dans le quartier, il ne se distingue pas de la situation qui prévaut à Montréal. Par

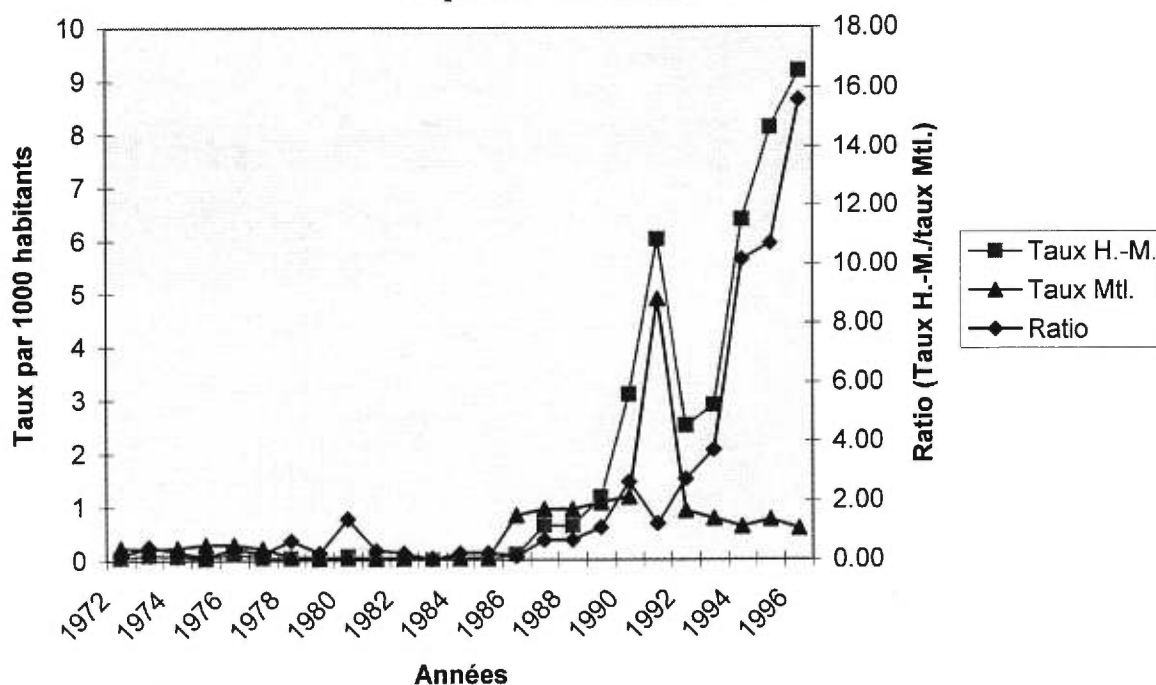
ailleurs, la difficulté de mesurer ce dernier délit, sa tendance à passer inaperçu, fait en sorte que l'interprétation des statistiques le concernant est hasardeuse.

2.3 Les Autres Infractions au Code Criminel et Infractions aux Autres Lois

Pour ce qui est de la prostitution et des délits de drogue, la situation semble problématique, selon diverses sources médiatiques et l'opinion publique. L'étude de Bibeau et Perreault (1995) sur le quartier Hochelaga-Maisonneuve s'attarde plus particulièrement aux trajectoires des utilisateurs de drogues injectables, qui sont notamment des prostituées. On s'aperçoit que dans le quartier à l'étude, la prostitution et la drogue sont liées : les filles se prostituent afin de se payer leur consommation de drogue journalière ; elles sont les principales clientes des piqueries. Les courbes de ces deux délits devraient donc avoir certaines ressemblances.

2.3.1 Prostitution. A quel moment la prostitution est-elle devenue problématique dans le quartier?

Figure 8: La prostitution à Hochelaga-Maisonneuve, comparée à celle de Montréal



Avant 1986, la prostitution, selon les données des rapports annuels de police, était quasi inexistante à Montréal. En effet, le taux le plus élevé de 1972 à 1986 est 0,24 (en 1972 et en 1974). En 1986, les taux croissent d'une façon plus prononcée à Montréal, ils sont alors 7,6 fois plus élevés que dans le quartier à l'étude. Ils sont quand même encore relativement bas : 0,84 par 1000 habitants à Montréal et 0,11 à Hochelaga-Maisonneuve. Cependant, à partir de 1989, les taux à Hochelaga-Maisonneuve ayant subi une augmentation durant les 3 années, surpassent légèrement ceux de la C.U.M. C'est également à partir de ce moment que les taux augmentent de façon plus substantielle dans le quartier : de 1,17/1000 en 1989, ils passent à 3,1/1000 en 1990 et à 6,02/1000 en 1991. A Montréal, on peut aussi observer cette montée des taux, qui atteint son maximum en 1991, avec 4,89 cas de prostitution par 1000 habitants. En 1992, on remarque une descente importante des taux dans les deux endroits mais d'une façon encore plus marquée à Montréal ; le ratio est alors de 2,73. Ensuite, les

taux remontent à Hochelaga-Maisonneuve, tandis qu'ils continuent leur baisse à Montréal. De 2,51 cas de prostitutions par 1000 habitants en 1992, on passe à 2,9 en 1993, 6,4 en 1994, 8,14 en 1995, pour se terminer à 9,2 par 1000 habitants en 1996 à Hochelaga-Maisonneuve. Ceux-ci sont alors 15,6 fois plus élevés qu'à Montréal.

C'est lorsque les policiers ont chassé les prostituées du centre ville que celles-ci se sont déplacées vers le nord et vers l'est. Selon diverses sources journalistiques, la prostitution est devenue problématique dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve aux alentours de 1988 (Trottier, 1990). Dans un autre article (Trottier, septembre 1991), certaines prostituées du Centre sud annoncent que si elles en sont chassées, elles s'installeront à Hochelaga-Maisonneuve. Le 20 juin 1993, 200 citoyens du quartier Hochelaga-Maisonneuve ont démontré leur intolérance face au phénomène de la prostitution en prenant d'assaut une piquerie et en malmenant les prostituées (Le Soleil, juin 1993). Selon le journal Voir (Roy, 1993), suite aux manifestations contre la prostitution dans Ste-Marie, elle s'est déplacée dans le quartier voisin, sur la rue Ste-Catherine, entre Pie IX et Viau. Les policiers du district 52 évaluent à 200 le nombre de prostituées, en septembre 1994. Celles-ci sont des femmes dans la vingtaine et des filles de 16 à 20 ans (Blanchard, 1994).

La prostitution est un phénomène très présent à Hochelaga-Maisonneuve, qui est de plus en plus important depuis la fin des années 1980. C'est en 1996 que la situation est la plus problématique. La baisse importante des cas de prostitution en 1992 est l'exception à cette expansion. Les données des rapports de police concordent avec les informations provenant des médias, quant à l'arrivée des prostituées à Hochelaga-Maisonneuve.

Pour ce qui est de la période précédant 1986, les faibles taux s'expliquent par des raisons juridiques. En effet, l'article 195.1 du Code criminel, en vigueur de 1972 à

1985, a reçu une interprétation jurisprudentielle qui a limité son application. Voici le texte de cet article : « Toute personne qui sollicite une personne dans un endroit public aux fins de la prostitution est coupable d'une infraction punissable sur déclaration sommaire de culpabilité ». La décision de la Cour Suprême du Canada dans l'arrêt R. c. Hutt (1978) précise la signification de sollicitation : aborder et importuner. Pour importuner, les notions de pression ou d'insistance sont nécessaires, une simple offre de service n'est pas suffisante. De plus, un des juges mentionne qu'un véhicule à moteur n'est pas un endroit public mais privé. Dans R. c. Whitter (1981), la Cour Suprême ajoute une précision quant aux exigences du fardeau de la preuve de la poursuite, qui se compose maintenant de : preuves de l'offre de services, d'un élément d'insistance et le fait de racoler d'autres hommes ne suppléent pas à cette preuve de pressions. Un règlement adopté par la ville de Montréal a été jugé ultra vires, dans l'arrêt Goldwax c. Ville de Montréal (1984), puisqu'en interdisant à toute personne de se tenir dans un endroit public pour des fins de prostitution, il empiétait sur la compétence du Canada en matière de droit criminel. Les lourdes exigences en matière de preuve, en ce qui concerne la prostitution, faisaient donc en sorte que les poursuites étaient rares. En 1986, des changements apportés au texte de loi ont facilité la poursuite de ce type de délits. L'article 213 du Code criminel se lit maintenant ainsi :

(1) Est coupable d'une infraction punissable sur déclaration de culpabilité par procédure sommaire quiconque, dans un endroit soit public soit situé à la vue du public et dans le but de se livrer à la prostitution ou de retenir les services sexuels d'une personne qui s'y livre : a) soit arrête ou tente d'arrêter un véhicule à moteur ; b) soit gêne la circulation des piétons ou des véhicules, ou l'entrée ou la sortie d'un lieu contigu à cet endroit ; c) soit arrête ou tente d'arrêter une personne ou, de quelque manière que ce soit, communique ou tente de communiquer avec elle. (2) Au présent article, « endroit public » s'entend notamment de tout lieu auquel le public a accès de droit ou sur invitation expresse ou implicite ; y est assimilé tout véhicule à moteur situé dans un endroit soit public soit situé à la vue du public.

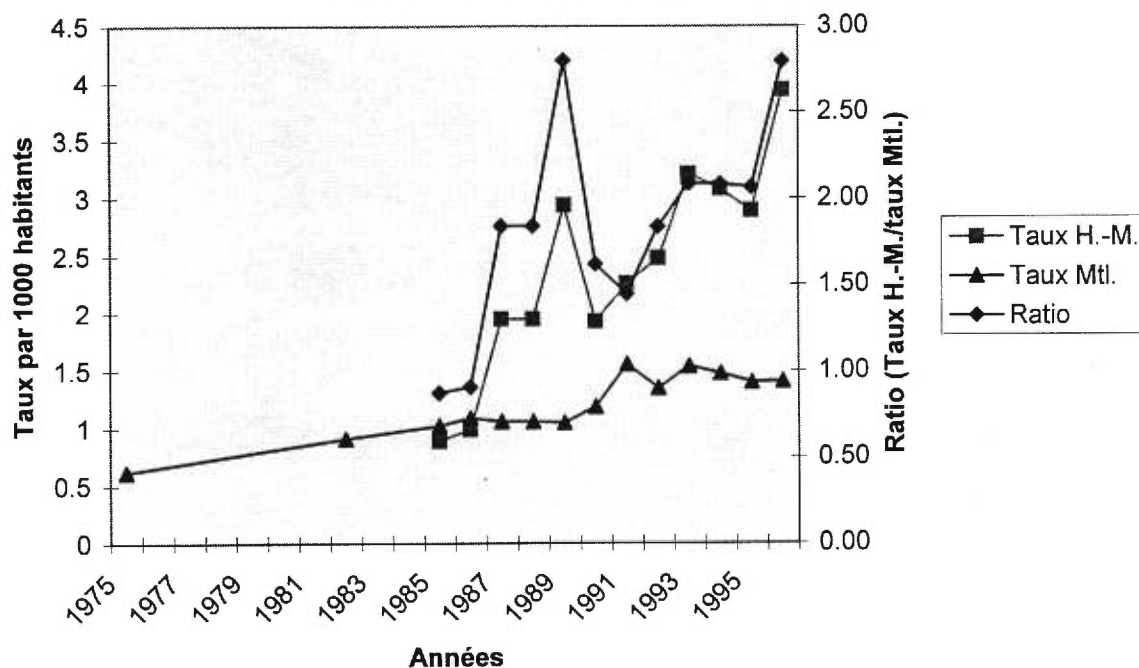
La croissance des taux de prostitution à partir de 1986 s'explique donc par le changement de la loi ayant eu lieu cette même année. L'arrivée des prostituées dans le quartier à la fin des années 1980 amène une augmentation encore plus forte des taux.

Cependant, rien n'explique ce qui s'est passé en 1992. Les policiers ont-ils été plus souples dans leur application de la loi ou y a-t-il vraiment eu une baisse notable des cas de prostitution ? C'est en juin 1993 que des citoyens du quartier s'en prennent aux prostituées, afin qu'elles quittent le quartier. L'intolérance des résidents montre que la diminution des cas de prostitution n'en est peut-être pas une dans les faits, ou n'a pas été suffisante. Ces pressions ne semblent pas avoir eu de résultat notable car la croissance des taux n'est pas interrompue à partir de 1993. Les arrestations ayant eu lieu en août 1995 ne semblent pas non plus avoir eu d'effet sur les taux de prostitution.

La courbe des taux de prostitution comporte certaines similarités avec celles des voies de fait et des agressions sexuelles à Hochelaga-Maisonneuve : stabilité jusqu'en 1986, puis augmentation ; les agressions sexuelles, comme la prostitution, ont un pic en 1991 et pour la prostitution et les voies de fait, les années récentes sont les plus problématique. Ces trois délits pourraient donc être reliés. Ce peut être, comme Bibeau et Perreault (1995) l'ont remarqué dans leur étude, le fait que les prostituées peuvent être victimes d'agressions sexuelles ou de voies de fait. Cependant, lorsque c'est le cas, celles-ci ne portent souvent pas plainte. Ce type d'agressions ne serait donc pas compilé dans les rapports de police. Un lien possible est que le milieu de la prostitution est plus propice à la violence (voies de fait et agressions sexuelles).

2.3.2 Infractions reliées aux drogues. Quant aux infractions concernant les drogues, le quartier Hochelaga-Maisonneuve est reconnu pour ses piqueries et comme milieu où le crime organisé, le trafic de drogues sont très présents.

Figure 9: Les infractions concernant les drogues à Hochelaga-Maisonneuve, comparées à celles de Montréal



C'est à partir de 1985 que les données concernant ce type d'infractions sont complètes. A ce moment, la situation à Hochelaga-Maisonneuve est semblable à celle de Montréal (le taux du premier est de 0,89/1000 et celui du second de 1,02/1000). En 1989, les infractions concernant la drogue sont à un point culminant dans le quartier: 2,94 par 1000 habitants, ce qui représente 2,8 fois plus de ce type d'infractions qu'à Montréal. Suit une diminution de ces délits en 1990 à Hochelaga-Maisonneuve, alors qu'à Montréal la croissance débute ; le ratio est alors de 1,62. Les taux augmentent par la suite dans le quartier à l'étude jusqu'en 1993, où ils atteignent la valeur de 3,21/1000, tandis que sur le territoire de la C.U.M., on remarque une diminution des taux en 1992, pour se trouver en 1993 au même niveau qu'en 1991 (environ 1,5/1000). Une décroissance des taux dans le quartier durant les années 1994-95, suivie d'une croissance en 1996, porte finalement le taux à 3,94/1000, 2,79 fois plus que celui de Montréal.

Le moment où le quartier Hochelaga-Maisonneuve se démarque de Montréal pour ce type de délit est donc à la fin des années 1980. Ce moment coïncide avec l'arrivée supposée des prostituées dans le quartier. Les années où les taux sont les plus élevés sont 1989, 1993 et 1996. Ces moments pourraient correspondre à une intensification des arrestations pour trafic de drogues, à la réussite d'opérations policières. Quant aux piqueries installées dans le quartier, leur présence, leur bonne marche, est en lien avec ce type d'infractions. En 1990, le capitaine de police William Phillips, du poste 52, estime que 42 piqueries sont réparties entre les rues Parthenais, Sherbrooke, Notre-Dame et Pie IX (Trottier, 1990). En 1995, on a vu que l'estimation du nombre de piqueries est grimpée : une centaine et 1500 à 2000 utilisateurs (Trottier, 1995). Bibeau et Perreault (1995), quant à eux, mentionnent la présence d'entre 200 et 500 piqueries dans le quartier. La manifestation des citoyens d'Hochelaga-Maisonneuve contre les piqueries, le 20 juin 1993, démontre l'intolérance de ceux-ci, leur désir de faire le ménage dans leur quartier (Le Soleil, juin 1993). Cependant, elle est également un signe de la capacité des gens du quartier à se mobiliser, à se concerter.

Par ailleurs, en ce qui concerne le trafic de drogues dans le quartier, certains individus associent les événements raciaux survenus en 1991-1992 à des conflits de revendeurs de drogues pour le contrôle du territoire. Des agents du poste 52 et Normand Robert, directeur du Pavillon d'éducation communautaire du quartier Hochelaga-Maisonneuve, mentionnent que des familles de criminels contrôlent le commerce de la drogue depuis des années dans le quartier (Trottier, juillet 1991). Certains épisodes de la guerre des motards (1994-1995), guerre de territoire pour le commerce de la drogue, ont eu lieu à Hochelaga-Maisonneuve.

Les infractions concernant la drogue sont également liées avec la prostitution, les voies de fait et les agressions sexuelles : la situation devient problématique vers la fin des années 1980 et les taux des années 1995 et/ou 1996 sont élevés ou dans une période

de croissance. On pourrait faire l'hypothèse que lorsque la prostitution et la drogue sont présentes dans un milieu, la violence les accompagne.

3. Les Délits les Plus Problématiques

Quels sont plus précisément les délits qui caractérisent le quartier, ceux dont les taux s'écartent le plus des taux à Montréal ? Le tableau suivant présente les ratios (taux H.-M. /taux Mtl.).

Tableau VIII : Délits les plus problématiques à Hochelaga-Maisonneuve (district 52)

Infractions	Ratios en 1972	Ratios en 1996	Augmentation	Ratios les plus forts
Prostitution	0,17	15,59	5,42	(1996)
Agressions sexuelles	1,24	2,82	1,58	4,03 (1986)
Drogues	0,87 ¹	2,79	1,92	(1996)
Introductions par effraction	1,04	2,36	1,32	2,5 (1995)
Vols qualifiés	1,36	2,14	0,78	2,37 (1995)
Vols de véhicules	1,26	2,02	0,76	2,13 (1995)
Voies de fait	1,07	1,85	0,78	1,89 (1994)
Homicides	1,57	1,78	0,21	2,33 (1977-81)

¹ Les données concernant ce délit ne sont disponibles qu'à partir de 1985, ceci est donc le ratio en 1985.

La prostitution est le délit dont le taux est le plus élevé comparativement à celui de Montréal : il y a 15 fois plus de prostitution dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve qu'à Montréal. Cet état de fait s'aggrave depuis la fin des années 1980, pour atteindre un point culminant en 1996. Viennent ensuite les agressions sexuelles, qui sont en 1996 2,8 fois plus accrues que sur le territoire de la C.U.M. L'année 1986 est notable, en ce qui concerne ce délit : le ratio est alors de 4. Les infractions concernant la drogue ne sont pas problématiques à Hochelaga-Maisonneuve en 1985 mais le deviennent par la suite : augmentation de 1,92 du ratio en 11 ans, pour atteindre 2,79 en 1996, ce qui représente son point le plus élevé. Les introductions par effraction, vols qualifiés et vols de véhicules suivent, avec des ratios respectifs de 2,36, 2,14 et 2,02. Concernant ces délits, le moment où ils sont le plus problématique est en 1995. Les voies de fait ne représentent pas tout à fait le double de celles de Montréal (ratio de 1,85). Finalement, c'est durant la période 1977-81 que le taux d'homicides à Hochelaga-Maisonneuve se distance considérablement de celui de Montréal, avec un ratio de 2,33. En 1996, il est quand même 1,78 fois plus élevé dans le quartier.

4. Conclusion

En terminant, l'évolution des crimes dans le quartier démontre que la situation s'est aggravée depuis 1972. En effet, les taux de la plupart des crimes à Hochelaga-Maisonneuve sont au moins deux fois plus élevés que ceux de Montréal, en 1996.

Pour les homicides, une croissance des taux de 1972 à 1986 dans le quartier rend ceux-ci 2,3 fois plus élevés qu'à Montréal. Cependant, une diminution amène cet écart à 1,79, en 1992-1996. C'est un écart qu'il faut considérer, étant donné que les données concernant ce type de crime sont très fiables, puisque les homicides sont presque toujours rapportés. Ils ne sont pas filtrés par les agents du système pénal, contrairement aux autres types de crimes.

Concernant les autres crimes contre la personne, exceptés les vols qualifiés, c'est à partir de 1986 qu'on peut voir une augmentation des taux dans le quartier. Les courbes des taux de voies de fait et d'agressions sexuelles sont semblables à celles des taux de prostitution et d'infractions liées à la drogue, puisque pour ces deux derniers délits c'est également en 1986 que la situation devient problématique dans le quartier. Pour tous ces crimes, sauf les agressions sexuelles, les années récentes sont celles où les taux sont les plus élevés ; ceux-ci sont donc dans une période de croissance.

Les vols qualifiés, vols de véhicules et introductions par effraction fluctuent ensembles. On observe à Hochelaga-Maisonneuve une croissance assez constante, tandis qu'à Montréal la situation est presque stable (légère pente ascendante). Les ratios en 1972 sont autour de 1 et finissent en 1996 autour de 2.

Ce qui caractérise vraiment la criminalité du quartier est d'abord la prostitution. En effet, en 1996 le taux est de 9,2 par 1000 habitants, ce qui représente 15,6 fois plus qu'à Montréal. Les infractions concernant les drogues, qui sont liées avec la prostitution, sont quant à elles 2,79 fois plus importantes à Hochelaga-Maisonneuve qu'à Montréal en 1996. L'explosion de ces types de délits a lieu vers 1986. La criminalité traditionnelle (introductions par effraction, vols de véhicules, vols qualifiés) est assez forte, en hausse depuis 24 ans, mais moins qu'on aurait pu penser, étant donné les préjugés concernant le quartier. Les homicides sont également 1,78 fois plus importants.

En fait, excepté pour la prostitution, la criminalité du quartier n'est pas si problématique. Elle est plus importante que celle de Montréal : les taux sont autour de deux fois plus élevés. Cependant, il faut rappeler que l'on situe Hochelaga-Maisonneuve par rapport à une ville dont les différents quartiers possèdent des conditions sociales et économiques très diverses. Ces dernières étant liées à la

criminalité (Brantingham et Brantingham, 1984; Shaw et McKay, 1942), il s'ensuit que les taux de criminalité sont également divergents. Le fait que la criminalité en général à Hochelaga-Maisonneuve soit environ deux fois pire que celle d'un quartier moyen de Montréal n'est donc pas si alarmant, puisque l'on situe celui-ci par rapport à des quartiers plus aisés et cossus, dont Westmount et l'ensemble de l'ouest de Montréal (Beaconsfield, Pierrefonds, Dollard des Ormeaux, Dorval, etc.). La faible criminalité de ceux-ci fait en sorte de diminuer les taux de Montréal, ce qui augmente l'écart avec Hochelaga-Maisonneuve.

Maintenant que l'on a décrit et démontré la présence et l'évolution de certains phénomènes criminels à Hochelaga-Maisonneuve, leur mise en contexte, l'analyse plus poussée de certains d'entre eux et l'étude de la désorganisation sociale présente dans le quartier permettront de mieux comprendre sa criminalité.

Chapitre 5 : Interprétation et explication du problème criminel
à Hochelaga-Maisonneuve

Chapitre 5 : Interprétation et Explication du Problème Criminel à Hochelaga-Maisonneuve

1. Introduction

D'abord, les réflexions précédentes sur la diversité des conditions sociales et économiques des quartiers montréalais rendent pertinente la comparaison entre la criminalité du quartier à l'étude et celles d'autres quartiers possédant des conditions sociales et économiques semblables, afin de noter les divergences présentes à Hochelaga-Maisonneuve. Cela amènera des pistes pour expliquer les taux plus élevés dans le quartier : si les autres secteurs possédant les mêmes caractéristiques ont également une criminalité problématique, des liens entre ces caractéristiques et la criminalité pourraient être inférés. Cependant, comme on l'a noté précédemment, ce pourrait être une autre variable qui influence les deux précédentes; la causalité ne peut donc être démontrée. Par ailleurs, une brève incursion du côté américain permettra de dédramatiser le problème criminel à Hochelaga-Maisonneuve. L'analyse en profondeur de deux infractions problématiques dans le quartier, la prostitution et les infractions reliées aux drogues, élargira les perspectives : ceux qui sont impliqués directement pourront s'exprimer. Finalement, le niveau de désorganisation sociale du quartier sera mis en évidence, ainsi que son rapport avec la criminalité.

2. Mise en Contexte de la Criminalité à Hochelaga-Maisonneuve

2.1 Criminalité de Quartiers Montréalais Ayant des Conditions Sociales et Économiques Similaires à Celles d'Hochelaga-Maisonneuve

2.1.1 Caractéristiques sociales et économiques de ces quartiers. Certains quartiers de la région montréalaise ressemblent au quartier à l'étude. Mais ces similarités se reflètent-elles également dans leur criminalité?

Tableau IX : Les caractéristiques sociales et économiques de quartiers comparables à Hochelaga-Maisonneuve

Quartiers	Pop. estimée en 1995	% familles mono-parentales	% locataires	% des unités à faibles revenus	Taux de chômage	% d'anglais langue maternelle	% immigrant	ratio pop. réelle / pop. rés.
Pointe St-Charles/ St-Henry/ Petite-Bourgogne	36 427	47	81	46	17,6	26	14	2,17
Centre-Sud	29 190	50	89	48	19,5	4	11	10,03
St-Michel-Sud	24 421	39	74	41	19,2	5	31	2,30
Petite-Patrie- Ouest	28 734	42	83	43	17,2	4	21	2,35
Plateau-Mont- Royal-Sud-Est	37 957	42	81	37	15,4	10	19	2,37
Hochelaga- Maisonneuve	42 903	47	87	46	19,7	3	6	3,52

On remarque que Pointe-St-Charles/St-Henry/Petite-Bourgogne est le secteur qui ressemble le plus à Hochelaga-Maisonneuve : la taille de la population, les pourcentages de familles monoparentales, de locataires et de ménages à faibles revenus, ainsi que les taux de chômage sont semblables. Cependant, les nombres d'anglophones et d'immigrants sont supérieurs à ceux du quartier à l'étude. Le Centre-Sud, qui constitue la limite ouest de Hochelaga-Maisonneuve (carte des postes de quartier en annexe), se distingue d'Hochelaga-Maisonneuve par la taille de sa population, moins importante, et la densité de sa population durant la journée. La population réelle du Centre-Sud, qui est un quartier du centre-ville, est donc plus importante que ne le laisse supposer la taille de la population résidante. Les caractéristiques du quartier Centre-Sud sont semblables à celles du quartier Hochelaga-Maisonneuve mais le fait que le premier

est situé dans le centre-ville, et non le second, devrait influencer leur criminalité réciproque. Quant au quartier St-Michel-Sud, les seules divergences importantes sont la taille de la population résidente et le nombre d'immigrants. C'est la même chose pour le secteur Petite-Patrie-Ouest. Finalement, situé au nord-ouest d'Hochelaga-Maisonneuve, le Plateau-Mont-Royal-Sud-Est lui est similaire sur plusieurs points. Ses conditions économiques sont légèrement supérieures et il y a plus d'individus anglophones et immigrants.

Les quartiers triés ont donc tous certaines ressemblances avec le quartier à l'étude. Ils ne sont cependant pas identiques à celui-ci. Quels seront les impacts de ces similarités et distinctions sur leur criminalité?

2.1.2 Situation criminelle de ces quartiers.

Tableau X : La criminalité de quartiers comparables à Hochelaga-Maisonneuve
(Taux par 1000 habitants)

Quartiers	Inf. au Code Criminel	Meurtres	Agres. sex.	Voies de fait	Vols qualifiés	Intro. par effrac.	Vols de véhicules	Prost.	Drogue
Pointe-St-Charles, St-Henry, Petite-Bourgogne	115,3	0,1	1,0	14,4	4,3	24,1	6,6	0,4	2,5
Centre-Sud	217,1	0,1	1,4	17,8	10,8	35,7	22,8	14,8	5,3
St-Michel-Sud	97,5	0	0,4	8	4,3	17,7	13,2	0	1,1
Petite-Patrie-Ouest	151,4	0,1	1,2	15,5	6,2	30,5	9,8	3,1	3,3
Plateau-Mont-Royal-Sud-Est	170,5	0,1	1	12,3	7,7	40	14,5	0,3	3,8
Hochelaga-Maisonneuve	173,8	0,1	1,8	14,3	7,2	43,6	17	4,4	2,8

Hochelaga-Maisonneuve se démarque des quartiers qui lui sont similaires quant à ses taux d'agressions sexuelles et d'introductions par effraction (1,8 et 43,6 / 1000). Si on fait la moyenne des taux des autres quartiers et qu'on les compare au quartier à l'étude, on note que ces infractions sont respectivement 1,8 et 1,5 fois plus importantes à Hochelaga-Maisonneuve. Les taux de meurtres, voies de fait, vols qualifiés, vols de véhicules et délits de drogue sont semblables dans tous les quartiers, sauf pour St-Michel-Sud, où ils sont moins problématiques. Pour ce qui est de la prostitution, le Centre-Sud est le quartier où elle est le plus concentrée : 14,8 cas par 1000 habitants. Hochelaga-Maisonneuve (4,4 / 1000) et Petite-Patrie-Ouest (3,1 / 1000) sont également des secteurs où elle est présente, alors qu'elle est presque absente dans les autres quartiers. Finalement, Hochelaga-Maisonneuve est au deuxième rang, après le Centre-Sud, quant au taux d'infractions au Code Criminel. Il est suivi de près par le Plateau-Mont-Royal-Sud-Est.

Une réflexion qui éclaire les caractéristiques des quartiers en lien avec leur criminalité est amenée par les résultats : le fait que la criminalité du quartier St-Michel-Sud soit moins problématique est-il associé à certaines de ses caractéristiques? On note que ce quartier a des pourcentages de locataires et de familles monoparentales légèrement plus bas que ses semblables. Cela pourrait-il faire en sorte que sa criminalité soit moindre? On a vu que certains auteurs insistaient sur l'importance de ces caractéristiques dans l'établissement d'un climat favorisant la désorganisation sociale et la criminalité (étude de Schuerman et Kobrin, 1986, qui lie la transition d'une population en majorité propriétaire à une population locataire à une baisse du contrôle social, amenant la désorganisation sociale et la criminalité; étude de Byrne et Sampson, 1986, dont les résultats démontrent l'importance des types de ménages sur le risque de victimisation).

Enfin, la comparaison entre Hochelaga-Maisonneuve et certains quartiers dont les caractéristiques sociales et économiques sont semblables permet de relativiser les

résultats obtenus lors du portrait de la criminalité dans le quartier. En effet, on s'aperçoit que cette dernière est normale, compte tenu des caractéristiques de Hochelaga-Maisonneuve : les quartiers ayant les mêmes caractéristiques ont des problèmes criminels semblables. Le quartier à l'étude se distingue surtout, avec d'autres quartiers, par la prostitution présente sur son territoire.

La criminalité de Hochelaga-Maisonneuve étant bien située par rapport à celle de la ville de Montréal et à certains quartiers similaires, il serait à propos de tenter de la placer dans un contexte différent, la situation prévalant aux États-Unis. Diverses statistiques portant sur la ville de Chicago constitueront la base de comparaison.

2.2 Criminalité de Certains Secteurs de Chicago

Les États-Unis sont reconnus pour leurs ghettos à l'intérieur de certaines grandes villes. Ceux-ci sont des endroits où les conditions sociales et économiques sont très précaires et où la criminalité et la désorganisation sociale règnent. Block et Block (1992) décrivent ainsi les ghettos noirs : « high and increasing concentrations of poverty and joblessness, weak family structure, deteriorating housing and neighborhood disorganization. Most households are headed by a single mother; there are very few employed males; most children are born to unwed mothers » (p. 3).

2.2.1 Étude de Shaw et McKay (1942).

Déjà, au début du 20^e siècle, lors de leur étude de la délinquance à Chicago, Shaw et McKay (1942) ont remarqué des concentrations de délinquants dans certains secteurs. Ces derniers se démarquaient également par quelques caractéristiques : détérioration physique, diminution de la population, situation économique précaire, problèmes sociaux et nombre important de nouveaux arrivants (immigrants) (Shaw et McKay, 1942).

Tableau XI : Taux de délinquance par secteurs de Chicago,
pour trois types de délinquants

Types de délinquants et périodes	Étendue des taux ²	Taux à Chicago	Taux les plus élevés / secteur	Ratio (taux le plus élevé / Chicago)
Délinquants allégués, accusés de délinquance devant Cour Juvénile				
- 1900-1906	0,6 à 29,8 (29,2)	8,4	29,8 ; 29,3 ; 22,1 ; 20,8.	3,5
- 1917-1923	0,8 à 19,4 (18,6)	5,4	19,4 ; 16,0 ; 15,7 ; 15,1.	3,6
- 1927-1933	0,5 à 18,9 (18,4)	4,2	18,9 ; 18,2 ; 17,5 ; 14,8	4,5
Délinquants jugés coupables par la Cour Juvénile				
- 1900-1906	0 à 12,5 (12,5)	3,4	12,5 ; 11,3 ; 10,9 ; 9,3.	3,7
- 1917-1923	0,1 à 6,9 (6,8)	1,8	6,9 ; 6,5 ; 5,1 ; 4,7.	3,8
- 1927-1933	0 à 9,2 (9,2)	1,3	9,2 ; 7,6 ; 7,6 ; 6,8.	7,1
Délinquants allégués qui ont affaire à un officier de police¹				
- 1926	0 à 26,6 (26,6)	5,2	-	5,1
- 1927	0 à 21,8 (21,8)	4,9	-	4,4
- 1931	0,5 à 19,4 (18,9)	5,4	-	3,6

1 Pour ce type de délinquants, étant donné qu'il n'existait pas de données officielles permanentes, les auteurs n'ont présenté que les séries 1926, 1927 et 1931. L'analyse de ce type de délinquants a été plus superficielle, servant principalement à démontrer que les résultats concordent avec ceux des autres types de délinquants.

2 Les taux de délinquance représentent le nombre de délinquants / taille de la pop. 10-16 ans au jour du recensement, multiplié par 100.

Les secteurs où les taux sont les plus élevés le sont de 3 à 7 fois plus qu'à Chicago, entre 1900 et 1933. Ces secteurs, qui occupent 16,7% de la superficie totale de Chicago et représentent 25 % de sa population, produisent environ la moitié des délinquants (Shaw et McKay, 1942).

En 1995, à Montréal, la production de délinquants dans les secteurs où ils sont le plus nombreux¹ n'est pas aussi importante. En effet, 38,5 % des délinquants de Montréal proviennent de ceux-ci. Les taux de délinquance de ces secteurs, quant à eux, ne sont que de 0,8 à 2,4 fois plus élevés qu'à Montréal (Ouimet, Tremblay et Morselli, 1997). La situation récente (1995) à Montréal n'est donc pas aussi critique que celle du début des années 1900 à Chicago.

2.2.2 Étude de Block et Block (1992). Plus récemment, une étude de Block et Block (1992) sur la violence dans les communautés de Chicago entre 1965 et 1990 utilise les taux d'homicides de certains secteurs de la ville pour observer l'évolution de leur criminalité et le lien entre celle-ci et certaines caractéristiques des communautés : démographie, stabilité et changement. Les auteurs associent la distribution du nombre des homicides à la désorganisation sociale des communautés et, comme Shaw et McKay (1942), utilisent, entre autres, un indicateur démographique, la diminution de la population, pour représenter cette désorganisation. Ils arrivent au résultat que les communautés ayant les taux les plus élevés d'homicides sont également celles où la décroissance de la population est la plus importante (elles ont perdu plus de 50 % de leur population durant la période à l'étude). Concernant les taux d'homicide, un résultat intéressant est la grande variance entre les communautés : le taux annuel moyen d'homicide sur 25 ans, dans la pire communauté, est de 74,8 / 100 000, alors qu'il n'est que de 0,34 / 100 000 dans la communauté la moins risquée. La différence est donc

¹ Il y a 29 % de la population de Montréal qui habite dans ces secteurs (Ouimet, Tremblay et Morselli, 1997).

énorme entre les communautés : il y a environ 220 fois plus d'homicides dans le pire ghetto que dans la communauté où les taux sont les plus bas.

La situation est différente à Montréal, où les taux d'homicides varient entre 0 et 27 / 100 000 habitants. Les pires quartiers ne se distinguent donc pas d'une manière radicale des autres quartiers de la ville, comme c'est le cas des ghettos de Chicago.

Le quartier Hochelaga-Maisonneuve ne peut être assimilé à un ghetto criminel. Sa criminalité est similaire à celle de quartiers montréalais ayant des conditions sociales et économiques semblables. La situation est beaucoup moins dramatique que celle qu'on observe aux Etats-Unis : l'écart entre la criminalité des quartiers montréalais est moins important. On note cependant un problème criminel qui caractérise le quartier : les nombreux cas de prostitution. Celle-ci fera donc l'objet d'une analyse plus poussée, à l'aide des témoignages de divers acteurs impliqués dans le milieu. La drogue étant également très présente dans la réalité de ces personnes et Bibeau et Perreault (1995) ayant noté un lien entre ces deux phénomènes, cette réalité fera partie de l'analyse.

3. *Analyse de deux Infractions Problématiques à Hochelaga-Maisonneuve :* *Prostitution et Drogue*

C'est à partir de bribes de l'histoire de vie de différentes personnes² ayant côtoyé le milieu de la prostitution et de la drogue à Hochelaga-Maisonneuve, à certains moments de l'histoire du quartier, que l'on tentera de mieux comprendre ces phénomènes. D'après Bibeau et Perreault (1995), ces histoires permettent de « faire émerger le monde intérieur personnel de toxicomanes et de prostituées, à dégager en quelque sorte autant de versions propres de ce monde et de cette vie que ces personnes partagent plus ou moins en commun » (p. 62). Comme l'ont fait Bibeau et Perreault, la

² Les retranscriptions intégrales des entrevues de David, Michèle, Sylvie et Yves ont été fournies par M. Gilles Bibeau, celle de Denise, et d'autres sont incluses dans *Dérives montréalaises* (Bibeau et Perreault, 1995) et celle de Mario a été exécutée par le chercheur.

parole est souvent laissée aux principaux acteurs, qui interprètent ainsi eux-mêmes leur vécu.

Les thèmes principaux sont : le passé de ces personnes (enfance/famille), leurs valeurs, leur trajectoire (à quel moment sont-ils arrivés à Hochelaga-Maisonneuve?; qu'est-ce qui les y a amenés?), leurs relations affectives, leur implication dans le milieu délinquant (prostitution, club de danseuses, consommation et trafic de drogues, délits mineurs) et leur vision du quartier (organisation sociale, criminalité, mouvements de la population, déchéance, développement).

3.1 Passé

Tous les individus interviewés ont eu une enfance difficile, une famille dysfonctionnelle. La violence, la mort, l'abandon ou négligence parentale, la consommation de drogues ou d'alcool, la pauvreté, le placement en centre d'accueil et les abus sexuels constituent des réalités vécues par ces personnes.

Mario, 36 ans, attribue plusieurs de ses comportements délinquants à des événements traumatisants vécus dans son enfance :

l'alcool était prédominant chez nous, c'était une famille éclatée où mon père buvait 20 heures sur 24. Ma mère était une femme soumise, elle n'avait pas le choix parce qu'elle se faisait battre, et moi aussi (...) J'ai vécu de l'inceste de 3 à 7 ans par mon père, assez dégradant (...) A 14 ans j'ai perdu mon frère (...) Ça a été l'élément déclencheur de ma criminalité, je n'acceptais plus rien. Il s'est pendu. Mon père l'a battu et il lui avait défoncé les côtes (...) Au bout d'une semaine, ils l'ont trouvé pendu dans une douche à l'hôpital. Il a laissé une lettre, comme quoi il n'était plus capable d'accepter ce que mon père lui faisait subir.

Quant à Sylvie, qui est dans la vingtaine, elle parle ainsi de sa famille : « Chez nous on est 5 enfants, y'a personne qui est du même père pi de la même mère (...) Mon père prend aucune responsabilité (...) il a fait 4 faillites dans sa vie (...) mes autres frères pi mes autres sœurs ben eux autres sont plus vieux pi y vendent de la dope pi se prostituent ».

Le manque au niveau de l'éducation et du contrôle social se fait sentir dans la plupart des discours:

Moi mes parents ne se sont pas vraiment occupés de moi, surtout mon père (...) Il n'a jamais été présent. Moi j'ai appris dans la rue. J'étais impliqué au niveau du crime et j'ai appris ça avec (...) le monde avec qui je me tenais. Quand j'ai commencé à consommer à l'âge de 14 ans, mon père n'acceptait pas ça, sauf que lui buvait à la journée longue (...) on volait des dépanneurs (...) Le gars appelait chez nous pour dire que j'avais volé, moi je m'en côlissais : mon père n'était jamais là et ma mère avait trop peur de mon père pour lui en parler (Mario).

Sylvie est également élevée dans des conditions où l'autorité parentale est déficiente : « ma mère n'a pas le contrôle sur rien, même pas sur moi (...) tous mes autres frères et mes autres sœurs avaient été placés ».

Ces conditions ne favorisent pas un développement normal de l'enfant, il est constamment confronté à des situations stressantes et les valeurs reflétées sont souvent défailantes.

3.2 Valeurs

Le milieu, la précarité des conditions de vie, amènent certains à penser en terme de survie : « J'ai été criminel parce que je l'ai appris dans ce quartier là (...) tu n'avais pas le choix d'agir comme ça pour survivre » (Mario). L'apprentissage se fait souvent

dans la rue, avec d'autres jeunes défavorisés. C'est la loi du plus fort qui s'y applique : « Fallait toujours que ce soit plus gros qu'un autre. C'était du pouvoir (...) Fallait se sentir toujours supérieur aux autres » (Mario). Les valeurs véhiculées par les parents sont souvent inadéquates : « il y avait beaucoup de violence dans ma famille alors j'ai appris ça. Mon père m'a battu et moi j'en ai battu après » (Mario). Yves, 50 ans, se remémore ainsi les attentes de son père face à lui : « Quand il me parlait de ses batailles de rue dans son enfance (...) j'aurais voulu avoir des bras comme lui, j'aurais voulu être un batailleur de rue (...) le gars qui clençait tout le monde ».

Les gangs présents dans le quartier servent d'exemple aux jeunes. Ces derniers observent la façon dont ils agissent pour obtenir de l'argent et du prestige. Lors de l'entrée dans un gang, la personne assimile rapidement les valeurs de celui-ci : « On m'a impliqué, on m'a montré c'était quoi le milieu des motards. J'ai aimé ça, c'était ma passion » (Mario).

Le crime est un moyen de se valoriser, d'avoir l'estime des autres : « Mon amour j'allais le chercher autrement (...) Quand je faisais un coup et on me disait c'est beau (...), je me disais que j'avais fait quelque chose de bon. Ça m'alimentait à continuer dans le crime » (Mario).

Les rapports qu'ont les personnes interviewées avec le quartier sont divers: certains y sont nés, d'autres s'y rendent lorsqu'ils consomment, d'autres s'y rendent pour travailler (prostitution), etc. Cependant, tous ont un point en commun : ils sortent du quartier, se déplacent. Ces déplacements peuvent être occasionnés par des événements particuliers : entrée en prison, désir de s'en sortir ou rechute, rencontre d'une personne. En général, le centre ville fait partie de leur trajectoire, il les attire.

3.3 Trajectoire

David, 34 ans, explique ainsi la raison de sa présence dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve : « je me cherchais quelqu'un pour tripper avec moi, une prostituée. Pi j'avais des amis que je fournissais dans ce bout-là. Pi à un moment donné, je me suis retrouvé avec une prostituée (...) je me suis accroché à ce monde là. Mais c'est ma consommation qui m'a amené là ». Pour Sylvie, c'est la prostitution « plus facile à faire là » et les nombreux endroits disponibles pour se piquer qui l'ont attiré à Hochelaga-Maisonneuve.

Denise, 33 ans, qui danse dans les bars raconte ainsi l'aggravation de sa consommation de free-base, qui l'a conduite à Hochelaga-Maisonneuve :

je faisais des pofs dans la loge (...) Là j'ai commencé à me promener de bonhomme en bonhomme (...) de sac en sac, si tu veux. Pi la prostitution est rentrée de même tranquillement. J'ai connu un gars en faisant du pouce qui avait une gang de chums au coin de Jeanne-d'Arc pi Sainte-Catherine. Pi dans cette maison là il y avait une gang de chums pi une gang de pitounes qui faisaient la rue (...) le gars que j'ai connu (...) c'était un intraveineux. Et il m'a fait goûter à ça (...) Ça pas été dur de me convaincre d'aller faire des clients pour avoir un autre quart .

Simone, dont un extrait de l'entrevue est reproduit par Bibeau et Perreault (1995), a une histoire semblable à celle de Denise :

j'avais pas de misère à me procurer de la dope parce que je dansais à ce moment-là... graduellement je déménageais et je me suis retrouvée dans Hochelaga-Maisonneuve : c'est tout un quartier ça! Ça m'a fait arrêter de danser pour changer ça en prostitution (...) c'est là que j'ai connu les filles qui m'ont amené aux piqueries (p. 183).

Le quartier représente donc une étape de leur vie, de leur trajectoire. Certains l'associent à une descente, une dégradation de leurs conditions de vie.

3.4 *Relations Affectives*

Le passé difficile des gens interviewés a un impact sur leurs relations avec les autres. Souvent, ils ne vivent pas bien leur sexualité. Mario, qui a vécu de l'abus, y associe certaines difficultés sexuelles vécues dans son adolescence : confusion dans son orientation sexuelle, timidité excessive avec les filles. Le vécu de Michèle, 33 ans, érige des barrières face à sa sexualité : « j'ai perdu ma virginité avec mon père (...) l'amour j'allais chercher ça dans le sexe, j'ai eu une sexualité très fuckée. J'ai eu de la difficulté à avoir des chums, j'étais tellement pognée. J'ai été ben isolée (...) Ça a fait que j'ai commencé à consommer, là j'avais pu de barrière ».

Plusieurs d'entre eux disent souffrir de dépendance affective, ayant manqué d'amour plus jeune. Ils poursuivent une relations avec des personnes qui les détruisent, parce qu'il ne sont pas capables de demeurer seuls. Souvent ce sont leur relation avec ces personnes qui les amènent à aggraver leurs consommations ou à faire une rechute. C'est le cas pour Denise, qui est en amour avec un voleur :

il s'est faite pagner (...) mais tout était à mon nom fait que
je me suis ramassée en dedans pis y est venu se livrer à
ma place (...) J'avais pus d'argent, ça avait coûté cher d'avocat,
fait que j'ai descendu dans H.-M., histoire d'aller faire un
peu d'argent pour pouvoir remonter aller chercher ma fille.
Mais ça été ben trop dur pour moi, y a fallu que je consomme
(...) Là j'ai resté sur la rechute
(Bibeau et Perreault, 1995, pp. 21-22).

On s'aperçoit que ces personnes ont souvent des relations avec des personnes criminalisées ou qui les entraînent dans la consommation :

Un jour je rencontre un gars, pi je tombe en amour, pi lui y se pique (...) quand j'ai commencé à me piquer ça pas été long. Ça a pris peut-être un mois pi ce gars là y voulait pu me donner de la dope (...) j'étais accrochée (...) j'ai commencé à connaître de plus en plus de monde qui se crinquaient parce que ce gars là y'en connaissait. Mais il a commencé à m'en présenter pi à me ramasser dans des places, des piqueries (Sylvie).

Le vécu difficile des personnes interviewés se reflète dans leur incapacité à développer des relations saines. Ils recherchent ce qu'ils connaissent : la violence, la délinquance, etc. Cependant, une des femmes, qui a entrepris une démarche avec les Narcotiques Anonymes, est en voie de changer ce pattern : « aujourd'hui j'essaie de (...) trouver l'amour véritable. Puis j'ai une fréquentation qui n'est pas la même chose (...) c'est pas de l'amour passion. C'est pas de la dépendance non plus. C'est un bien-être. C'est confortable » (Michèle).

Par ailleurs, dans toutes les histoires de vie, la délinquance, sous quelque forme que ce soit, est présente à un moment ou à un autre. Cela peut être en lien avec la drogue, certains délits mineurs, la prostitution, les milieux criminels (gangs de motards, clubs de danseuses), etc.

3.5 Implication dans les Milieux Délinquants

3.5.1 Drogues. D'abord, en ce qui concerne la drogue, l'implication de la personne peut être au niveau de la consommation et/ou du trafic. Les consommateurs ont un point en commun : lorsqu'ils commencent à prendre des drogues dures, l'aggravation de la consommation est très rapide. Yves et Denise racontent ainsi cette

descente : « j'avais essayé la coke pi j'avais tellement aimé ça (...) là j'essaie la freebase (...) ça été le party à tous les soirs (...) j'ai mangé l'agence d'escorte en dedans de deux mois (...) j'ai tombé sur la pique au mois de juin. A la fin de juillet, j'étais dans la rue, on avait vendu le commerce » (Yves);

je venais de connaître une personne qui faisait de la free-base.
Pi ça me tentait d'essayer (...) Ç'a pas été long, ç'a pris deux semaines (...) un jeudi, je suis partie de chez nous, je suis rentrée un lundi matin, mes enfants étaient dans la maison, y avait pas personne dedans depuis quatre jours (...) ça doit avoir duré un an comme ça (...) la prostitution est rentrée de même tranquillement (...) Mon premier fix, je l'ai fait un peu inconsciente, disons que je dormais (...) Ç'a pas été dur de me convaincre d'aller faire des clients pour avoir un autre quart, un autre quart, un autre quart (Denise, Bibeau et Perreault, 1995, pp. 19-20).

L'état de santé des individus interviewés est souvent dégradé, dû à leur consommation. Denise est une de celles qui nomme plusieurs problèmes physiques amenés par son style de vie: « à un moment donné, je me suis ramassée à l'hôpital, pas overdose mais souffle au cœur, diabète, placenta décollé, sous-alimentation » (Bibeau et Perreault, 1995, p. 20).

Parfois, la consommation de drogue conduit ces personnes au trafic, ou le contraire. Denise, quant à elle, décide d'arrêter la prostitution pour faire du trafic :

J'avais quand même un bon montant d'argent de ramassé (...) on a investi dans une grosse quantité (...) A partir de là, l'argent a rentré.
Pi on a acheté un club, pi deux camions, pi là j'me gelais (...) je continuais à danser, parce que ça faisait mon affaire de pouvoir travailler pour aller pagner des clubs, mettre des vendeurs à ma place, ça montait mes ventes (...) je la donnais à tout le monde la coke (...) J'me souviens d'avoir donné quarante quarts à une fille (...) ça me faisait une vendeuse à moi, accrochée, qui me devait de l'argent » (Bibeau et Perreault, 1995, p. 16).

Mario commence jeune à vendre de la drogue, à l'école. Il raconte qu'à 14 ans, il fait du trafic avec des gars du quartiers :

On louait des logements (...) On restait 3 semaines, 1 mois à une place, on changeait de place. C'était des piaules (...) On faisait des bunkers avec des logements : des deux par quatre dans les portes, on faisait juste un petit trou dans la porte pour passer la drogue (...) On faisait des ravages dans ces logements-là : des trous de bord en bord des murs pour traverses dans l'autre appartement l'autre bord s'il arrivait de quoi (...) Il y avait beaucoup de trafic dans les clubs.

Plus tard, Mario gagne de l'importance dans ce milieu, il occupe un palier plus haut de la pyramide :

J'étais celui qui fournissait(...) J'étais pas le petit vendeur. J'étais celui qui achetait ça en grosse quantité pi qui repassait ça en petites quantités (...) aux vendeurs (...) j'avais quand même du monde plus haut, pi j'étais là pour rapporter de l'argent (...) J'avais des ordres (...) fallait que je fasse ce qu'on me disait, sinon je serais mort.

David, qui est un consommateur, commence par fournir ses amis en drogue et son réseau s'élargit : « j'fournissais une couple de place. J'fournissais une couple de personnes aussi qui vendaient à des shooting galleries ».

3.5.2 Prostitution. Comme on l'a vu, certaines recourent à la prostitution pour payer leur consommation. Au début, Denise est danseuse et couche avec des « bonhommes » pour avoir son « sac » (cocaïne). Une prostituée rapporte qu'elle pouvait faire jusqu'à 20 clients par jour, pour gagner le montant suffisant pour payer sa consommation (Bibeau et Perreault, 1995).

La pauvreté peut également les amener à se prostituer. Pour Sylvie, c'était une façon d'avoir un toit, un lit pour dormir de temps en temps : « J'étais itinérante (...) le soir ben j'me pognais un mec pi on allait coucher dans un « touriste » ensemble, pi j'avais juste à baiser pi j'pouvais dormir dans une chambre ». Puis, avec l'augmentation de sa consommation et l'entrée dans le monde des piqueries, c'est devenu plus régulier : « coucher avec le gars de la piquerie pour qu'il me laisse rentrer pi qui m'fasse du front (...) Des fois j'allais dans des bars pi y fallait que je suce le dealer du club. Même pas pour avoir un quart, juste pour rentrer dans le club, parce qu'il m'avait barré la semaine avant ».

Également, les prostituées interviewées rapportent une violence omniprésente. Sylvie raconte avoir été violée trois fois : « les clients y avaient pas d'argent là, une fois y'avait un couteau (...) Y'en a un y fallait que j'y pisse dans gueule (...) Y'en a qui veulent te battre. Y'en a qui veulent que tu les battes ».

Par rapport au sida, les comportements semblent avoir changé, d'après Sylvie. Auparavant, la plupart des filles n'obligeaient pas le client à porter le condom. De toute façon, souvent celui-ci n'était pas intéressé à en mettre un, allait voir une prostituée qui ne le demandait pas. Aujourd'hui davantage de filles l'utilisent.

L'autre point de vue concernant la prostitution, celui de ceux qui emploient les filles, les propriétaires d'agences d'escorte, amène de nouveaux éléments. Yves a commencé comme chauffeur dans une telle agence et 3 mois plus tard, il ouvrait la sienne : « j'avais plusieurs filles qui travaillaient pour moi, y v'naient, y m'appelaient chez nous pi y voulaient toutes travailler, y'en voulaient de l'ouvrage ». Il relate que ce type de commerce était très lucratif. Cependant, il a eu des relations avec certaines filles qui l'initiaient à de nouvelles drogues et il a fini par perdre son agence à cause de la

consommation. Mario, quant à lui, parle de la violence rattachée à ce milieu : « J'ai eu une agence mais je n'étais pas dur avec eux autres, c'était plus les autres qui s'occupaient de ça que moi (...) J'en ai souvent vu des filles se faire battre parce qu'elles ne rapportaient pas ».

Les danseuses nues ont également une place importante dans ce milieu où la drogue et la violence sont courantes. Selon Michèle, la danse nue est souvent la première étape d'une descente qui conduit vers la prostitution : « On commence par danser aux tables mais c'est pas long, même c'était difficile (...) d'aller à des endroits où c'était clean. Y'avait tout le temps des attouchements, quelque chose ».

Elle ajoute, à propos des filles qui dansent et prennent de l'héroïne : « Y toffent pas longtemps pi y se ramassent tout suite sur le trottoir c'est pas long ». Denise, quant à elle, associe l'aggravation de sa consommation à ses débuts comme danseuse nue : « j'ai été danser dans les clubs; pi là c'est plein de requins; pi on a commencé par me mettre des substances style T.H. dans mes verres (...) ç'a pas été dur de monter tout de suite à la ligne de coke » (Bibeau et Perreault, 1995, p. 14).

3.5.3 Infractions criminelles. L'implication dans ces milieux est également à un autre niveau : les infractions criminelles. Mario est celui dont les activités criminelles sont les plus importantes. Il débute jeune, avec des délits mineurs : vols, voies de fait et trafic de drogue. Il vole des commerces, des autos, etc. Entre 14 et 16 ans (1977-79), il y a une escalade dans la gravité et la violence de ses actes et il s'associe à une gang de motards. Celle-ci s'occupe principalement des trafics de drogues et d'armes à Hochelaga-Maisonneuve. Il a toujours une arme sur lui, fait des contrats pour eux. Cela lui amène de l'argent et du prestige mais, comme il le relate : « c'est service rendu, service donné. Quand on t'appelait pour rendre un service ben t'avais pas le choix de dire oui ». A propos de sa place dans le réseau criminel à Hochelaga-Maisonneuve, Mario mentionne qu'il était majordome, celui qui était chargé de la protection des

personnes les plus influentes, occupant le haut de la pyramide. Il finit sa carrière criminelle dans le quartier à 17 ans, en 1980. Il commet un meurtre et passe neuf ans à Donnaconna.

A propos des vols, Sylvie relate qu'elle en commet depuis l'âge de 8 ans. Au départ elle paye ainsi sa consommation de drogue. Elle continue même lorsqu'elle commence à se prostituer :

j'volais mes parents, j'volais mon chum, j'volais tout le monde,
 j'volais dans les piqueries, j'volais de la dope, je repartais, j'avais
 peur de me faire tuer! J'battais des bonhommes sur la rue.
 Quand ça me tentais pas d'aller faire des clients ou que j'pognais
 pas (...) ben là j'allais me crisser proche d'une taverne, pi j'attendais
 qu'y en ait un vieux soul qui sorte pi là je l'battais. Avec un flashligt
 de police que je traînais dans mon sac (...) J'avais ça pi j'y crissais
 des coups de ça, j'y volais son argent.

Le milieu où ces personnes gravitent en est donc un où la pauvreté, la drogue, la violence, la prise de risques, les actes criminels semblent liés. On ne peut démêler les causes des effets. Ce sont l'ensemble des problématiques que ces personnes vivent qui amènent un style de vie particulier, propice à celles-ci. C'est un cercle vicieux duquel il semble difficile de se sortir. Bibeau et Perreault (1995) notent que lors de l'entrevue, ces personnes sont en rupture avec ce milieu, en période d'abstinence volontaire. Cependant, lorsque les chercheurs ont tenté de les rejoindre plus tard, ils ont su que la plupart de celles-ci y étaient retournées, avaient fait une rechute.

Un des témoins clés, lors de l'entrevue, donne son opinion sur le quartier, sa vision de la criminalité, des mouvements de la population, de la déchéance et des améliorations à apporter.

3.6 *Perceptions du Quartier Hochelaga-Maisonneuve*

Mario livre beaucoup de vécu se rapportant au quartier Hochelaga-Maisonneuve. Il est né dans ce quartier et y est demeuré durant les 17 premières années de sa vie. Son père a toujours habité Hochelaga-Maisonneuve et sa mère y est encore.

3.6.1 *Organisation sociale.* L'organisation sociale, le contrôle social dans le quartier semblent déficients, lorsque Mario est enfant :

un quartier assez violent, beaucoup de violence conjugale (...)
Moi je l'ai vécu dans ma famille et j'ai vu beaucoup d'autres familles le vivre (...) Les enfants se promenaient sur le trottoir avec rien sur le dos, des petits enfants de 4-5 ans laissés à eux-mêmes. Les parents buvaient, se gelaient (...) Moi mes parents ne se sont pas vraiment occupés de moi (...) on voyait ça partout dans le quartier. Pi on était toujours la même gang qui grandissait alors on s'encourageait là dedans (...) On a toujours grandi ensemble, dans un milieu défavorisé, on s'est fait un clan. Ça nous permettait de nous sortir de notre milieu où on ne se sentait pas bien.

Il ajoute, en parlant de l'attitude du voisinage : « C'était vu, c'était su qu'on était battu; l'inceste était vu et su, mais il n'y a jamais personne qui faisait quelque chose ».

3.6.2 *Criminalité.* En ce qui a trait au développement de la criminalité dans le quartier, Mario pense que le port de Montréal a joué un rôle important:

Il y avait des trafics d'armes dans le quartier (...) Le port de Montréal faisait partie du quartier Hochelaga-Maisonneuve et il s'en passait là pas à peu près! C'était le déclencheur de tout ce qui se passait dans le quartier. Ça entraînait là et ça sortait dans le quartier. Il y avait de la dope qui se transigeait là, de la boisson, des armes (...) Il y avait des gars qui travaillaient au Port qui étaient impliqués dans le crime.

Lorsque Mario est jeune, il y a de la corruption à Hochelaga-Maisonneuve. Il mentionne certaines anecdotes dont il a été témoin qui impliquaient des policiers : « Tu voyais la police venir acheter son gramme de pot à tous les jours, on lui donnait, on lui vendait pas! »; « les policiers dans ce temps-là (...) j'en avais pogné deux (...) il y avait une petite fille avec eux autres dans le char et ça bougeait là-dedans! Je me suis fait des amis avec ces policiers là parce que je les avais vu faire. Je ne me faisais pas trop achaler par eux autres ».

A l'époque où Mario est adolescent, les vols sont fréquents dans le quartier, il raconte que : « les commerces mettaient des portes en métal quand ils fermaient le soir, c'était barré à double tour et ils réussissaient à se faire voler quand même. Les gars passaient bord en bord des murs pour aller dans les commerces ».

Mario se rappelle aussi des « rackets de protection » opérés par certains gangs, qui obligeaient les commerces et les clubs à payer s'ils voulaient que leur établissement demeure en sécurité : « C'était les petites gangs de l'est (...) pi quand le monde payait pas ben il se passait des choses (...) J'en ai vu des propriétaires de bar se faire battre ».

La prostitution est devenue plus importante à Hochelaga-Maisonneuve, selon Mario, en 1979-1980. D'après lui, c'est la drogue qui a amené la prostitution :

toutes les filles qui travaillaient sur la rue c'était des junkies, il n'y
 en avait pas beaucoup qui sniffaient là dedans, c'était presque
 toutes des junkies ou des free-basemanes. Ça tombait sur le
 coin des rues pi là l'ambulance arrivait (...) Il les ramassait sur le
 coin de la rue, il les emmenait pi t'en entendais plus parler,
 3-4 jours après tu les revoyais sur le coin de la rue.

Mario mentionne que la criminalité de gangs est importante dans le quartier à partir de la fin des années 70 : « Les gars commençaient à se promener avec des couleurs, à se promener avec des beaux bicyclettes (...) Il y avait des batailles pour le territoire : qui va vendre sur tel coin de rue. J'ai vu des gars se faire tirer en pleine rue ». Ces gangs se spécialisent dans les trafics (drogues, armes, boisson). Les « hauts placés », comme Mario les nomme, financent les activités de ces groupes mais ne s'impliquent pas directement. Il se rappelle également de la guerre entre les deux clans principaux, qui a eu lieu à Hochelaga-Maisonneuve et qui a entraîné beaucoup de violence et de peur pour les résidents. Ces gangs, qui sont constitués de personnes de la même famille, qui se relaient de père en fils, sont encore présents dans le quartier aujourd'hui, d'après Mario.

3.6.3 Déplacements de la population. Ces particularités de la situation criminelle du quartier ont entraîné certains déplacements de la population. Mario relate ses perceptions à ce sujet : « les familles qui étaient écoeurées de voir ce qui se passait dans le coin (...) partaient (...) elles ne voulaient pas élever leurs enfants dans ce milieu là. Ceux qui restaient là c'était les familles défavorisées, celles qui n'avaient pas les moyens de déménager (...) ». Ces déplacements étaient volontaires, alors que d'autres ont été forcés de quitter le quartier : « J'en ai vu aussi déménager sur la pression (...) ils avaient les yeux trop grands ou ils écoutaient trop (...) Le monde avait peur et déménageait. J'ai vu une galerie sur la rue Bourbonnière tomber (...) : ils avaient scié les poteaux de la galerie. Le monde a déménagé ».

3.6.4 Déchéance et possibilités d'amélioration. Finalement, Mario donne son point de vue du moment où la qualité de vie à Hochelaga-Maisonneuve a décliné : « Plus ça allait, plus le quartier s'appauvrisait, les commerces fermaient un peu partout (...) ce qui restait ouvert était les brasseries et les magasins à une piastre (...) Les maisons étaient fermées, placardées avec des feuilles de plywood. Les gens s'éloignaient du quartier ». Il situe cette époque vers la fin des années 70. Cependant, il garde espoir

quant à l'avenir de Hochelaga-Maisonneuve : « C'est un quartier qui a (...) commencé à évoluer dans les années 80 (...) des organismes sont entrés dans le quartier ».

En terminant, un aspect qui rejoint toutes ces personnes est la prise de risque, que ce soit dans la relation avec la drogue ou dans la sexualité, la recherche de plaisir. En parlant des toxicomanes, Bibeau et Perreault (1995) mentionnent que : « Pour ces jeunes, la conduite toxicomaniaque prend la forme d'une conduite ordalique. Survivre à l'épreuve de la drogue, défier chaque fois un peu plus la mort procurent paradoxalement un sens à leur vie, dans un monde qui n'en a plus, à leurs yeux » (p. 115).

Les exemples de comportements à risque sont nombreux, à l'intérieur des propos des témoins clés : « Dans ma consommation, j'suis une personne qui s'est foutu complètement de ça. Ma santé n'avait plus d'importance pour moi (...) les condoms pi toute j'm'en crissais, j'en portais pas (...) ça avait pas d'importance; que j'meure d'une maladie que j'meure d'une overdose » (David); « j'tais une aventurière (...) J'ai fait beaucoup de route (...) j'ai fait du pouce (...) j'réalise comment de risques que j'ai pris à embarquer avec des gens (...) aller faire des spectacles (...) dans des locaux de bicycles » (Michèle); « C'tait un verre d'eau pi toutes les seringues étaient dedans, pi quand t'avais fini, t'as crissais là pi si t'en voulais une t'en prenais une là –dedans. Tu savais jamais c'était qui qui l'avait pris avant (...) Souvent (...) j'allais dans les piqueries, j'fouillais en dessous des matelas, des tapis (...) j'me pognais une seringue» (Sylvie).

Par ailleurs, à certains moments, on observe des comportements préventifs, une utilisation des ressources: « Cactus, j'allais chercher mes seringues là (...) On était les trois seules filles, je pense, qui prêtaient pas leurs seringues... Fait que j'en avais toujours une trentaine serrées » (Denise, Bibeau et Perreault, 1995, p. 29). Quant au port du condom, certains disent l'utiliser. Cependant, lorsqu'ils sont en état de manque, rares sont ceux qui conservent ces gestes préventifs. Bibeau et Perreault (1995) citent

l'histoire de Jeanne, qui dit faire attention à son corps et prendre ses précautions et qui, à cause de la consommation, perd le contrôle : « J'ai été m'acheter de la coke... y avait une fille, je savais qu'elle se shootait, je lui ai demandé : « Passe-moi ta seringue ». Je prenais une chance... j'étais consciente mais pour moi c'était plus important de m'envoyer la dope dans le bras » (Bibeau et Perreault, 1995, p. 199).

4. Désorganisation Sociale du Quartier Hochelaga-Maisonneuve

Qu'en est-il de l'organisation sociale du quartier à l'étude? Y retrouve-t-on les principales caractéristiques associées par les chercheurs aux milieux désorganisés? Les différentes particularités des milieux désorganisés socialement discutés par certains auteurs (Brantingham et Brantingham, 1984; Bursik, 1988; Byrne et Sampson, 1986; Sampson, 1986; Shaw et McKay, 1942; Shurman et Kobrin, 1986; Skogan, 1986 et 1990; Thomas et Zaniecki, 1918) seront appliquées à Hochelaga-Maisonneuve, pour déterminer si elles sont présentes ou non. La décroissance et l'hétérogénéité de la population des secteurs désorganisés, observées par différents chercheurs, sont de celles-ci. Aussi, à l'aide de certaines statistiques concernant le quartier à l'étude et de divers témoignages, on tentera d'établir si les pressions sociales ressenties par les résidents et leur manque de moyens sont tels qu'ils les poussent à poser certains gestes. Ensuite, on examinera les valeurs véhiculées dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, afin d'examiner la pertinence de l'idée de conflit de cultures. Divers indices du contrôle social exercé dans le quartier seront également fouillés : familles, organismes communautaires, implication ou désengagement des résidents, etc.

4.1 Décroissance et Hétérogénéité de la Population

D'abord, la population à Hochelaga-Maisonneuve diminue de 1961 à 1981: de 82 470, elle passe à 50 583. Une autre période de décroissance est observée, de 1989 à 1998, tant dans le quartier qu'à Montréal. Avec le développement des transportations, les gens s'éloignent vers la banlieue. La chute du nombre de résidents à Hochelaga-Maisonneuve ne se démarque cependant pas de la situation plus globale de Montréal.

Cette diminution de la population ne serait donc pas un facteur de désorganisation sociale important. On a également démontré que la population du quartier est assez homogène : peu d'immigrants se sont installés à Hochelaga-Maisonneuve et 91% de la population parle français. Ces caractéristiques démographiques du quartier n'y amènent donc pas nécessairement la désorganisation.

4.2 Pressions Sociales

Cependant, comme on l'a vu au premier chapitre, le portrait de la situation économique à Hochelaga-Maisonneuve n'est pas réjouissant. En effet, 46 % des ménages vivent sous le seuil de la pauvreté, près du tiers de la population est sur l'aide sociale et le taux de chômage est de 19,7 %. De plus, 31% des personnes de 15 ans et plus n'ont pas atteint la neuvième année et 43% de la population du quartier est analphabète fonctionnelle. En terme de moyens, on peut donc avancer que la population du quartier est assez limitée.

Pour ce qui est des aspirations, les témoignages des individus interviewés tendent à établir qu'elles sont de même nature que celles d'autres personnes plus aisées : s'élever socialement et réussir matériellement. En faisant référence à son implication dans une gang de motards, Mario cite ce que cela lui a apporté : « du prestige, de l'argent, je pouvais faire ce que je voulais : me louer un appartement à 4 -5000 \$ par mois ». Denise, qui a opéré un réseau de trafic de drogue, semble également accorder beaucoup d'importance à l'argent : « A partir de là, l'argent a rentré. Pis on a acheté un club, pis deux camions (...) c'était l'abondance (...) j'avais mes idées de grandeur ». Leur reconnaissance sociale, ils la puisent chez leurs pairs criminels : « On peut pas dire que j'étais le king d'Hochelaga-Maisonneuve mais je faisais partie du monde qui était reconnu (...) Ça me donnait un prestige et je m'en servais (...) j'étais quelqu'un qui était assez haut placé » (Mario).

Pour certains individus, le fait qu'ils aient subi certaines pressions sociales auxquelles ils ne pouvaient répondre par des moyens légitimes peut donc les avoir

entraînés dans la délinquance. Cependant, vu le nombre limité d'individus interviewés, leur vécu et leur milieu d'appartenance particuliers, on ne peut généraliser. De nombreuses personnes résidant à Hochelaga-Maisonneuve ont subi les mêmes pressions et n'ont commis aucun acte délinquant.

4.3 Conflits Sociaux

Ensuite, la notion de conflits sociaux est avancée par Shaw et McKay (1942) pour expliquer le lien entre désorganisation sociale et augmentation de la criminalité. On a vu précédemment que les valeurs de certaines personnes impliquées dans les milieux criminels à Hochelaga-Maisonneuve peuvent être jugés par certains comme non conventionnelles. L'argent, le pouvoir, la compétition et le contrôle, présents dans divers milieux sont tellement valorisés dans le quartier qu'ils aboutissent sur de la violence. Il faut être supérieur aux autres, par n'importe quel moyen. Quant aux toxicomanes, l'affirmation de Bibeau et Perreault (1995) à l'effet qu'ils sont en situation de rupture avec les modèles sociaux dominants conforte l'hypothèse d'un rejet de certaines valeurs conformistes.

Cependant, regrouper les individus en deux groupes distincts, ceux qui représentent la majorité, la conformité et les autres, est contesté par certains auteurs (Bursik, 1988; Kornhauser, 1978). La réalité est plus subtile, constituée de zones grises : la valeur servant de base à un comportement peut dépendre de la situation et une personne peut avoir des valeurs contradictoires, qu'elle privilégie selon le contexte. Parler de sous culture délinquante est une simplification de la réalité : les individus la composant sont différents, posent des actes délinquants pour diverses raisons.

Quand même, il est certain que la présence d'un nombre important de délinquants dans le quartier, ainsi que celle de gangs criminels, augmente les chances qu'un jeune s'associe à ce milieu. On a vu que pour l'un des informateurs clés, les pairs

délinquants, les gangs de motards, sont un des facteurs d'entrée dans un mode de vie criminel.

4.4 *Contrôle Social*

4.4.1 *Familles.* Une défaillance dans le contrôle social peut également constituer un de ces facteurs. Shaw et McKay (1942) avancent que des familles dysfonctionnelles constituent une partie des éléments faisant en sorte que les mécanismes de contrôle social des milieux désorganisés sont inexistantes ou inefficaces. L'étude de Byrne et Sampson (1986) réitère l'importance de la distribution des familles dans un quartier. Selon cette dernière, lorsqu'elles sont brisées, cela a des conséquences importantes sur le contrôle social formel et informel : baisse de participation dans les organismes locaux et les institutions formelles et surveillance moindre puisqu'un seul parent est présent.

On a vu que les conditions familiales caractérisant le quartier Hochelaga-Maisonneuve ne sont pas très propices à l'instauration d'une supervision adéquate des comportements et à une socialisation des jeunes. En effet, 46 % des familles sont monoparentales et 86 % de celles-ci ont une femme comme chef de famille. En étant monoparentales, certaines familles peuvent disposer de moins de moyens, avoir moins de temps à consacrer à leurs enfants. La fréquence des conflits familiaux dans le quartier, notée par le policier interviewé, démontre également un manque au niveau du contrôle exercé par la famille. Les témoignages de certains résidents du quartier corroborent ces informations statistiques, en ce qui a trait à l'inadéquation des familles : la violence, l'absence de supervision, les besoins primaires de jeunes enfants non comblés, la transmission de valeurs non conformes sont observés à Hochelaga-Maisonneuve.

4.4.2 *Organisations communautaires.* Shaw et McKay (1942) mettent également en évidence la place des organisations communautaires dans le réseau de contrôle social d'un quartier. Lorsque celles-ci sont gérées par des gens de l'extérieur, elles ne jouent pas le rôle d'éducation et de socialisation qu'elles devraient jouer. Elles fonctionnent

selon un mode qui n'est pas adapté au quartier spécifiquement mais à la société en général. Elles peuvent donc contribuer à l'inefficacité du contrôle social dans un secteur. Bursik (1988) insiste sur les rapports entretenus entre eux par les membres d'une communauté, l'organisation d'activités communautaires, de réseaux locaux, qui sont des indicateurs d'un milieu sain, bien organisé socialement.

A Hochelaga-Maisonneuve, on observe un très grand nombre de ressources communautaires. La majorité de celles-ci sont nées grâce à l'initiative de gens du quartier, après la constatation d'un besoin de la population. Par exemple, plusieurs organismes, dont des comptoirs alimentaires, des cuisines collectives, le Chic resto Pop (restaurant communautaire), la Pop Mobile (service de dîners en milieu scolaire), visent à outiller les gens du quartier afin qu'ils aient les moyens d'améliorer leur alimentation. On a vu que cela était un point faible de certains résidents d'Hochelaga-Maisonneuve, surtout dans la partie sud ouest du quartier.

Les ressources en hébergement sont également nombreuses et couvrent diverses clientèles et problématiques. Des organisations comme le Comité Bails et l'Entraide Logement Hochelaga-Maisonneuve ont comme mission d'informer la population sur leurs droits en matière de logements et de poser des actions pour améliorer les conditions de ces logements, pour l'accessibilité des logements sociaux. C'est un besoin réel dans le quartier, étant donné les conditions précaires dans lesquelles certaines personnes vivent (logements détériorés, non conformes au Code municipal du logement, liste d'attente pour les coopératives d'habitation).

Également, plusieurs organismes se spécialisent dans l'éducation populaire : soutien et récupération scolaires, ateliers de formation, groupe populaire d'alphabétisation, intervention familiale, éducation des femmes, etc. On tente donc d'améliorer le niveau assez bas d'éducation des gens du quartier, afin de leur donner des outils pour se trouver une place sur le marché du travail.

Avec la constatation de certains problèmes familiaux vécus par les résidents d'Hochelaga-Maisonneuve, certains organismes ont décidé d'agir pour soutenir les familles du quartier. Le Carrefour Familial Hochelaga (éducation populaire et support à la famille), Les Enfants de l'Espoir (intervention préventive auprès de jeunes familles affichant un dysfonctionnement familial sévère), Petit Revdec (services pour jeunes filles enceintes et jeunes mères et beaucoup d'autres, sont de ceux ci.

Le quartier vivant également des problèmes quant à la santé de ses résidents (basses espérances de vie, bébés de faibles poids à la naissance, mauvaises habitudes de vie, toxicomanie), certaines organisations se sont engagées à promouvoir la santé à Hochelaga-Maisonneuve. Ce peut être par de l'information, du soutien, des visites à domicile, de l'éducation, des thérapies, des centres d'hébergement, une aide à la réinsertion sociale, etc. Par exemple, certaines mères du quartier se sont regroupées et offrent un service de visite aux familles de nouveaux nés (Fondation de la Visite).

Également, les citoyens d'Hochelaga-Maisonneuve bénéficient d'une aide pour faire valoir leurs droits sociaux : droit au travail, droit au repos et aux loisirs, droit à un niveau de vie suffisant pour assurer sa santé, son bien-être et ceux de sa famille, droit à l'éducation gratuite, droit de prendre part librement à la vie culturelle de la communauté (articles 23 à 27 de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme). Le Comité d'organisation et de défense des droits des assistés sociaux et le Comité de chômage de l'Est, entre autres, voient à faire respecter ces droits.

Justement, le chômage étant une problématique du quartier (taux de 19,7 %), plusieurs clubs de recherche d'emploi et entreprises d'insertion à l'emploi ont vu le jour à Hochelaga-Maisonneuve. Ces dernières, dont La Luciole, Le Boulot Vers, Les Champêtreries, Photocop et S.O.S. Vélo offrent une formation utile pour le marché du travail.

Finalement, plusieurs coalitions et tables de concertation ont été mises sur pied dans le quartier, afin de trouver une solution commune aux problèmes récurrents : Coalition sur l'alimentation dans Hochelaga-Maisonneuve, Concertation Enfance-Famille Hochelaga-Maisonneuve, Concertation Jeunesse, Concertation Toxicomanie Hochelaga-Maisonneuve, Conseil pour le développement local et communautaire Hochelaga-Maisonneuve, etc.

On s'aperçoit donc que les résidents d'Hochelaga-Maisonneuve se mobilisent, luttent pour de meilleures conditions de vie. Ils sont conscients des problèmes vécus par certains habitants du quartier et tentent de trouver des solutions collectives. Cet engagement, cette volonté d'agir sont des indices d'une certaine organisation dans le quartier. Les observations de Skogan (1990) s'appliquant aux milieux désorganisés – inaction, isolement, manque de solidarité des résidents - ne sont pas représentatives du quartier Hochelaga-Maisonneuve.

Conclusion

Ce sont les chercheurs de l'École de Chicago qui, les premiers, se sont intéressés aux secteurs criminalisés dans une ville. Ils ont dégagé certaines particularités associées à ceux-ci : une population décroissante et hétérogène, pauvre et un aspect physique dégradé. Selon eux, ces caractéristiques contribuent au développement d'une situation générale qui favorise la délinquance. C'est le niveau de désorganisation sociale d'une communauté, d'après leurs conclusions, qui est en lien avec la manière dont certaines de ses propriétés sont traduites en comportements. En effet, les pressions sociales, les conflits de culture et la défaillance du contrôle social, qui sont présents dans les milieux désorganisés, font en sorte que plus de gens posent des actes criminels. Les successeurs de l'École de Chicago continuent à aborder l'étude de quartiers urbains criminalisés sous l'angle de la désorganisation sociale mais certains mettent l'emphase sur le contrôle social. De nouveaux traits spécifiques à ces secteurs sont mis à jour : nombre élevé de locataires, grande mobilité, mouvements fréquents de la population, proportion importante de familles qui sont brisées, absence ou mauvais état des rapports entre les membres de la communauté et éléments provenant de l'extérieur.

La méthode monographique employée dans l'étude du quartier Hochelaga-Maisonneuve, centrée sur une communauté, amène une compréhension plus riche de celle-ci. L'approche multiple permet de cerner l'objet, en l'occurrence le quartier Hochelaga-Maisonneuve, de l'observer sous toutes ses facettes. Les statistiques, sources documentaires, monographies, articles de journaux et entrevues avec des témoins clés provenant de divers sous-groupes du quartier révèlent des informations qui souvent se recoupent, se confirment ou se confrontent. Cela permet de se forger une opinion

fondée sur la criminalité du quartier.

Le bref historique aide à comprendre la manière dont Hochelaga-Maisonneuve s'est formé, son évolution. On s'aperçoit de la place importante des industries dans le développement du quartier. Sa croissance dure jusqu'au début des années 60, moment où les conditions de vie deviennent plus difficiles : Les entreprises ferment et plusieurs jeunes quittent le quartier pour se trouver du travail. A la fin des années 70, le quartier se démarque par ses hauts taux d'hospitalisation pour alcoolisme et pour carence alimentaire. A cette époque, la population est pauvre, l'éducation déficiente et beaucoup de familles sont monoparentales.

Le portrait plus récent du quartier Hochelaga-Maisonneuve ne diffère pas tellement de ce qu'on pouvait observer alors. En effet, près de la moitié des ménages vit sous le seuil de la pauvreté, environ un tiers des résidants bénéficient de l'aide sociale et 87 % de la population est locataire. Le bas niveau d'éducation des gens du quartier et la piètre performance de ses écoles n'améliorent pas le constat. Plusieurs problèmes sociaux minent la qualité de vie à Hochelaga-Maisonneuve : suicide, basse espérance de vie et mauvaise alimentation. L'aspect physique du quartier laisse également à désirer. Les bâtisses délabrées et les logements vétustes contribuent à son manque d'attrait. Les nombres importants de dépanneurs, d'établissements de prêteurs sur gage et de logements à louer peuvent avoir une incidence sur la criminalité du quartier : ils créent des opportunités ou diminuent le contrôle social. Les seringues, qu'on retrouve surtout dans la partie sud ouest du quartier, sont une source d'inquiétude pour les citoyens. Elles sont associées à la prostitution et à la drogue à Hochelaga-Maisonneuve.

La prostitution, les agressions sexuelles, les introductions par effraction, les vols qualifiés et les infractions liées aux drogues sont les crimes les plus problématiques dans le secteur. Elles représentent au moins le double de la situation à Montréal (pour la prostitution, les taux sont six fois plus élevés que ceux de la ville.). Le policier

interviewé fait état quant à lui des nombreux cas de violence conjugale dont il est témoin dans le cadre de son travail. L'étude de Bibeau et Perreault (1995) informe davantage sur la prostitution et la drogue dans le quartier. Les auteurs remarquent l'aspect négligé des prostituées, le fait qu'elles fonctionnent sans proxénète, les raisons qui les poussent à vendre leur corps (pauvreté, consommation) et font le lien entre la prostitution et la drogue. En effet, selon eux, c'est grâce aux prostituées que les trafiquants de drogue prospèrent dans le quartier. Elles sont les principales clientes des piqueries et y amènent leurs connaissances, qui deviennent de nouveaux clients. Par ailleurs, la prostitution et les piqueries se concentrent davantage, selon les policiers et les témoignages des informateurs, dans la partie sud ouest du quartier. Bibeau et Perreault (1995) analysent le fonctionnement du trafic de drogue à Hochelaga-Maisonneuve et concluent, en se basant sur les dires de plusieurs témoins clés, que les fournisseurs sont peu nombreux et qu'au sommet du réseau, on retrouve les Hell's Angels.

Finalement, le quartier Hochelaga-Maisonneuve se distingue également des autres quartiers montréalais par le nombre élevé de suspects qui y résident : trois fois plus que la moyenne à Montréal. Ceux-ci sont généralement des hommes, âgés de plus de 18 ans, n'étant pas issus de communautés culturelles. Dans le quartier, la criminalité est le fait de délinquants locaux, peu proviennent de l'extérieur.

L'étude de l'évolution de différents types d'infractions dans le quartier permet de faire des associations entre certains types, de mieux comprendre la criminalité à Hochelaga-Maisonneuve. D'abord, les taux d'homicide sont plus élevés à Hochelaga-Maisonneuve qu'à Montréal durant toute la période à l'étude (de 1972 à 1996). La tendance depuis 1987-1991 est cependant à la baisse; les taux se rapprochent de ce qu'on observe en 1972-1976. Les voies de fait et les agressions sexuelles sont stables jusqu'en 1985, puis croissent d'une façon importante jusqu'en 1996. Les vols qualifiés, vols de véhicules et introductions par effraction augmentent assez constamment, de 1972 à 1996. En 1972, les taux sont semblables à ceux de Montréal et en 1996, ils sont

environ deux fois plus élevés. La prostitution n'apparaît pas avant 1986 dans les statistiques des rapports de police. Les raisons sont juridiques : l'article du code criminel se rapportant à la prostitution est interprété par les tribunaux, jusqu'en 1986, d'une façon qui limite son application. Cependant, à partir de 1989, on observe une augmentation plus substantielle des taux. En 1996, ils sont quinze fois plus importants qu'à Montréal¹. Pour ce qui est des infractions concernant les drogues, 1989 représente également un point culminant. Les taux diminuent par la suite, puis croissent de nouveau. En 1996, on constate 2,8 fois plus de délits de drogue à Hochelaga-Maisonneuve qu'à Montréal (en tenant compte de la population). Le moment où le quartier se démarque de Montréal en ce qui concerne les infractions liées à la drogue, vers la fin des années 80, coïncide avec l'arrivée des prostituées à Hochelaga-Maisonneuve.

L'évolution de la criminalité démontre donc que la situation s'est aggravée depuis 1972 : Les taux de la plupart des infractions représentent maintenant environ le double de ceux de Montréal. La criminalité à Hochelaga-Maisonneuve se caractérise par ses nombreux cas de prostitution et par les infractions liées aux drogues, qui explosent en 1986. La criminalité traditionnelle (introductions par effraction, vols de véhicules, vols qualifiés) est en hausse depuis 24 ans et représente environ le double de ce qu'on observe en général à Montréal.

Ces chiffres doivent cependant être mis en contexte. Il faut garder à l'esprit, lorsque l'on compare le quartier Hochelaga-Maisonneuve à Montréal, que la situation de plusieurs quartiers montréalais plus aisés (Westmount, Beaconsfiels, Pierrefonds, etc.) est très différente de celle du quartier à l'étude. Il est normal que leur niveau de criminalité soit plus bas.

¹ Ce chiffre représente la situation en 1996 dans le district 52, dont le territoire comprend une partie du quartier Centre Sud. Les taux en 1995 pour le poste de quartier 23 sont un peu moins élevés : ils le sont quand même six fois plus qu'à Montréal.

La situation criminelle dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve est donc inquiétante, mais moins qu'on aurait pu le penser : elle ressemble à celle de quartiers montréalais ayant des conditions sociales et économiques semblables. De plus, l'écart entre la criminalité des quartiers montréalais est beaucoup moins important que ce qu'on observe aux États-Unis. La situation des pires quartiers montréalais ne se compare pas à leurs homologues américains. A Montréal, la différence entre les communautés est moindre. Hochelaga-Maisonneuve est donc loin d'être assimilé à un ghetto criminel.

Cependant, il se distingue par ses taux élevés de prostitution. Cette dernière étant liée, selon certains (Bibeau et Perreault, 1995), à la drogue, ces deux infractions sont analysées. A travers les témoignages de diverses personnes impliquées dans les milieux de la prostitution et de la drogue, certaines similarités sont constatées. D'abord, ces personnes ont souvent vécu un traumatisme dans leur enfance : violence, abus sexuels, mort, criminalité, etc. Cela les empêche de développer des relations saines, occasionne un blocage affectif. Pour la plupart, l'éducation et la transmission de valeurs sont inadéquates. Aussi, pour tous les individus, le quartier Hochelaga-Maisonneuve ne représente qu'une partie de leur trajectoire, souvent celle qui les conduit vers la consommation ou la prostitution. Tous sont impliqués dans les milieux délinquants, que ce soit par leur consommation ou leur moyen de subsistance (trafic de drogue, agence d'escorte, vols, prostitution, danse nue, etc.). Finalement, la prise de risques constitue leur façon de fonctionner. Par rapport au quartier, un des interviewés nomme certaines perceptions: déficience dans le contrôle social informel, criminalité de gangs importante, déménagements sélectifs, déchéance.

Quant au fait que le quartier soit ou non désorganisé socialement, plusieurs éléments s'opposent. D'une part, la décroissance de la population, qui suit la courbe descendante qu'on peut observer plus généralement à Montréal, ne favorise pas l'organisation à Hochelaga-Maisonneuve. De plus, la plupart des particularités associées aux secteurs désorganisés socialement dans la littérature se retrouvent à

Hochelaga-Maisonneuve : pauvreté (pourcentages élevés de ménages ayant de faibles revenus et/ou bénéficiant de l'aide sociale, logements à prix modiques), aspect physique dégradé (bâtisses abandonnées, en ruine), nombre élevé de locataires, mobilité assez importante et familles brisées.

D'autre part, l'homogénéité de la population devrait diminuer le niveau de désorganisation du quartier. En effet, les résidants peuvent plus facilement communiquer, étant de même culture. Également la montée des organismes communautaires dans le quartier, dans les années 1980, peut avoir un impact sur la capacité des gens à s'organiser. Elle démontre la mobilisation des résidants, leur sentiment d'appartenance au quartier.

L'application des critères de mesure du niveau d'organisation d'un secteur élaborés par Thomas et Znanieki (1918) amène aussi des éléments indiquant une certaine organisation. D'abord, la présence de nombreux groupes communautaires ayant leur origine dans le quartier et certains articles du journal de quartier témoignent de la présence d'une opinion sociale sur les problèmes d'intérêt commun : les gens du quartier manifestent et s'expriment. L'étude du comité Hochelaga-Maisonneuve Quartier en santé (1996-1997), dont le but est d'illustrer l'état de santé du quartier, afin d'évaluer les besoins de la population, constitue un exemple récent d'actes pertinents, en référence à ces problèmes. La participation à ce bilan de plusieurs personnes des milieux communautaire, institutionnel, des paroisses et des affaires démontre une capacité à s'organiser, à obtenir l'unanimité et à coopérer. Également, les nombreuses organisations communautaires sont le fruit d'une réflexion sur la façon de régler un problème, en utilisant les ressources disponibles de l'entourage. Toutes ces actions démontrent finalement que les individus ne sont pas désintéressés du bien-être de la communauté.

Les éléments amenant la désorganisation sociale dans le quartier ainsi que les taux élevés de certaines infractions s'opposent donc à la volonté collective d'améliorer la qualité de vie à Hochelaga-Maisonneuve, qui émane de la présence et de l'action des nombreux organismes communautaires. Mais leur action est-elle efficace? A-t-elle un impact sur la criminalité du quartier?

En examinant l'évolution des principaux crimes, on s'aperçoit que les années 80-90 représentent une période d'expansion de la criminalité dans le quartier, les années récentes étant souvent les plus problématiques. L'arrivée des organisations communautaires, en réponse à certains problèmes sociaux vécus par les résidants, ne semble pas avoir d'effet à la baisse sur les taux de criminalité, au contraire. On peut même se demander si certains organismes n'entraînent pas un effet pervers sur la criminalité. En effet, les maisons d'hébergements pour jeunes en difficulté, pour les détenus et les maisons de thérapie et de réinsertion sociale pour toxicomanes attirent une clientèle criminalisée ou à risque, qui peut décider de s'installer par la suite dans le secteur. Elles pourraient donc être en lien avec le nombre important de suspects résidant à Hochelaga-Maisonneuve.

Finalement, le quartier Hochelaga-Maisonneuve n'est pas totalement désorganisé, la mobilisation de sa population suppose une certaine organisation. Cependant, son effet sur la criminalité n'est pas celui souhaité. Peut-être devrait-on s'interroger sur la pertinence de concentrer plusieurs services pour clientèles à risque dans le même secteur. L'effort des résidants afin de revitaliser leur quartier ne serait alors pas contré par le mouvement continu de personnes en difficulté.

Références

- Beauregard, V. (1991, 28 décembre). Les grands disparus de 1991. *La Presse*, B6.
- Berger, F. (1990, 25 octobre). Une population en crise, singulièrement éprouvée par le chômage. *La Presse*, A8.
- Bibeau, G. et Perreault, M. (1995). *Dérives montréalaises : à travers des itinéraires de toxicomanies dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve*. Québec : Boréal.
- Blanchard, S. (1994, 2 septembre). Des mâles dans un carrousel. *Le Devoir*, A3.
- Blanchard, S. (1995, 25 mars). « As-tu fait tes devoirs ». *Le Devoir*, A1.
- Blanchard, S. (1995, 23 mai). Avoir un enfant à 14 ans : patience et respect. *Le Devoir*, A1.
- Block, R. et Block, C.R. (1992). Homicide syndromes and vulnerability : Violence in Chicago community areas over 25 years. *Studies on Crime and Crime Prevention*, 1.
- Brantingham, P.J. et Brantingham, P.L. (1984). *Patterns in Crime*. New York : Macmillan Publishing Co.
- Bursik, R.J. (1988). Social disorganization and theories of crime and delinquency : problems and prospects. *Criminology*, 25, 893-909.
- Byrne, J.M. et Sampson, R.J. (eds). (1986). *The social ecology of crime*. New York : Springer Verlag.
- Carrier, H. (1960). *Le sociologue canadien Léon Guérin*. Montréal : Les éditions Bellarmin.
- Cayouette, P. (1992, 10 octobre). Le nouveau bastion du Ku Klux Klan. *Le Devoir*, A1.
- Cédilot, A. (1997, 20 décembre). Le chef du club d'élite des Hells a commencé au bas de l'échelle. *La Presse*, A1.

- Citoyens du quartier Hochelaga-Maisonneuve font le ménage (Les). (1993, 22 juin). *Le Soleil*, A3.
- Cohen, L.E. et Felson, M. (1980). Human ecology and crime : a routine activity approach. *Human Ecology*, 8, 389-406.
- Crozier, M. et Friedberg, E. (1977). *L'acteur et le système*. Paris : Éditions du Seuil.
- Denzin, N.K. (1970). *Sociological methods; a sourcebook*. Chicago : Aldine.
- Gervais, R. (1995, 26 août). Prostitution : les arrestations se multiplient. *La Presse*, A3.
- Hochelaga-Maisonneuve Quartier en Santé. (1996-1997). *Hochelaga-Maisonneuve : Portrait de quartier*. Montréal : Hochelaga-Maisonneuve Quartier en Santé.
- Kornhauser, R.R. (1978). *Social sources of delinquency*. Chicago : University of Chicago Press.
- Laberge, Y. (1995, 20 octobre). 34 millions pour faire revivre les vieux quartiers. *La Presse*, A3.
- Laberge, Y. (1996, 15 avril). Vivement la rénovation urbaine pour Hochelaga-Maisonneuve. *La Presse*, A7.
- Laliberté, M. (1995, 11 août). Guerre des motards : L'insécurité grandit dans Hochelaga-Maisonneuve. *Le Devoir*, A3.
- Linteau, P.-A. (1981). *Maisonneuve ou Comment des promoteurs fabriquent une ville : 1883-1918*. Montréal : Boréal express.
- Mayer, M. (1997). *Les contextes écologiques d'incidence de mauvais traitements à l'égard des enfants dans la région de Montréal*. Thèse de doctorat inédite, Université de Montréal.
- Merton, R.K. (1938). Social structure and anomie, *American Sociological Review*, 3, 672-682.

- Montpetit, C. (1997, 11 novembre). De l'ombre à la lumière, des « graffiteurs » illégaux se transforment en peintres. *Le Devoir*, A1.
- Montpetit, C. (1998, 3 avril). Les Enfants de l'Espoir : les exclus d'entre les exclus. *Le Devoir*, A1.
- Ouimet, M., Tremblay, P. et Morselli, C. (1997). *Analyse stratégique des facteurs démographiques, économiques et sociaux qui façonnent l'environnement du Service de Police de la Communauté Urbaine de Montréal*. Montréal : Centre international de criminologie comparé.
- Paré, I. (1997, 14 août). Espérance de vie : Dis-moi où tu habites... *Le Devoir*, A3.
- Park, R.E., Burgess, E.W. et McKenzie, R. (1925). *The City*. Chicago : University of Chicago Press.
- Pineau, Y. (1998, 7 mars). Un afficheur inconnu « publie » les tarifs des prostituées du Centre-Sud. *La Presse*, A4.
- Poupart, J. (1997). L'entretien de type qualitatif : considérations épistémologiques, théoriques et méthodologiques. Dans J. Poupart, J.-P. Deslauriers, L.-H. Groulx, A. Laperrière, R. Mayer et A.P. Pires (Éds), *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (pp. 173-209). Montréal : Gaëtan Morin.
- Robert, P. (1977). Changer la justice. *Année sociologique*, 28, 453-490.
- Roy, J.-H. (1993, 8 juillet). Manifs contre la prostitution. *Voir*, 6.
- Roy, P. (1998, 16 octobre). Les priorités : pauvreté et habitation. *La Presse*, B6-B7.
- Sampson, R.J. (1986). Crime in cities : the effect of formal and informal social control. *Crime and Justice*, 8, 271-311.
- Sampson, R.J. et Groves, W. (1989). Community structure and crime : testing social disorganization theory. *American Journal of Sociology*, 94, 774-802.

- Schuerman et Kobrin. (1986). Community careers in crime. *Crime and Justice*, 8, 67-100.
- Shaw, C.R. et McKay, H.D. (1942). *Juvenile Delinquency and Urban Areas*. Chicago : University of Chicago Press.
- Skogan, W. (1986). Fear of crime and neighborhood change. *Crime and Justice*, 8, 203-229.
- Skogan, W. (1990). *Disorder and decline*. New York : Free Press.
- Sutherland, E.H. (1939). *Principles of criminology*. Philadelphie : Lippincott.
- Thomas et Zaniecki. (1918). *The polish peasant in Europe and America*. New York : Knopf.
- Tourville, H. (de). (1886). La science sociale est-elle une science? *La Science Sociale*, 1, 9-21.
- Trottier, E. (1990, 25 août). La gangrène de la drogue atteint Hochelaga-Maisonneuve. *La Presse*, B6.
- Trottier, E. (1991, 17 juillet). Hochelaga-Maisonneuve se défend : Ce sont des revendeurs de drogue. *La Presse*, A1.
- Trottier, E. (1991, 10 septembre). « Personne ne peut mettre un terme à la prostitution ». *La Presse*, A3.
- Trottier, E. (1991, 16 décembre). Skinhead frappé à coups de bâtons. *La Presse*, A6.
- Trottier, E. (1995, 21 septembre). Des seringues propres seront distribuées. *La Presse*, A10.
- Wilson J.Q. et Kelling, G.L. (1982). Broken windows. *The Atlantic Monthly*, mars.
- Wirth, L. (1928). *The Ghetto*. Chicago : University of Chicago Press.

Jurisprudence

R. c. Debra Hutt, (1978) 2 R.C.S. 476.

R. c. Sloan, (1994) 30 C.R. 156.

R. c. Whitter, (1981) 2 R.C.S. 606.

Appendice A

Données brutes sur l'évolution des principaux crimes

à Hochelaga-Maisonneuve (district 52)

Homicides

Années	Hom. H.-M.	Hom. Mtl.	Hom. Moy. H.M	Hom. Moy. Mtl	Pop. H.-M.	Pop. Mtl.	Taux H.-M.	Taux Mtl.	Ratios	Taux Moy. H.-M.	Taux Moy. Mtl.	Ratio moyen
1972-1976	33,5	426	6,7	85,2	93 226	1 874 982	36	23	1,6	7,19	4,54	1,58
1977-1981	36	379	7,2	75,8	72 687	1 810 988	50	21	2,4	9,91	4,19	2,37
1982-1986	39,5	413,5	7,9	82,7	71 998	1 746 283	55	24	2,3	10,97	4,74	2,32
1987-1991	35	423	7	84,6	63 959	1 764 950	55	24	2,3	10,94	4,79	2,28
1992-1996	18	318	3,6	63,6	56 086	1 771 782	32	18	1,8	6,42	3,59	1,79

Agressions sexuelles

Années	Agres. H.-M.	Agres. Mtl.	Pop. H.-M.	Pop. Mtl.	Taux H.-M.	Taux Mtl.	Ratio
1972	100	1 339	95 243*	1 582 960,5*	1,05	0,85	1,24
1973	48	1 305	95 800	1 969 875	0,5	0,66	0,76
1974	39	1 385	93 500	1 977 265	0,42	0,7	0,60
1975	30	1 152	99 980	2 009 394	0,3	0,57	0,53
1976	35	1 002	81 607	1 835 416	0,43	0,55	0,78
1977	61	1 066	79 598	1 847 341	0,77	0,58	1,33
1978	39	909	76 142	1 828 987	0,51	0,5	1,02
1979	68	1 310	72 687	1 810 932	0,93	0,72	1,29
1980	63	1 106	69 231	1 792 869	0,91	0,62	1,47
1981	53	1 030	65 776	1 774 811	0,81	0,58	1,40
1982	51	956	70 773*	1 756 658*	0,72	0,54	1,33
1983	57	1 112	75 770	1 738 505	0,75	0,64	1,17
1984	67*	1 120,5*	75 170	1 760 164	0,89	0,64	1,39
1985	77	1 129	74 885	1 741 936	1,03	0,65	1,58
1986	189	1 279	63 392	1 734 150	2,98	0,74	4,03
1987	92	1 204	65 033	1 752 482	1,41	0,69	2,04
1988	110	1 223	65 033	1 752 482	1,69	0,7	2,41
1989	94	1 288	65 033	1 752 482	1,44	0,73	1,97
1990	95	1 322	63 243,5**	1 783 653	1,5	0,74	2,03
1991	114	1 464	61 454**	1 783 653	1,85	0,82	2,26
1992	92	1 538	59 664,5**	1 783 653	1,54	0,86	1,79
1993	130	1 341	57 875**	1 775 881	2,25	0,75	3,00
1994	76	1 264	56 085,5**	1 764 129,5*	1,35	0,72	1,88
1995	102	1 222	54 296**	1 766 459*	1,88	0,69	2,72
1996	105	1 254	52 506,5**	1 768 788,5*	2	0,71	2,82

* Donnée calculée à partir des données des années adjacentes

** Donnée estimée à partir de l'évolution de la population de 1983 à 1989

Voies de fait

Années	Vdf H.-M.	Vdf Mtl.	Pop. H.-M.	Pop. Mtl.	Taux H.-M.	Taux Mtl.	Ratio
1972	361	5 590	95 243*	1 582 960,5*	3,79	3,53	1,07
1973	382	5 872	95 800	1 969 875	3,99	2,98	1,34
1974	373,5*	5 970	93 500	1 977 265	3,99	3,02	1,32
1975	365	6 108	99 980	2 009 394	3,65	3,04	1,20
1976	329	6 058	81 607	1 835 416	4,03	3,3	1,22
1977	266	5 303	79 598	1 847 341	3,34	2,87	1,16
1978	338	5 430	76 142	1 828 987	4,44	2,97	1,49
1979	322	6 416	72 687	1 810 932	4,43	3,54	1,25
1980	298	6 607	69 231	1 792 869	4,3	3,68	1,17
1981	326	7 089	65 776	1 774 811	4,96	3,99	1,24
1982	283	6 805	70 773*	1 756 658*	4	3,87	1,03
1983	318	7 170	75 770	1 738 505	4,2	4,12	1,02
1984	348*	7 643,5*	75 170	1 760 164	4,63	4,34	1,07
1985	378	8 117	74 885	1 741 936	5,05	4,66	1,08
1986	551	10 818	63 392	1 734 150	8,69	6,24	1,39
1987	640*	12 414*	65 033	1 752 482	9,84	7,08	1,39
1988	640*	12 414*	65 033	1 752 482	9,84	7,08	1,39
1989	729	14 010	65 033	1 752 482	11,21	7,99	1,40
1990	750	14 329	63 243,5**	1 783 653	11,86	8,03	1,48
1991	823	15 138	61 454**	1 783 653	13,39	8,49	1,58
1992	876	16 009	59 664,5**	1 783 653	14,68	8,97	1,64
1993	830	15 746	57 875**	1 775 881	14,34	8,87	1,62
1994	987	16 435	56 085,5**	1 764 129,5*	17,6	9,32	1,89
1995	806	14 232	54 296**	1 766 459*	14,84	8,06	1,84
1996	745	13 537	52 506,5**	1 768 788,5*	14,19	7,65	1,85

* Donnée calculée à partir des données des années adjacentes

** Données estimée à partir de l'évolution de la population de 1983 à 1989

Vois qualifiés

Années	Vois H.-M.	Vois Mil.	Pop. H.-M.	Pop. Mil.	Taux H.-M.	Taux Mil.	Ratio
1972	228	2 783	95 243*	1 582 960,5*	2,39	1,76	1,36
1973	260	3 452	95 800	1 969 875	2,71	1,75	1,55
1974	412	5 165	93 500	1 977 265	4,41	2,61	1,69
1975	604	7 563	99 980	2 009 394	6,04	3,76	1,61
1976	535	6 742	81 607	1 835 416	6,55	3,67	1,78
1977	387	6 211	79 598	1 847 341	4,86	3,36	1,45
1978	434	6 065	76 142	1 828 987	5,7	3,32	1,72
1979	492	7 066	72 687	1 810 932	6,77	3,9	1,74
1980	564	8 400	69 231	1 792 869	8,15	4,68	1,74
1981	550	8 754	65 776	1 774 811	8,36	4,93	1,70
1982	652	8 433	70 773*	1 756 658*	9,21	4,8	1,92
1983	484	7 106	75 770	1 738 505	6,39	4,09	1,56
1984	503*	6 999*	75 170	1 760 164	6,69	3,98	1,68
1985	522	6 892	74 885	1 741 936	6,97	3,96	1,76
1986	501	6 905	63 392	1 734 150	7,9	3,98	1,98
1987	556,5*	7 333*	65 033	1 752 482	8,56	4,18	2,05
1988	556,5*	7 333*	65 033	1 752 482	8,56	4,18	2,05
1989	612	7 761	65 033	1 752 482	9,41	4,43	2,12
1990	593	7 627	63 243,5**	1 783 653	9,38	4,28	2,19
1991	602	7 726	61 454**	1 783 653	9,8	4,33	2,26
1992	558	7 956	59 664,5**	1 783 653	9,35	4,46	2,10
1993	449	6 554	57 875**	1 775 881	7,76	3,69	2,10
1994	427	6 313	56 085,5**	1 764 129,5*	7,61	3,58	2,13
1995	439	6 016	54 296**	1 766 459*	8,08	3,41	2,37
1996	402	6 335	52 506,5**	1 768 788,5*	7,66	3,58	2,14

* Donnée calculée à partir des données des années adjacentes

* Donnée estimée à partir de l'évolution de la population de 1983 à 1989

Vois de véhicules

Années	Vois H.-M.	Vois Mti.	Pop. H.-M.	Pop. Mti.	Taux H.-M.	Taux Mti.	Ratio
1972	620	8 176	95 243 *	1 582 960,5*	6,51	5,16	1,26
1973	575	8 477	95 800	1 969 875	6	4,3	1,40
1974	807	11 550	93 500	1 977 265	8,63	5,84	1,48
1975	887	13 925	99 980	2 009 394	8,87	6,93	1,28
1976	950	13 904	81 607	1 835 416	11,64	7,57	1,54
1977	790	11 923	79 598	1 847 341	9,92	6,45	1,54
1978	657	10 412	76 142	1 828 987	8,63	5,69	1,52
1979	822	13 248	72 687	1 810 932	11,31	7,31	1,55
1980	847	12 245	69 231	1 792 869	12,23	6,83	1,79
1981	947	13 335	65 776	1 774 811	14,4	7,51	1,92
1982	859	11 868	70 773*	1 756 658*	12,14	6,76	1,80
1983	687	10 025	75 770	1 738 505	9,07	5,77	1,57
1984	692*	11 092*	75 170	1 760 164	9,21	6,3	1,46
1985	697	12 159	74 885	1 741 936	9,31	6,98	1,33
1986	778	13 029	63 392	1 734 150	12,27	7,51	1,63
1987	915,5*	15204*	65 033	1 752 482	14,08	8,68	1,62
1988	915,5*	15 204*	65 033	1 752 482	14,08	8,68	1,62
1989	1 053	17 379	65 033	1 752 482	16,19	9,92	1,63
1990	1 186	20 014	63 243,5**	1 783 653	18,75	11,22	1,67
1991	1 241	21 487	61 454**	1 783 653	20,19	12,05	1,68
1992	1 206	21 420	59 664,5**	1 783 653	20,21	12,01	1,68
1993	1 293	21 767	57 875**	1 775 881	22,34	12,26	1,82
1994	1 168	19 478	56 085,5**	1 764 129,5*	20,82	11,04	1,89
1995	1 214	18 589	54 296**	1 766 459*	22,36	10,52	2,13
1996	1 258	20 939	52 506,5**	1 768 788,5*	23,96	11,84	2,02

* Donnée calculée à partir des données des années adjacentes

** Donnée estimée à partir de l'évolution de la population de 1983 à 1989

Introductions par effraction

Années	Intrros H.-M.	Intrros Mtl.	Pop. H.-M.	Pop. Mtl.	Taux H.-M.	Taux Mtl.	Ratio
1972	1 456	23 245	95 243*	1 582 960,5*	15,29	14,68	1,04
1973	1 736	26 625	95 800	1 969 875	18,12	13,52	1,34
1974	1 811	27 518	93 500	1 977 265	19,37	13,92	1,39
1975	2 314	36 352	99 980	2 009 394	23,14	18,09	1,28
1976	2 344	34 958	81 607	1 835 416	28,72	19,05	1,51
1977	2 209	32 527	79 598	1 847 341	27,75	17,61	1,58
1978	1 990	30 722	76 142	1 828 987	26,13	16,8	1,56
1979	2 028	35 671	72 687	1 810 932	27,9	19,7	1,42
1980	2 645	43 862	69 231	1 792 869	38,2	24,46	1,56
1981	2 660	43 036	65 776	1 774 811	40,44	24,25	1,67
1982	2 620	39 900	70 773*	1 756 658*	37,02	22,71	1,63
1983	2 183	37 791	75 770	1 738 505	28,81	21,74	1,33
1984	2 289*	37 893*	75 170	1 760 164	30,45	21,53	1,41
1985	2 395	37 995	74 885	1 741 936	31,98	21,81	1,47
1986	2 510	39 238	63 392	1 734 150	39,59	22,63	1,75
1987	2 578,5*	39 465,5*	65 033	1 752 482	39,65	22,52	1,76
1988	2 578,5*	39 465,5*	65 033	1 752 482	39,65	22,52	1,76
1989	2 647	39 693	65 033	1 752 482	40,7	22,65	1,80
1990	2 954	41 732	63 243,5**	1 783 653	46,71	23,4	2,00
1991	2 833	43 112	61 454**	1 783 653	46,1	24,17	1,91
1992	2 551	39 450	59 664,5**	1 783 653	42,76	22,12	1,93
1993	2 536	36 651	57 875**	1 775 881	43,82	20,64	2,12
1994	2 198	32 199	56 085,5**	1 764 129,5*	39,19	18,25	2,15
1995	2 411	31 336	54 296**	1 766 459*	44,4	17,74	2,50
1996	2 260	32 234	52 506,5**	1 768 788,5*	43,04	18,22	2,36

* Donnée calculée à partir des données des années adjacentes

** Donnée estimée à partir de l'évolution de la population de 1983 à 1989

Fraudes

Années	Fraudes H.-M	Fraudes Mli.	Pop. H.-M.	Pop. Mli.	Taux H.-M.	Taux Mli.	Ratio
1972	129	3 156	95 243*	1 582 960,5*	1,35	1,99	0,68
1973	148	4 405	95 800	1 969 875	1,54	2,24	0,69
1974	320	5 915	93 500	1 977 265	3,42	2,99	1,14
1975	419	5 639	99 980	2 009 394	4,19	2,81	1,49
1976	252	5 216	81 607	1 835 416	3,09	2,84	1,09
1977	295	5 601	79 598	1 847 341	3,71	3,03	1,22
1978	223	4 798	76 142	1 828 987	2,93	2,62	1,12
1979	369	5 619	72 687	1 810 932	5,08	3,1	1,64
1980	197	6 488	69 231	1 792 869	2,84	3,62	0,78
1981	260	6 868	65 776	1 774 811	3,95	3,87	1,02
1982	343	7 771	70 773*	1 756 658*	4,85	4,42	1,10
1983	288	7 276	75 770	1 738 505	3,8	4,18	0,91
1984	302,5*	8 157,5*	75 170	1 760 164	4,02	4,63	0,87
1985	317	9 039	74 885	1 741 936	4,23	5,19	0,82
1986	366	9 010	63 392	1 734 150	5,77	5,2	1,11
1987	362*	8 679*	65 033	1 752 482	5,57	4,95	1,13
1988	362*	8 679*	65 033	1 752 482	5,57	4,95	1,13
1989	358	8 348	65 033	1 752 482	5,5	4,76	1,16
1990	367	8 849	63 243,5**	1 783 653	5,8	4,96	1,17
1991	370	8 725	61 454**	1 783 653	6,02	4,89	1,23
1992	381	7 690	59 664,5**	1 783 653	6,39	4,31	1,48
1993	321	6 382	57 875**	1 775 881	5,55	3,59	1,55
1994	258	6 191	56 085,5**	1 764 129,5*	4,6	3,51	1,31
1995	185	5 685	54 296**	1 766 459*	3,41	3,22	1,06
1996	213	6 258	52 506,5**	1 768 788,5*	4,06	3,54	1,15

* Donnée calculée à partir des données des années adjacentes

** Donnée estimée à partir de l'évolution de la population de 1983 à 1989

Prostitution

Années	Prost. H.-M.	Prost. Mtl.	Pop. H.-M.	Pop. Mtl.	Taux H.-M.	Taux Mtl.	Ratio
1972	4	379	95 243*	1 582 960,5*	0,04	0,24	0,17
1973	10	417	95 800	1 969 875	0,1	0,21	0,48
1974	6,5*	475	93 500	1 977 265	0,07	0,24	0,29
1975	3	614	99 980	2 009 394	0,03	0,3	0,10
1976	10	552	81 607	1 835 416	0,12	0,3	0,40
1977	4	414	79 598	1 847 341	0,05	0,22	0,23
1978	3	119	76 142	1 828 987	0,04	0,06	0,67
1979	1	66	72 687	1 810 932	0,01	0,04	0,25
1980	5	87	69 231	1 792 869	0,07	0,05	1,40
1981	1	53	65 776	1 774 811	0,01	0,03	0,33
1982	1	74	70 773*	1 756 658*	0,01	0,04	0,25
1983	0	77	75 770	1 738 505	0	0,04	0,00
1984	0,5*	71	75 170	1 760 164	0,01	0,04	0,25
1985	1	65	74 885	1 741 936	0,01	0,04	0,25
1986	7	1 453	63 392	1 734 150	0,11	0,84	0,13
1987	41,5	1 666	65 033	1 752 482	0,64	0,95	0,67
1988	41,5	1 666	65 033	1 752 482	0,64	0,95	0,67
1989	76	1 879	65 033	1 752 482	1,17	1,07	1,09
1990	196	2 108	63 243,5**	1 783 653	3,1	1,18	2,63
1991	370	8 725	61 454**	1 783 653	6,02	4,89	1,23
1992	150	1 647	59 664,5**	1 783 653	2,51	0,92	2,73
1993	168	1 394	57 875**	1 775 881	2,9	0,78	3,72
1994	359	1 106	56 085,5**	1 764 129,5*	6,4	0,63	10,16
1995	442	1 338	54 296**	1 766 459*	8,14	0,76	10,71
1996	483	1 043	52 506,5**	1 768 788,5*	9,2	0,59	15,59

* Donnée calculée à partir des données des années adjacentes

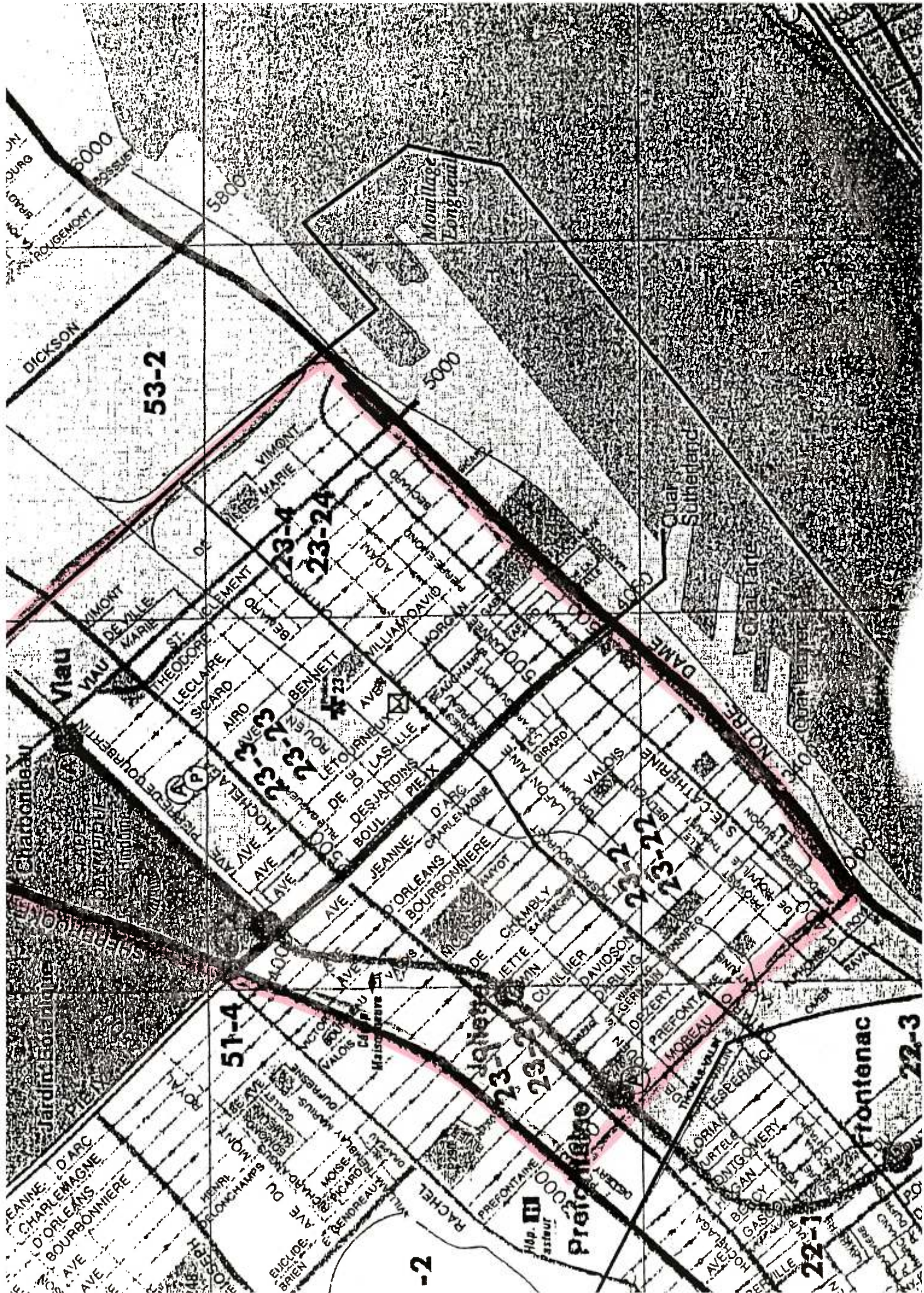
** Donnée estimée à partir de l'évolution de la population de 1983 à 1989

Appendice B

Cartes du quartier Hochelaga-Maisonneuve,

du poste de quartier 23 et du

district 52



53-2

23-24

23-23

23-22

23-21

23-20

23-19

23-18

23-17

23-16

23-15

23-14

51-4

22-3

-2

